les femmes avant le patriarcat

bibliothèque scientifique

françoise d'eaubonne

les femmes avant le patriarcat



PAYOT, PARIS
106, Boulevard Saint-Germain

1976

« La société actuelle... repose sur une gigantesque escroquerie que l'on commence timidement à dénoncer. Cette escroquerie se cache derrière tous les problèmes politiques, religieux, sociaux, économiques et culturels qui lui servent d'alibis : il s'agit strictement du rapport entre l'homme et la femme. »

Jean Markale,
La Femme Celte, introduction.

« Que dire aux jeunes filles ?... Quelles odes pouvons-nous leur écrire ? Quelles actions leur enseigner ? Quelles seront nos déesses et nos héroïnes ? »

Phyllis Chesler,
Les femmes et la folie.

« La division par sexe est une division fondamentale qui a grevé de son poids les sociétés à un point que nous ne soupçonnons pas. Nous n'avons fait que la sociologie des hommes, et non pas la sociologie des femmes ou des deux sexes. »

Marcel Mauss.

INTRODUCTION

L'erreur de Bachofen est d'avoir confondu les sociétés matrilinéaires avec le matriarcat ; elle pèse encore lourdement sur la conception historique de l'évolution humaine.

On en est resté fixé à une opposition simple et dualiste : *ou* patriarcat, *ou* matriarcat. Ou le mâle hominien fut de tout temps chef de famille, maître de la ou des femmes, avec toutes les structures secondaires qu'implique cet axe familial et social, ou il aurait existé avant cette forme de communauté humaine ou culture centrée sur la femme et sa fécondité ; elle aurait alors régné sans conteste, divinisée sous le nom de Grande Mère, possédant la terre et les hommes, jusqu'à l'apparition du patriarcat.

Pourquoi ces deux formes extrêmes de rapport entre les sexes épuiseraient-elles toute l'imagination humaine ? Comment se fait-il qu'à la lumière des travaux de Margaret Mead, pour ne citer qu'eux, on n'ait pas cherché à découvrir dans notre passé des formes intermédiaires que l'observation des indigènes du Pacifique a prouvées possibles ? Et dans l'antiquité la plus connue, la plus étudiée, n'existe-t-il pas des preuves abondantes que les cultures humaines, même passées à la direction mâle, peuvent difficilement se nommer « patriarcales à part entière » et sont plutôt des transitions entre le patriarcat proprement dit — celui des temps modernes — et *autre chose ?*

Pour notre part, nous tenons aujourd'hui pour certain que ce patriarcat qui est le schéma universel de la société

planétaire — à quelques exceptions près, ces sub-cultures analysées par M. Mead et H. Schelsky, par exemple — se fonde sur deux découvertes essentielles de l'antiquité : la succession de l'agriculture mâle à la femelle, succession quelque peu récente, et plus tard encore la connaissance *bouleversante* (que certaines peuplades comme les Trobriandais n'ont pas encore acquise) du processus de la fécondation et de la part qu'y joue le père. C'est dire qu'elle est de date relativement tardive, elle aussi.

Cette découverte ne s'est pas produite partout à la fois, certes, de même que plus de cinq siècles au moins séparent l'apparition de la charrue-phallus à Sumer et en Occident. Ainsi que l'a déjà signalé S. de Beauvoir dans *le Deuxième Sexe*, ce sont des « vérités neuves » que l'Apollon delphique lance victorieusement contre les Euménides quand il plaide pour Oreste : celui-ci n'a tué qu'une *étrangère* en assassinant sa mère ; la femme n'est que le terrain qui reçoit le germe et le nourrit. Les lois de Manou reprennent presque mot pour mot ce plaidoyer phallocratique. La loi patriarcale efface celle de la Mère, à l'aide des mêmes métaphores agricoles ; partout en Occident, à partir de l'époque hellène, au Moyen-Orient avec le code mosaïque, la même argumentation sera reprise jusqu'à l'écriture du Coran, le plus jeune des livres sacrés ; d'Apollon à Mahomet sera réaffirmé que la Grande Mère, l'ancien principe de Vie qui dispensait en tant que symbole double du Sein et de la Tombe une adoration et une terreur sacrées, n'est plus que ce simple terreau qu'on laboure, ce sillon qu'on ensemence, ce champ qu'on possède et foule sous son talon.

Cette dégradation de l'antique souveraine ne commence qu'avec la découverte de la paternité ; avant cette certitude biologique, même la possession des techniques agricoles, puis de la terre, n'engendrèrent pas la chute totale du pouvoir et de la sacralisation du sexe féminin. Même si elle ne régna que rarement et localement à la façon absolue que crut Bachofen, la femme ne fut pas précipitée soudain dans l'esclavage patriarcal à cette même époque d'agriculture masculine, ni partout à la fois. Bebel, à la suite de Bachofen a bien distingué le grave dommage occasionné aux femmes par cette mainmise masculine sur les biens de la terre ; mais

il ne l'a pas discernée de l'étape suivante ; il crut déterminante cette appropriation économique qu'il appelle « la grande défaite » des femmes ; de même, de nos jours, le Dr W. Lederer la nomme « le grand renversement ». L'effondrement définitif a lieu bien plus tard.

Dans cette période qui paraît séparer les deux découvertes fondamentales du patriarcat, nous nous permettrons d'insérer sous le nom de « semi-patriarcales » les civilisations nilotique, crétoise, ionique, voire celtique, où les femmes exercent de hautes fonctions, jouissent de grandes libertés, possèdent « une très haute situation » (¹), et où cependant la cellule familiale existe déjà et où elle repose sur l'homme, le père, même si ses pouvoirs conjugaux, paternels et économiques sont très inégalement répartis et respectés.

Il est intéressant de rappeler ici combien la totale connaissance scientifique de la procréation est récente dans la science occidentale. Après l'antique croyance à la totale responsabilité du mâle, la question sera révisée, soumise à des polémiques, et demeurera longtemps d'une grande incertitude. Jusqu'en 1906, date à laquelle l'enseignement adoptera la thèse de la fécondation de l'ovule par un seul spermatozoïde et la collaboration de chacun des deux sexes à la reproduction, et que la Faculté de Paris proclamera cette vérité *ex cathedra*, les médecins se divisaient encore en deux camps ; ceux qui croyaient, comme Claude Bernard, que la femme seule détenait le principe de vie, tout comme nos ancêtres des sociétés pré-patriarcales (théorie *oviste*) ; et ceux qui imaginaient, à l'instar de certaines peuplades indiennes actuelles citées par W. Lederer (²), que l'homme projetait par éjaculation un minuscule homoncule parfaitement formé, que le ventre féminin recueillait, nourrissait et développait à la façon dont l'humus permet au grain de croître.

La condition universellement subordonnée du sexe féminin était trop instaurée par une tradition séculaire, appuyée à la fois sur les religions et les morales, et à la fois sur le développement des techniques de production nées de l'âge

(¹) La formule est de Simone de Beauvoir qui, cependant, affirme comme toute la postérité universitaire de Lévi-Strauss que la société humaine « a toujours appartenu à l'homme ».
(²) *Gynophobia ou la peur des femmes* (Payot).

de bronze, puis de l'industrie, pour que ces doctes et tardives discussions pussent remettre en question la place de la femme dans la société, fût-elle dite « civilisée ». L'oppression du sexe féminin était trop nécessaire à ce système. Cependant, il est permis de penser que si la science officielle reconnut en 1906 la participation des deux sexes dans la procréation, cet acquit correspond à une époque où, avec de grandes personnalités féminines de premier plan et l'agitation naissante des suffragettes, la poussée révolutionnaire aussi, il pointe à l'horizon culturel une possibilité : celle de l'égalité des sexes. Aucune science ne peut s'appeler « pure »; ses étapes sont liées à ce qui se passe dans le monde, et à l'épreuve de force qui se joue perpétuellement entre les catégories antagonistes, ethnies, classes ou sexes.

Il devient de plus en plus urgent de reconsidérer les premières sociétés humaines et de quelle manière purent y évoluer le rapport entre les sexes, si l'on rejette le dualisme primaire de cette opposition radicale « patriarcat-matriarcat »; et surtout si l'on admet qu'il n'y a pas de raison pour que le monde fût « toujours » patriarcal, ni pour que l'importance du « féminin » s'y soit fatalement exprimée, jadis, selon les structures mêmes de ce masculin qui devait donner naissance au patriarcat. Il semble au contraire bien plus logique que cette importance ait eu ses formes, sa sensibilité, ses structures bien à elle, et non décalquées sur le masculin. Comment les cerner, les pressentir ? En ayant recours à l'étude des *mythes* et à celle des *techniques*, qui du reste nous renvoient l'une à l'autre; c'est à travers elles que nous pourrons saisir soit le passage insidieux, soit la coupure brutale qui sépare deux étapes marquées par l'un ou l'autre sexe prépondérant.

(Nous verrons ainsi comment le passage de l'agriculture féminine *à la houe* à l'agriculture masculine *à la charrue* correspond au changement de sexe du Serpent divin qui devient mâle, de femelle qu'il était.)

La découverte de l'agriculture par les femmes est d'une importance tellement grande pour l'évolution historique qu'on peut à bon droit s'étonner de voir la recherche anthropologique en ignorer la dimension. La plupart des auteurs, cependant, admettent ce fait et ne paraissent pas pour autant

supposer que toute une partie du passé doit être révisée à la lumière de cet événement capital.

> « Istar et Cybèle, Déméter et Cérès, Aphrodite, Vénus et Freya ne sont que des personnifications relativement modernes des anciennes déesses de la terre dont la fécondité faisait la fertilité des champs ; le sexe de ces divinités indique qu'à l'origine l'agriculture et la femme étaient étroitement associées. Lorsque l'agriculture devint l'occupation principale de l'humanité, les déesses de la végétation régnèrent sans concurrents. La plupart des premiers dieux appartient au sexe aimable ; la promotion de divinités mâles au même rang ne fut sans doute que le reflet céleste, la victoire de la famille patriarcale (1). »

Voilà le type même de notions essentielles, exprimées comme des vérités premières, que l'on dit en passant au début d'un ouvrage sur la civilisation et qu'on oublie ensuite en traitant de son sujet comme s'il avait toujours et de tout temps appartenu à l'histoire mâle et patriarcale, et comme si la découverte la plus déterminante après celle du feu était devenue « tout naturellement », sans heurts ni conflits, par la suite d'une évolution paisible de quelques siècles — ou même millénaires —, la propriété exclusive du sexe qui en avait bénéficié mais ne l'avait pas faite, et l'assise de son pouvoir très rapidement devenu despotisme et tyrannie sur le sexe des inventrices !

Comment jusqu'à présent personne n'a-t-il encore entrevu la conséquence qu'entraînerait, très simplement, un changement de formulation conforme à la vérité historique, et qui mettrait au féminin ce qui demeure écrit au masculin par ces mêmes ethnologues, anthropologues, historiens, qui reconnaissent et écrivent que l'agriculture fut une découverte des femmes, demeura longtemps un travail exclusif de femmes, fonda même peut-être un pouvoir féminin (d'autant plus que le culte de la Grande Déesse, rattaché à la fécondité *et au renouveau végétal*, est antérieur à la découverte de l'agriculture), et qui ensuite rédigent paisiblement des phrases qui n'étonnent personne, comme : « Les *agriculteurs*

(1) Will Durant, *Notre héritage oriental*, in *Histoire de la Civilisation* (édit. Rencontre, 1965).

remontèrent jusqu'au bassin de l'Elbe... » « Les *paysans* européens commencèrent alors à contrôler les céréales sauvages... » Si nous lisions, dans ces mêmes phrases, prises au hasard entre mille autres, « agricultrices » et « paysannes », est-ce que l'orientation de l'histoire humaine ne prendrait pas une tout autre dimension ?

Ce qui semble simple détail est parfois l'essentiel. Valéry disait : « Ce que nous avons de plus profond, c'est notre peau. » Grammaire, linguistique, voici la peau de la pensée, l'épiderme de la conscience. Les auteurs qui utilisent le masculin, quand il s'agit d'une découverte féminine, *sitôt qu'on passe à la relation de l'historicité*, se conforment à la règle grammaticale du sujet collectif au masculin : 300 000 femmes et un petit garçon s'accordent au masculin pluriel, disait Alphonse Allais. Mais l'intériorisation de cette règle conventionnelle touche ici à l'escroquerie.

Il est impossible, dans l'état actuel de notre culture, de lire : « les agricultrices remontèrent jusqu'au bassin de l'Elbe » ou « les paysannes européennes commencèrent à contrôler les céréales sauvages » ou n'importe quelle phrase de ce genre empruntée à Will Durant, Gordon V. Childe, Graham Clark ou un autre, sans que le lecteur se demande, perplexe : « Mais où donc étaient les hommes ? » Alors qu'il lira sans broncher, dans ces mêmes ouvrages de spécialistes, que cette découverte et cette technique furent le fait des femmes, et qu'il ne se demandera pas avec perplexité, en lisant le texte au masculin : « Mais où étaient les femmes ? »

La dimension capitale de cette orientation décisive de l'évolution humaine due aux femmes, si elle était traduite très simplement par cette formulation, irriterait déjà fortement l'esprit traditionnel. Car l'espèce humaine apparaîtrait alors, selon le mot biblique, « la race de la femme ».

Mais que serait-ce si des chercheurs entreprenaient, aujourd'hui, de développer les conséquences d'un fait de culture que personne ne conteste, de chercher les formes de ce qui ne fut en rien une simple pratique promptement et sereinement utilisée par les hommes, le seul patronat de l'Histoire à dépouiller sans violence une catégorie humaine du fruit de son travail ? Si quelque audacieux se penchait sur les étapes de cette lutte de classes pré-existantes aux classes ? Si, à la

lumière de ce fait acquis — et aussitôt oublié —, on se mettait à scruter d'autres ténèbres : le « mythe » de l'amazonat, par exemple, l'énigme jamais éclaircie d'une Égypte profondément féministe et où cependant le souverain suprême doit être un mâle, l'auto-castration démentielle des prêtres phrygiens de Cybèle, la persécution des Bacchantes sous l'empire romain, si semblable au sexocide des sorcières au Moyen Age chrétien, la vérité sur des traditions et légendes étranges comme le massacre des Lemniens par leurs femmes et la ségrégation sexuelle de « l'île des femmes » ou du « pays des femmes »?

On risquerait de découvrir que ces faits isolés ou « légendaires » ne sont pas des curiosités byzantines mais des révélateurs, ceux d'une lutte aux proportions jadis gigantesques, qui informe les origines de la société humaine *de façon universelle* et sous-tend son développement, bien que sans cesse niée, occultée, refoulée dans l'inconscient historique et individuel ; et dont le surgissement actuel au premier plan du problème moderne recoupe la question la plus cruciale : le péril écologique mondial, conséquence de l'appropriation par le patriarcat des deux sources de vie, fertilité et fécondité.

Les chercheurs d'aujourd'hui, en raison des naïvetés du siècle précédent, se doivent de traiter de « balivernes » les excès romantiques d'un Bachofen et mettre sous la même étiquette le prodigieux concept de matriarcat ; le « mythe » de l'amazonat peut avoir été détruit en tant que mythe par les découvertes brésiliennes, en 1973, de Von Puttmaker qui en prouva la réalité historique par son rapport à l'Académie de Berlin ; ou Yves Véquaud, exposant en juin 1975 au « Petit Palais » les œuvres d'art d'un matriarcat existant depuis 3 500 ans au nord du Népal, dans la région de Mithila (1) ; où est l'auto-critique des universitaires, fidèles adeptes de cette péremptoire affirmation : « Le monde a toujours appartenu à l'homme, et le patriarcat apparaît dès la sortie des âges ténébreux de la caverne ? »

Nous étudierons donc les raisons pour lesquelles, dans la nuit des temps, la marque des premières civilisations à tendances gynocratiques comporte une relation dialectique de

(1) Cf. Appendice III, p. 232.

la fertilité à la mort, exprimée par des vestiges rituels, et de nombreuses effigies de la Terre-Mère ou de la Grande-Déesse ; puis, plus tard, l'apparition de l'agriculture (en relation avec cette structure précédente), la poterie (1), l'importance à ce qui touche aux morts et aux funérailles, et le culte religieux en plein air (et non dans les temples).

La diffusion des effigies de la Déesse connaîtra trois vagues successives : celle de l'aurignacien et de la Gravette, au *paléolithique*, riche en figurines qui expriment la dévotion d'une espèce en péril pour la Fécondité ; puis, des millénaires plus tard, les figures votives du *néolithique* surgies avec la première agriculture à la houe (et qui survivent à la première victoire de l'homme inventant la charrue) ; et enfin, en plein essor patriarcal, les singulières figures *mégalithiques* ou « menhirs détournés », apparues en France, en Espagne et au Portugal vers 1 200 ans avant notre ère et qui reproduisent les amulettes de pierre d'Asie Mineure ainsi que, peut-être, certaine silhouette crétoise de la « déesse aux serpents ». Chacune de ces vagues correspond à d'intéressantes considérations sur les relations, dans les régions concernées, entre les femmes et la société, et aussi leurs rapports avec les problèmes de la fertilité.

L'hypothèse de l'amazonat, traité si longtemps de légende, mérite d'être réexaminée plus attentivement dans cette perspective, surtout depuis les travaux de Von Puttmaker. Mais il fallait y regarder de plus près après avoir admis la possibilité d'une ségrégation sexuelle peut-être locale, selon la technique de production (aux hommes le pastorat, aux femmes l'agriculture), comme l'avait supposé Pierre Gordon (2), si l'on veut déterminer l'époque approximative, en Occident, d'une lutte des sexes que conclurait leur alliance, puis la synthèse des deux alimentations (la végétarienne et la carnée) ; puis l'apparition de la famille semi-patriarcale d'une société destinée toujours à évoluer vers le patriarcat absolu.

Celui-ci est actuellement le schéma universel de toute com-

(1) Gordon Childe rattache la poterie aux femmes en raison d'empreintes digitales sur un vase néolithique russe et de bagues sur un vase allemand de l'Age de Fer.

(2) *Initiation Sexuelle et Morale Religieuse* (P.U.F., 1949).

munauté humaine, ou presque, en dépit de ces adoucissements et compromissions dans les pays d'industrie développée, qu'ils soient capitalistes de Monopole (Occident-Amérique) ou d'État (pays dits socialistes). Il se maintient plus rigoureusement dans les pays pauvres (Tiers Monde). Mais partout il est l'aboutissement suprême des deux découvertes qui le fondèrent : celle de s'attribuer la *fertilisation* de la terre, jusqu'alors réservée aux agricultrices, et celle de maîtriser la *fécondation* animale, y compris l'humaine, par la connaissance du processus de paternité qui retirait aux femmes leur pouvoir d'agent exclusif de la procréation et d'intermédiaire entre humanité et divinité. Deux prises de conscience capitales, et qui devaient à notre époque engendrer la surexploitation du sol et la surpopulation du monde, nos deux plus grands périls écologiques.

Fort probablement, ces vieilles « civilisations féminines » (qu'il serait équivoque d'appeler toutes « matriarcats », mais que nous décrirons plus ou moins gynocratiques) auraient abouti à un état de torpeur et d'arriération tout aussi désastreux pour nous — ou presque — que d'être menacés de mort collective par l'extermination des ressources et des espèces, la pollution, l'inflation démographique dite « bombe P » ; notre vie correspondrait sans doute à une façon peu séduisante de végéter, à un statisme proche d'une douce hébétude. L'échec de l'espèce humaine à gérer et à épanouir avec équité, dans la paix et la justice, son patrimoine terrestre, correspond sans doute aucun à la tournure *phallocratique* prise par l'Histoire, avec son aboutissement de surexploitation et de profit, l'idéologie de sa société de classes née après la fin des civilisations féminines ; mais une évolution *gynocratique* n'aurait pas été plus souhaitable. Nous croyons fermement que seule la *co-gestion égalitaire des deux sexes* peut répondre aux désirs, capacités et potentialités de l'espèce humaine tout entière.

Cette co-gestion a été esquissée, au moins fragmentairement et de façon primaire, par certaines civilisations semi-patriarcales qui ont servi de transition entre les âges obscurs de la Grande Déesse ou des Mères et le patriarcat androcentriste, sexiste, phallocratique, imbu de sa supériorité virile, qui écarte les femmes de la gestion du monde, et à tous les

niveaux, pour les enfermer dans une fonction décorative et reproductrice.

L'actualité historique met aujourd'hui en évidence, et de manière de plus en plus brûlante, les problèmes de ce vaste conflit des sexes occulté depuis des millénaires. Ce sont ses origines, ses premières formes et ses développements lointains que nous avons cherché à retrouver et à analyser ici.

PREMIÈRE PARTIE

LA NUIT DES TEMPS

CHAPITRE PREMIER

ÉLÉMENTS DE BASE

Les techniques. – Art et rites funéraires. – Le masculin nomade et le féminin sédentaire. – L'importance de la fécondité précède celle de la fertilité. – Le problème démographique commence tôt.

« Comment *l'homme* [1] a-t-il appris à distinguer les bonnes plantes et à prendre pouvoir sur elles, à les multiplier par la culture, à provoquer leur germination là où elles manquaient, par le labourage de la terre ensemencée ; comment sut-il faire une nourriture perfectionnée ? C'est là une merveilleuse histoire qui semble dépasser les possibilités humaines » (Alexandre Moret, *Histoire Ancienne*, Tome I, p. 26, P.U.F.).

Aymondit Auboyer renchérit : « Autant de progrès miraculeux, autant d'étapes dont le mystère irrite » (*Histoire Générale des Civilisations*, Tome I, 1963).

Dans le même texte, il souligne encore : « Aussi les peuples primitifs en ont-ils fait un événement d'origine divine ; en Orient, des dieux « agraires » sont censés révéler à l'homme les miracles et les mystères de l'agriculture. » Mais ces « dieux »-là ont changé de sexe ; nous le verrons en détaillant ce passage d'une étape à l'autre.

Rappelons brièvement l'histoire des origines. Ce qu'on appelle la *révolution mésolithique* se place de 8 000 à 5 000 ou 4 000 ans av. J.-C. Ce qu'on appelle la *révolution néolithique* commence ensuite. On estime que c'est environ 5 000 ans av. J.-C. que l'homme devient sédentaire en Orient, et dix siècles plus tard

[1] Souligné par nous.

en Europe. C'est peu de temps après cette dernière époque qu'apparaît la première charrue au Moyen-Orient, et le véhicule à roues pleines à Sumer.

L'âge des métaux succédera aux grandes civilisations agraires de la Mésopotamie (l'Indus) et des rives du Hoang Ho, en Chine : civilisations d'agriculture intensive favorisée par l'irrigation, Les méthodes métallurgiques évoluent très rapidement : grillage des minerais sulfureux, séparation de l'argent et du plomb. Il semble important de souligner que les Celtes seront les derniers adeptes et techniciens du Fer (et les Germains ne voudront que des forgerons celtiques) et que les Étrusques, qui seront les premiers parmi les métallurgistes de 750 à 450, sont leurs égaux à cet égard, et n'ont d'autres rivaux que les Illyriens. Peut-être cette technique particulière concernant un métal plus léger et plus maniable que le bronze entre-t-elle dans un rapport entre sexes qui semble plus égalitaire qu'ailleurs (et le reste plus longuement) dans ces trois cultures ?

Pendant le paléolithique, l'homme est nomade et chasseur, mais il capture déjà le bétail ; il tente de se procurer, sans doute, une réserve de viande ; il ne semble pas qu'il ait encore songé à domestiquer son cheptel. C'est l'époque florissante des statuettes féminines, hommages à la fécondité, et celle-ci n'est encore ni maîtrisée ni connue ; le chasseur errant n'a guère le loisir d'observer le bétail.

> « L'homme du paléolithique est intimement lié à la nature et il s'en éloigne de plus en plus au néolithique. »

dit F. Klemm dans l'*Histoire des Techniques* (Payot).

La *houe* (agriculture féminine) apparaît avec la vannerie, les récipients en bois, en pierre, en cuir, la pirogue, le traîneau et les premiers essais de poterie. L'agriculture au *soc* (la masculine) commence avec Sumer, vers 5 000 ans av. J.-C., et en Occident aux temps préhomériques, quinze à vingt siècles av. J.-C.

> « Mais l'emploi de ces moyens techniques conserve toujours ses origines et son sens rituel. *La charrue qui s'enfonce dans la terre est à la fois l'outil et le symbole de la génération et de la fécondité* » (*ibid.*) [1].

(1) Souligné par nous.

Cette dernière phrase est d'une toute première importance. Il ne semble pas que F. Klemm lui-même se soit douté de la portée de ses implications.

Jetons un coup d'œil sur l'art préhistorique. Les plus vieilles peintures pariétales datent de 25 à 30 000 ans av. J.-C. On n'en est pas encore à la « révolution mésolithique », contemporaine du réchauffement de la température et de la modification de la faune et de la flore. Mais considérons l'autre aspect de l'art contemporain : la culture des statuettes féminines. La *Dame de Sireuil*, femme sculptée *en forme de phallus*, date de 25 000 ans av. J.-C. Or, cette période se caractérise par un certain progrès du paléolithique : huttes circulaires et dallées, travail de l'os en pleine floraison, permières parures. L'art figuratif et mobilier qui apparaît se prolongera parfois jusqu'à l'Age de Fer (gravures rupestres dans les Alpes et en Europe du Nord). Il se peut que cet art ait été divisé selon le sexe : on peut supposer, à tout hasard, que l'homme chasseur peignait sur les murs des cavernes et que les femmes se consacraient au modelage et à la sculpture des figures de la fécondité, et que ces deux techniques aient été liées à une double magie : peinture mâle d'envoûtement du gibier, sculpture femelle de captation des forces fécondantes. Beaucoup d'historiens — Edgar Morin en France, Smith en Angleterre, par exemple — estiment que les femmes sont à l'origine des rites de l'*enterrement* ; sans doute dans un but de résurrection. (La Terre-Mère est un ventre et le mort, à l'instar du grain, peut donner une nouvelle plante, celle-là humaine [1].)

Enfin, comme le Dr. W. Lederer le remarque (*op. cit.*), l'élément féminin est marquant dans la grande fabrication des objets *creux* : récipients, auges, bassins, poteries d'argile, au néolithique. Et c'est à cette même époque qu'apparaît un changement fort significatif dans la représentation de la figure féminine.

Après la *Dame Blanche* de Damaraland (Afrique du Sud), ornant un abri de Tsirab Ravine — Diane élégante avec riche

[1] En un temps où la vie humaine était si courte, la croyance à une longue période de cette sorte de « germination » dont les planteurs (ou planteuses) ne pouvaient voir le résultat a peut-être maintenu la pérennité d'un tel mythe.

ceinture, bracelets, joyaux de tête, arc et flèche à la main, en attitude de course — nous découvrons (plus de vingt mille ans après la *Dame de Sireuil*) cette *Figure Enchaînée* de Predionica, en Yougoslavie. Ainsi que la *Dame de Sireuil*, elle a un très long torse mince et sans seins, et de petites jambes ; mais *elle porte des fers*. Les mains sur les hanches, l'attitude de défi rehaussent l'aspect étrange de sa tête triangulaire et de ses énormes yeux de sauterelle. On dirait une captive qui nargue son vainqueur.

A la même époque, un aspect qu'offre le menhir de Filitosa (Corse) est semblable à celui d'un autre menhir de l'Aveyron : c'est le *phallus-visage*. Nous sommes à la fin du néolithique ; la charrue primitive succède à la houe. Il semble bien qu'on assiste ici à un parfait renversement de l'équation « femme-phallus » de la *Dame de Sireuil*. Le pouvoir féminin s'est symbolisé, dans l'art paléolithique, par un androgynat esthétique — le plus vieux rêve, sans doute, de l'humanité — qui tire du côté féminin ; le membre viril, relief par excellence, sert de matériau à la représentation du Féminin en tant que divinité ; à la fin du néolithique, l'ancienne déité est enchaînée — après quelle sorte de combats ? quelle fut leur forme, leur durée ? Qu'il s'agisse, à la même époque, du passage définitif de l'agriculture d'un sexe à l'autre ne peut être l'effet d'une simple coïncidence.

On sait depuis toujours combien les mœurs nomades (des pasteurs chasseurs) sont défavorables aux femmes. La Bible et le Coran sont obligés d'interdire aux fidèles le sacrifice des filles à leur naissance. (Cette conduite de peur et de haine sera renouvelée bien plus tard par le christianisme médiéval d'une civilisation sédentaire, lorsque à l'Est de l'Allemagne et en Alsace l'Inquisition brûlera indistinctement toutes les filles dès l'âge de sept ans, comme sorcières.) Le phallocratisme pousse jusqu'au sexocide, ce qui se traduit, de façon ordinaire et courante, par la simple excision clitoridienne, le rapt simulé, le viol collectif des noces, etc. (1).

(1) On cite, pour infirmer cette observation au sujet des nomades, certaines coutumes iroquoises (notées par Arthur Wright et reprises par Engels) permettant à l'épouse de mettre son mari à la porte. (Ces mœurs ont disparu avec la culture Peau-Rouge mais, d'après Diop, survivent au Mali.) Mais il se trouve que le missionnaire Wright a

Cependant, au paléolithique, nous venons de trouver une culture empreinte du respect de l'élément féminin. Comment cela fut-il possible ? Nous devons en revenir à l'énigme qu'était pour l'homme, à cette époque lointaine, le processus de la fécondité ; l'incertitude peut-être, comme nous l'avons suggéré, d'une possible « résurrection » due aux rites de la mise en terre, parallèlement au pouvoir sur la *fertilité* (agriculture à la houe), complétèrent, selon toute probabilité, cette déférence du mâle d'antan pour sa mystérieuse et puissante compagne. Déférence qui ne pouvait survivre, bien entendu, à la maîtrise de l'agriculture et à son développement (grâce à la charrue phallique), à la découverte des métaux et à celle, plus importante encore, de la paternité. De plus, cette première culture « féministe » précède l'époque des grandes chasses.

En plein patriarcat, il survivra sans doute quelque chose d'une croyance à la transmission magique, voire mystique, d'un certain élément de la mère à l'enfant ; et plus la femme est ravalée et asservie dans les mœurs, plus cet héritage invisible sera d'un principe élevé : pour le judaïsme — la religion

négligé le facteur économique : la femme est dans ce cas plus riche que l'époux, et la lutte de classes l'emporte sur celle des sexes. En revanche, dans la Bretagne à la si forte empreinte celtique, il y a encore une vingtaine d'années on voyait se maintenir une coutume locale : aux noces, l'épouse et la belle-mère trinquaient ensemble avant de permettre d'entrer à l'époux attendant humblement à la porte, quelle que fût l'inégalité des fortunes. Les Celtes furent très tôt sédentaires, même si la chasse resta pour eux, jusqu'à l'époque romaine, une activité égale à celle de l'agriculture et même si elle est réservée à la caste noble.

La défavorisation du sexe féminin dans le statut des peuples nomades et pasteurs, comme chez les peuples chasseurs (sédentaires ou semi-nomades), est du reste prouvée par une foule d'exemples. S. Moscovici cite un économiste qui a calculé que les femmes occupaient une position inférieure (nous dirons : plus particulièrement inférieure) dans 87 % des communautés pastorales contre 73 % des communautés agraires. Gilbert Simondon écrit :

« En remontant plus haut dans le passé, on trouverait que telle ou telle civilisation faisait aussi un choix entre les techniques nobles et les techniques non nobles ; l'histoire du peuple hébreu accorde un véritable prestige aux techniques pastorales et considère la terre comme maudite. L'Éternel agrée les offrandes d'Abel et non celles de Caïn : le pasteur est supérieur à l'agriculteur. « Est-ce une coïncidence si Yaweh est le premier Dieu à régner sans déesse, qui pourra avoir un Fils, mais non une Épouse ?

la plus masculiniste du monde — est Juif le fils d'une Juive, non *d'un* Juif ; en Afrique Centrale comme au Sénégal, si l'on en croit Anta Diop, est sorcier complet, *demm*, le fils d'une sorcière ; le fils du *demm*, si sa mère ne l'est pas, n'est que *nohor* (demi-sorcier) (1). Autre infirmation, on le voit, de l'assimilation naïve de Bachofen qui identifie « matriarcat » et « lignée matrilinéaire ».

Les femmes, semble-t-il, ont dans plus d'une culture interrompu le nomadisme en incitant les hommes à la vie sédentaire. Une foule de récits nous les montrent « brûlant les vaisseaux, donnant leur nom à des villes, jouant un rôle décisif dans le partage des terres à Rome et à Ellis ». La légende de Didon qui fonde Carthage et tente d'y fixer Énée en relève ; c'est un souvenir lointain de ce qui se passa aux temps préhomériques, bien avant Carthage même ; la transposition de la « fondation d'une ville » à un essai de fixation des hommes par les femmes ressemble à la coutume qu'on eut, au XVIIe siècle, de jouer les héros antiques en costume d'époque ! Plus symbolique encore, peut-être, est l'histoire de Pénélope, centre de gravité du destin errant d'Ulysse.

On envisagera à loisir l'hypothèse d'un Amazonat qui a pu correspondre, du néolithique à l'empire hittite (époque à laquelle l'écologiste Pierre Samuel pense résumer ce phénomène, alors que Pierre Gordon le date de bien plus loin (2)), à une ségrégation possible des sexes et des techniques : l'agriculture aux femmes, la chasse et le pastorat aux hommes. Si le phallocratisme prend pied si rapidement dans le bassin méditerranéen, il se peut que ce soit en raison de la réaction contre les anciennes guerrières, cavalières qui l'emportaient trop aisément sur les fantassins hellènes ; « mangeuses de chair humaine » est l'insulte qu'ils leur adressent aussi impressionnés, apparemment, que les Romains de César Auguste

(1) *Présence africaine*. Un argument supplémentaire en faveur de la coutume féminine d'enterrer les morts est que, d'après Piganiol, les Indo-Européens nomades (Germains, Slaves, Latins) ont introduit l'habitude d'incinérer les morts chez les peuples sédentaires qui les enterraient. Or, l'Afrique Noire qu'il tient pour un « ancien matriarcat agraire » n'a jamais connu cette coutume.

(2) Pierre GORDON, *Initiation Sexuelle et Morale Religieuse* (P.U.F., 1950). Pierre SAMUEL, *Guerrières, amazones, femmes fortes* (Éd. Complexe et Presses Universitaires de Grenoble, 1975).

par les armes de la reine Candace. La mise à l'écart des femmes grecques au gynécée, les imprécations répétées de cette littérature contre leur sexe, portent la trace d'autant de crainte que de mépris ; on se demande, à les lire, ce que les Hellènes pouvaient avoir à tant redouter des femmes ? « Toi, jeune dieu qui veux terrasser ma vieillesse ! », s'écrient les Euménides à l'adresse du solaire et phallocrate Apollon delphique. Le crime imputé aux femmes de Lemnos, aux Danaïdes, à Clytemnestre, a fait dire à Bachofen : « Partout, c'est la violation des droits de la femme qui provoque sa résistance et qui arme son bras pour sa défense, ensuite pour sa vengeance. » C'est accorder bien du crédit à de belles légendes ; il semble plutôt qu'il faille en chercher le sens symbolique, qui est celui d'une projection soit de la vindicte des femmes, soit de la justification des hommes.

Mais à partir de quand peut-on dater, approximativement, la naissance d'un lien entre ensemencement du sol et confirmation (sinon création, puisque nous l'avons vu déjà informer l'art paléolithique de la *Dame de Sireuil*) d'une haute importance accordée à l'élément féminin ? (Nous préférons beaucoup cette formulation à celle de « matriarcat » qu'il faudrait examiner de plus près, en le comparant à « gynocratie ».)

Si le « grand renversement » [1] de ce pouvoir, ou de cette importance, apparaît contemporain aux *Euménides* citées plus haut, on peut remonter les siècles jusqu'au XIe millénaire environ av. J.-C. pour retrouver le début d'un cycle qui se termine avec le judaïsme en Moyen-Orient, comme avec la civilisation grecque en Occident. 10 000 ans av. J.-C. on trouvera — mêlés à un outillage bien plus ancien — des outils prouvant le développement de la cueillette et de la cuisine à base de végétaux (cf. Gordon Childe). Importante innovation du pré-mésolithique : jusqu'alors l'alimentation était uniquement carnée ; la faucille de silex succède au couteau de pierre paléolithique destiné à couper les céréales. On va bientôt passer de la chasse-cueillette à l'agriculture-élevage ; meules et pilons font leur apparition ; la poterie se développe également, ainsi que se multiplient les figurines votives. On

[1] W. Lederer, *Gynophobia ou la peur des femmes* (Payot, 1971).

voit fleurir le double aspect de l'art déjà désigné : la peinture de chasse à côté de la statuette de la fécondité. La civilisation agricole va se détacher de certaines formes magiques d'incantation et suivre un cycle chronologique, celui de l'alternance entre saisons et entre lunaisons ; c'est un acquis essentiel pour étudier, comme nous le verrons, la culture mégalithique (1).

Le néolithique pré-céramique nous apparaît de façon convaincante comme une civilisation féminine qui va culminer au début de l'âge de la céramique, pour ensuite s'effacer devant le patriarcat ; on en retrouve les traces en Thessalie, en Crète, en Macédoine et dans les Balkans ; les traces diverses et parallèles de cette étape correspondent à des territoires où se maintiendront le plus longtemps de fortes traditions d'amazonat et de magie agraire féminine, depuis les fameuses guerrières affrontées par le Thésée de la légende jusqu'à la Vlasta du VIIIe siècle de notre ère.

En résumé, nous avons donc affaire à un cycle culturel qui — avec des variations de datation entre l'Europe, l'Orient et l'Afrique — commence au XIe millénaire avec ce « progrès miraculeux » (Moret) marquant la première des « étapes dont le mystère irrite » (Auboyer) que signale cet outil si humble, une simple faucille de silex ; apparition d'un mode nouveau de survie et d'alimentation dû à la femme (et non à l'homme) apprenant à l'espèce à « distinguer les bonnes plantes et à prendre pouvoir sur elles, à les multiplier par la culture, à provoquer leur germination » ; fait du reste reconnu par la majorité des anthropologues. Ce cycle se termine en deux étapes à une époque qu'on peut fixer entre 5 000 et 3 000 ans av. J.-C. selon l'Europe, l'Afrique ou l'Orient, avec l'agriculture à la charrue signalant la mainmise masculine sur cette technique, puis, beaucoup plus tard, à l'âge des métaux, coup définitif porté à l'ancienne importance féminine ! L'homme découvre en effet que c'est lui et non quelque divinité qui féconde la femme, à l'instar du mâle de son bétail engrossant la femelle ; et il s'attribue immédiatement le rôle primordial, celui du jeteur de grain dans un terreau inerte.

(1) Cf. chap. V.

C'est alors que commence le problème démographique ; dès l'âge de bronze, il entraîne des conflits.

> « La surpopulation favorisée par l'accumulation des ressources créait à son tour le besoin de terres nouvelles et des combats se livraient sans doute entre communautés pour la possession des territoires. Le pillage et la conquête devinrent des moyens d'acquérir, plus fructueux encore que le commerce de l'agriculture (1). »

Ici éclate ce qui est déjà apparu au néolithique, lorsque le patriarcat naissant bat en brèche le pouvoir féminin, sans jamais le remplacer tout à fait : des conflits et des rivalités qui n'ont pas forcément un caractère impérieux de survie (querelles de clans plutôt que possession d'un territoire, d'une eau courante) ont surgi. Les bases du pouvoir mâle, avec ses structures d'*appropriation exclusive*, de *compétition*, d'*exploitation évolutive* (la sur-agriculture avec la charrue et l'irrigation), ont été posées à la première étape, uniquement agraire ; elles triomphent à la seconde, où le maniement d'une technique lourde — travail des métaux — confirme le ravalement de la femme à son rôle d'humus, on osera dire de « pratico-inerte ».

(1) Guido Mansuelli, *L'Europe ancienne*, édit. Arthaud.

Chapitre II

LE PALÉOLITHIQUE

Une erreur bien commune. – Le partage des tâches. – Détail de l'évolution artistique. – Du haut paléolithique à la Gravette. – L'époque maglemosienne. – La dialectique féminine Vie-Mort. – Coquillages et tombeaux. – Les premières reines urbaines. – De la femme « fertilité-lune-serpent ».

Rien ne peut être plus néfaste à la recherche historique que de projeter dans le passé le plus reculé des structures mentales ou sociales de l'époque où l'on vit, sous prétexte qu'elles sont celles de contemporains sous-développés en qui ont dû se maintenir les formes de vie des ancêtres. L'anthropologie moderne a démontré le danger d'identifier le « sauvage » au « primitif » et les travaux de Malinowski, Lévi-Strauss, Moscovici, etc., ont désigné à plus d'une reprise la « décadence » de sub-cultures qui n'ont plus aucun rapport avec un commencement, et bien davantage avec une survivance.

Cependant, cette manie persiste chez une foule d'auteurs, il est vrai plus historiens qu'anthropologues. Dans la très sérieuse collection « D'un monde à l'autre » (Plon), on peut lire encore, en 1963, sous la plume d'un maître de conférences à Cambridge, bibliothécaire en chef à Queen's College, au sujet du haut paléolithique :

> « Les femmes, dans une telle société vouée à la chasse, devaient s'occuper tout autrement. Elles vivaient dans la grotte, cultivant quelques herbes comestibles, quelques légumes, grappillant quelques fruits, noix ou racines... Leur

activité n'était pas organisée ni réglée comme celle des hommes au cours de leur expédition... Cette différence irritait les hommes, *hier comme aujourd'hui*, contre le manque de ponctualité des femmes... Nous pouvons affirmer qu'au temps des cavernes l'homme était le combattant, la femme la protectrice des portées et l'épouse (¹). »

Voilà le danger de remplacer l'observation anthropologique par le roman historique. Rien, absolument rien, ne prouve le bien-fondé d'une telle hypothèse, si ce n'est le besoin — si largement partagé — de projeter dans tout le passé, comme certains le font dans le futur, la répétition obligatoire d'une situation existante et sécurisante, par exemple la pérennité, le *naturel* du patriarcat comme fait originel (²).

Au contraire, il ne manque pas d'arguments pour infirmer cette thèse lénitive.

D'abord, les ossements préhistoriques les plus complets, autant que les silhouettes pariétales humaines relevées à ce jour, ne nous montrent aucune différence marquante de taille ou de force physique entre les deux sexes, et plus d'un chercheur reconnaît que, vraisemblablement, c'est la division des tâches selon le sexe qui a entraîné, et très lentement, cette différence aujourd'hui observée partout. Et si à une époque bien plus tardive nous avons des représentations indéniables de la participation des femmes à la chasse (³), il n'y a guère de probabilité de croire que ce fait social a brusque-

(¹) *La femme dans l'antiquité*, Charles SELLMAN. (Souligné par nous.)

(²) On doit également distinguer entre les notions « patriarcat », qui implique une valeur donnée à la cellule familiale, et « phallocratisme » ou prépondérance masculine, qui a pu s'établir plus tard que la promiscuité sexuelle des origines, sans aucune référence à la paternité.

(³) Nous avons cité la Diane africaine de Damaraland ; on peut supposer que la figurine des Eyzies, sculptée sur un bloc de 5 m de haut et représentant une femme nue qui empoigne une corne de bison (de même que la figuration masculine au sol de la même grotte et maniant une arme imprécise qui ressemble à un arc), évoque la participation d'une femme à une chasse. Beaucoup plus tard, au quatrième millénaire, une scène de chasse aux bœufs sauvages est peinte en polychromie à Jabbaren (Tassili-n'Ajjer). On distingue nettement à droite la poitrine féminine d'un petit personnage, seul peint en noir parmi ses compagnons rouges, et portant un pagne blanc. (D'autres indications dues aux légendes orales semblent du reste indiquer que la souveraineté des chasseresses se prolongea plus longtemps en Afrique qu'en Europe et en Orient, et qu'à l'époque patriarcale éclatèrent de véritables insurrections locales de femmes, comme l'a relevé Pierre Samuel.)

ment surgi, et n'est pas plutôt le résultat d'une très ancienne coutume. Enfin la logique elle-même nous entraîne à le croire : l'absence des femmes à la chasse ou à la guerre, dans une communauté vouée à la nécessité d'une défense continuelle contre les fauves et d'une attaque continuelle du gibier pour survivre, ne pouvait être nécessitée que par les derniers temps de la grossesse et par l'accouchement, à savoir de brèves périodes ; ni les menstruations, ni le début de grossesse, ni le retour de couches ne sont des obstacles dirimants pour une femme aussi robuste qu'un homme, et motivée impérieusement par la nécessité de survivre et la famine possible. Le soin des enfants se réduisait à fort peu de chose et la garde pouvait en être confiée aux membres âgés ou impotents de la communauté ; la lionne et la tigresse, sitôt qu'elles ont mis bas, laissent leur portée à la caverne et repartent chasser avec le mâle, puis allaitent leurs petits au retour. Si la louve ne se conduit pas de la sorte, c'est que le loup quitte assez fréquemment sa horde quand il a fondé sa famille ; il n'y a pas de raison que l'homme du paléolithique ait adopté des mœurs différentes de celles des grands carnassiers avant une période assez tardive du magdalénien.

Ce qui, en revanche, est dans le domaine des choses possibles, ce serait que les chasseresses affectées d'une grossesse déjà avancée qui les handicapait aient subi quelque accident et en aient provoqué d'autres, entraînant ainsi par voie de conséquences ces tabous contre la femme enceinte, embarras dans l'expédition de chasse ou de guerre, qui devaient peu à peu s'étendre à toutes les manifestations de la vie sexuelle féminine. Bien entendu, il n'est pas question de ramener à une origine uniquement utilitaire l'universelle *gynophobie* (1) que constitue l'ensemble planétaire des tabous anti-féminins ; mais ici nous voyons avec intérêt s'esquisser les raisons pratiques d'une possible ségrégation sexuelle qui ne se serait produite que bien plus tard, et en tout cas d'une superstition si répandue qui fait de la femme un porte-malheur (2).

(1) Cf. le livre, titré *Gynophobia ou la peur des femmes*, du Dr W. Lederer, énorme compilation des conduites de haine et de peur de l'homme patriarcal envers sa vaincue, en raison des tabous forgés contre la « menaçante » magie sexuelle du Féminin.

(2) Cf. Pierre Gordon, *op. cit.*, et W. Lederer, *ibid.*

Détaillons l'évolution culturelle déjà esquissée. Dès le haut paléolithique, à un âge qui ne produit guère que des incisions, graffiti, balbutiements de l'esthétique (excepté l'ensemble pariétal de Bernous, en Dordogne), on voit déjà apparaître des vulves comme des symboles de fécondité, c'est-à-dire de survie. A l'époque suivante (25000 à 15000 av. J.-C.) se multiplient les statuettes féminines dites de La Gravette, dont cette époque englobe la fin et le début du solutréen [1]. D'os, d'ivoire, de pierre, ces figurines nous viennent de l'Asie, des plaines russes du sud, et des rives du Don. Lorsque ces statuettes, de type encore très grossier, sont de calcaire, le minéral poreux garde des traces de l'ocre rouge dont on a souligné les traits sexuels. L'époque de la Gravette est celle du retour des glaces et du remplacement des forêts par les steppes, de l'Ukraine à l'Europe occidentale, qui présentaient alors le même paysage. Ces chasseurs, qui avaient remplacé par du silex la pointe d'os de leurs traits et vivaient dans des abris creusés dans le lœss, accomplirent un art magico-religieux avec des figures féminines qu'ils taillaient dans la pierre tendre, la défense du mammouth abattu, l'os du bison, ou pétrissaient dans la glaise et la terre mêlée de cendre. Aucune autre figuration, sinon celle de quelques petits animaux. L'abondance en est réellement remarquable.

Il faut examiner les formes particulières de ces œuvres. Nous avons déjà cité l'extraordinaire *Dame de Sireuil* si semblable à un phallus, dont les petites jambes repliées, véritables pattes antérieures de grenouille, figureraient les testicules ; si l'on objecte que cette silhouette particulière est due à l'absence de tête, nous répondrons que celle-ci, contemporaine de tant d'autres qui furent retrouvées, ne pouvait être d'une boule vaguement esquissée et sans traits apparents, et aurait au contraire souligné la ressemblance avec un gland masculin. Étrange est cette comparaison, parmi tant d'autres statuettes qui exagèrent si fortement tous les traits non seule-

[1] La première apparition féminine dans l'art paléolithique, et aussi une des plus belles, est cette « Dame de Brassempouy » au visage triangulaire et aux cheveux nattés qu'on a découverte dans les Landes et qu'on date de 36 000 ans avant notre ère (Musée de Saint-Germain-en-Laye). C'est un ivoire sculpté baptisé aussi « la Nubienne », bien antérieur à la Gravette.

ment sexuels mais maternels : ventre énorme et gonflé, seins croulants, fesses écrasantes : c'est la femme sur le point d'accoucher. Le visage est absent, la plupart du temps, et les cheveux rarement indiqués. (On sait l'exception de la « Vénus de Willendorf » dont les tresses soigneusement nattées semblent transformer le calcaire en une toque de fourrure.)

Ces visages en forme d'œuf, lisses et sans traits, se retrouvent dans la « Vénus de Tursac » en calcite ambrée découverte à « L'abri du Facteur », comme dans les statuettes de stéatite vert foncé dénichées dans le gisement de Baoussé Roussé, ou dans le gisement soviétique de Kostienki (1).

Or, au magdalénien des chasseurs apparaissent des silhouettes plus élégantes et d'une minceur élancée — non uniquement le buste qui, chez la *Dame de Sireuil*, forme un tel contraste avec les petites pattes batraciennes qu'on est obligé de croire à une déformation de type symbolico-magique : la femme devenue rébus du membre viril ; ici la silhouette féminine a perdu son aspect caricatural, comme dans la scène des neuf danseuses tracée sur une roche à Cogul, près de Lérida. (De plus, les femmes y sont vêtues de jupes et coiffées de chapeaux pointus, alors que dans tout l'Aurignacien la seule femme habillée, sans doute, est celle de Lespugne (Haute-Garonne), taillée en ivoire et qui porte un pagne des fesses au jarret.) La « Vénus de Brno », exhumée par le Dr Absalon en 1929, représente un type de transition entre l'obèse Vénus de Willendorf et ces danseuses de Lérida, ou la « Vénus impudique » de Laugerie-Basse (Dordogne), qui est un nu à la taille élancée et étroite. Malgré l'apparition de plus en plus fréquente de personnages masculins masqués et menant un rite incontestablement magique destiné à procurer une chasse abondante, E. O. James pense que le vieux culte de la fertilité qui commence à évoluer vers celui de la Déesse-Mère l'emporte trop visiblement partout pour qu'on puisse croire à un véritable pontificat masculin ; il s'agit d'une sorte de technique, la seule qui se puisse développer alors, non d'une véritable « sacralisation ». Aussi le petit mâle nu autour duquel dansent les neuf femmes à taille de guêpe n'est ni un symbole

(1) P. 495-499 de *Encyclopedia Universalis* (1972).

phallique ni un homme-dieu [1]. Ce culte apparaît à la Gravette comme né sur les bords de la mer Caspienne et s'étendant rapidement en Occident, surtout dans le bassin méditerranéen où il semble se répandre sans passer par les stades solutréen et magdalénien, d'après Obermaier (*L'homme fossile en Espagne*). Et cette religion subsistera dans les rameaux culturels du vieil axe aurignacien, de façon plus ou moins institutionnalisée, jusqu'à son épanouissement à l'âge néolithique.

Cette prédominance donnée à la préoccupation de perpétuer l'espèce sur celle, immédiate, de faire bonne chasse et d'éviter la famine, marque une évolution de conscience : le soin de se reproduire devient une sorte d'idéal, comparable à celui de toute solidarité communautaire, patriotisme ou foi. Si le magdalénien semble braqué sur la survie immédiate et l'obsession du gibier, à l'âge précédent, la Gravette parut marquer un tournant : l'espèce humaine qui prend conscience d'elle-même et cherche à perdurer par-delà l'individu.

Mais les champs de glace disparaissent peu à peu, laissant à nu l'Europe du nord et les terres que recouvre aujourd'hui la mer du même nom. Le chasseurs hambourgiens chassent le renne et s'abritent en hiver dans les bois au sud de l'Allemagne ; ils connaissent l'arc, inconnu des magdaléniens. Mille ans plus tard commence la phase Boréale.

Une ceinture boisée se forme autour de l'Europe, conifères touffus relient les monts Oural aux chaînes pennines et recouvrent l'Amérique du Nord. A la fin de cette ère s'y mêleront les chênes, les ormes et les tilleuls ; les terres non encore recouvertes par la mer du Nord alignent leur territoire marécageux ; c'est la grande abondance des rivières, des lacs, des mares, des multiples cours d'eau dus à la dépression baltique ; aussi la volaille et le gibier se trouvent complétés par une quantité nouvelle de poissons. Nous connaissons cette période par les alluvions de détritus et d'ordures ménagères qu'elle a laissées derrière elle le long des marais et des tourbes : c'est l'époque dite « maglemosienne ».

[1] E. O. James, *Le culte de la Déesse-Mère* (Payot). Peut-être s'agit-il d'un culte de l'enfant, créé et célébré par les femmes. Peut-être l'esquisse d'un « fils de la Déesse » traduit-elle la naissance d'un pouvoir masculin, dû au style de vie nomade, que le pouvoir féminin mettra en échec au néolithique.

L'outillage se perfectionne : on sait que les gens de cette culture ont utilisé des traîneaux dont on a retrouvé les patins, de multiples pièges à poissons, nasses, instruments de pêche, des arcs perfectionnés (à tendons), des instruments de menuiserie multiples et habiles, des pirogues et des pagaies ; pour la première fois, la colle fait son apparition. On suppose que ces hommes étaient nomades, campant en été dans des huttes ; certains outils de silex, en Norvège, laissent à croire que la pêche à la baleine était déjà pratiquée [1].

L'art paléolithique, qui avait évolué vers un réalisme de plus en plus photographique, sombre à partir de la fin du Magdalénien et au début du Mésolithique dans une « schématisation de plus en plus incompréhensible » (*Encyclopedia Universalis*) et avec la disparition des grands cervidés qui remontent massivement vers le Nord. Nous sommes au septième millénaire av. J.-C. lorsque la représentation des phallus commence à se répandre. Il s'agit bien, cette fois, du membre viril représenté en tant que tel, et non pas symbolisé par la déformation apparemment caricaturale d'un corps de femme comme à Sireuil. Malgré cet important événement qui se situe à l'ère pré-céramique, « le principe maternel qui, en son temps, s'incarne dans la Déesse-Mère, ne cessa d'occuper la première place dans ce culte » ; nous en verrons les prolongements en Crète et en Asie Occidentale (E. O. James, *op. cit.*). Nous en avons dit plus haut les assises : la possession féminine de l'agriculture, tant qu'elle reste à la houe, et l'incertitude de l'homme quant à sa paternité.

Mais il faut à présent étudier un autre élément des plus remarquables dans le place que le Féminin occupe en cet univers magico-religieux ; il s'agit de son rapport à la *mort*. La Femme en tant que Vie est située par ce double aspect nourricier, l'agricole et le parturiant ; dialectiquement, ce pôle de vie renvoie au pôle de mort. La femme est la terre ; pas seulement l'humus qui développe le grain, mais le sol

[1] Ce que nous avons dit plus haut des chasseresses vaut pour les pêcheuses. Il n'y a pas encore trace de division entre les tâches selon le sexe. Rappelons qu'encore de nos jours, en Tasmanie, certaines tribus indigènes chargent de la pêche au morse, qui est fort périlleuse, le sexe dit faible (cf. H. Schelskv, *Sociologie de la sexualité*, Idées, N.R.F.).

qui reçoit le défunt. Dans le haut paléolithique, nous avons vu déjà qu'une certaine confusion existait entre ces deux pôles : les femmes semblent bien avoir été chargées des rites funéraires, mais il se peut que ce fut dans une intention de *résurrection* assimilée à l'observation des plantes.

Les coquillages, emblèmes par excellence des organes féminins, ont été retrouvés abondamment dans les tombes du haut paléolithique : à Grimaldi, dans celle aussi du Cavillon où l'on en a recensé 7 868 (de l'espèce marine *nassa neritae*), à Bama Grande, dans les Eyzies où il y en avait 300, etc. (1). La disposition de ces coquillages, toujours d'après E. O. James, n'avait pour explication qu'un rite religieux destiné à rendre la vie au mort ; de même, l'ocre rouge qui enduit la tombe de Bama Grande est évidemment une évocation du sang et du principe vital qu'il détient. Edgar Morin a déclaré que l'homme était le seul animal qui non seulement modifiait la nature en se modifiant lui-même, mais qui enterrait ses morts. Nous avons rappelé plus haut que, selon E. O. James, le culte de la Déesse du début à la fin de son évolution est lié à celui des morts, ce qui paraît également indiquer que dès les origines ce furent les femmes qui enterrèrent les morts, comme elles furent les premières à enterrer le grain ; la rite oriental et méditerranéen des pleureuses et *vocératrices* en est sans doute la très lointaine survivance.

Nous retrouverons ce double rappel de la Vie agricole et de la Mort humaine, du Grenier et de la Tombe, dans la symbolique des dolmens, pierres feminines en face des menhirs phalliques, au moment de la séparation définitive des tâches et des rôles selon le sexe, qui apparaît avec le triomphe universel du patriarcat, entre 3 000 et 1 500 ans av. J.-C. en Orient, et quelque 2 500-1 500 en Europe (2).

Les plus récentes découvertes archéologiques ont apporté

(1) Cf. VERNEAU, *Les grottes de Grimaldi*, vol. XI, Monaco (1906). Même Gordon Childe cède à la tentation qui afflige un Charles Sellman de croire à un patriarcat bien plus ancien qu'en réalité en croyant trouver une preuve dans la sépulture, en Crimée du bas-magdalénien, d'un vieil homme et d'une jeune femme. Au contraire, James ne tire pas de conclusion du fait qu'on a trouvé à Bama Grande une jeune femme enterrée avec un garçon, à une date bien plus ancienne.

(2) Chiffres donnés par Fernand NIEL, *Dolmens et Menhirs* (Que sais-je ?).

une révélation bouleversante : l'exhumation, en Anatolie, d'un premier ensemble de villages de culture féminine, datant de 7 000 à 6 500 ans avant notre ère; confirmation d'un texte déjà vieux de Malraux, dans les *Noyers de l'Altenburg* : « Plus nous fouillons dans notre passé, moins nous y trouvons la brute à massue ; au-delà de ces ténèbres, il y avait déjà des rois, des villes. » Disons plutôt : des reines. Cette espèce de cité, peut-être la première de toutes, révèle un art figuratif, des fresques, une agriculture, une administration déjà forte, et nous en retiendrons surtout une magnifique représentation sculptée de la Déesse-Mère entre deux lions (1). Tels étaient les anciens habitants du territoire que devait envahir, cinq mille ans plus tard, l'Indo-Européen qui fut fondateur de l'Empire hittite.

4 000 ans avant notre ère, alors que le continent est définitivement séparé par les eaux de la future Angleterre, que les pluies tombent avec plus de force et que les hêtres se mêlent aux chênes de l'Europe occidentale, la culture maglemosienne perd son unité et se divise en une foule de petites civilisations locales ; des peuplades agricoles venues du bassin danubien s'installent jusque sur l'Elbe ; cela fait déjà un millier d'années que la première charrue est apparue en Mésopotamie ; mais l'agriculture néolithique demeure féminine dans la période pré-dynastique d'Égypte ; elle s'en remet « aux crues annuelles du Nil pour une irrigation naturelle des terres, et partout se retrouve le même comportement en ce qui concerne la chasse et la pêche, et en *ce qui touche aux rites funéraires* » (V. G. Childe, *op. cit.*, souligné par nous). Ces « villages pré-dynastiques, égyptiens, halafiens et levantins, et même Jéricho et Jarmo » sont ceux où le nomadisme a cessé pour faire place au sédentarisme : preuve supplémentaire qu'il s'agit d'une culture féminine et pré-patriarcale, celles-ci se signalant par l'ensemble agriculture-sédentarisme-importance du rite funéraire-culte de la fécondité-fertilité-Déesse Mère (seule ou plus puissante que le jeune dieu). Il faut attendre les 3000 ans avant notre ère — que nous fixons comme date approximative du triomphe universel du patriarcat — pour voir les paysans d'Asie occidentale labou-

(1) 5 750 ans av. J.-C.

rer avec des bœufs mis sous joug des *champs entiers* et non plus de petits lopins, et pratiquer une irrigation planifiée : l'agriculture s'intensifie et change de sens, développe la propriété privée et le profit ; sûrement apparaît l'héritage. (Voir Appendice I.)

La route des caravanes iraniennes a été jalonnée de nouvelles figurines féminines à Arpachiyah, près de l'ancienne Ninive. Tandis que les emblèmes masculins se multiplient dans l'art de la poterie, les statuettes représentent des femmes accroupies aux yeux cernés de noir et aux bras marqués de traits. Entre 4000 et 3000 ans, av. J.-C., l'Asie Mineure diffuse en Crète le culte de la Déesse-Mère que ne contrebalance aucun dieu mâle, en dépit des symboles phalliques apparus avec la première charrue. Arpachiyah transmettra à ce culte gynocratique de la Crète encore néolithique deux attributs qu'on retrouve ailleurs, au Moyen-Orient : la hache à deux tranchants et la colombe. La première accompagne la statue et les figurines d'amazones hittites exhumées par les fouilles d'Anatolie (1) ; et elle orne aussi certains tombeaux-dolmens de Champagne où on a cru voir la déesse de la Guerre. Autres figurines (amulettes, symboles de fertilité, représentation de la Déesse ?) retrouvées à Chagar-Baza, en Syrie, à Cawra ; dans le sud de la Mésopotamie, on relie ce culte à la première civilisation agraire du sud de l'Euphrate ; ces statuettes ont un aspect particulier : sveltes, le plus souvent rouges et noires, modelées avec précision, le crâne pointu et « *des traits rappelant le caractère du serpent* » (E. O. James, souligné par nous). Souvent aussi la face est lunaire, un enfant tète le sein (2).

Nous voici confrontés à l'un des premiers complexes structurels du culte le plus vieux. C'est un ensemble d'archétypes se renvoyant les uns aux autres, et pas seulement la simple association binaire, accomplie dans une unité dialectique, de la déesse tellurique dont le sens signifie « Vie-Mort ». Ce

(1) Cf. notre contribution, *Féminisme, histoire et actualité* (édit. A. Moreau, 1972), ch. III.

(2) Cette face exagérément ronde se retrouve encore dans les fouilles du temple de Sin, culture de Jemdet Nasr, et répond à des échantillons d'époque plus ancienne. (Cf. Perkins, *The comparative archaeology of Early Mesopotomia*, 1949.)

complexe structurel est celui que Mircea Eliade désigne par *fertilité-lune-serpent.* Comme ce dernier animal est un des attributs originels du Féminin en tant que sacré, et ne change de sexe qu'avec l'appropriation mâle de l'agriculture et le développement du patriarcat, il convient d'étudier de très près l'ensemble de ses relations avec le féminin symbolique, et voir ce que l'évolution de cette signification suggère pour celle de la condition féminine.

CHAPITRE III

SERPENT, LUNE ET SEXE

Mythe du serpent et hiérophanie lunaire. – Changement de sexe du serpent. – Les Mégalithes. – La mère d'Alexandre, histoire d'une survivance. – Serpent, fertilité et lune. – Déméter la vie et Perséphone (Proserpine) la mort. – Le culte de la fécondité avant l'ère de la chasse.

Malgré son ancienneté, la structure hiérophanique qui renvoie du serpent à la lune et à la femme (femme-fertilité, donc agricultrice, avant la femme-fécondité que règle la lune ou fertilise le serpent-phallus) n'est pas la plus ancienne. Il existe avant elle une autre relation mythique du Ciel et de la Terre aux deux Sexes qui procède au même échange : antérieurement, le Ciel est féminin et la Terre masculine, et postérieurement le Ciel devient mâle et la Terre femelle, préfigurant de façon intéressante le changement de sexe du serpent lunaire.

La relation du Ciel au pôle femelle et de la terre au pôle mâle se perd réellement dans la nuit des temps, et nous n'en savons presque rien ; c'est peut-être la plus ancienne des hiérophanies. Mircea Eliade n'hésite pas à se référer à la valeur maudite du « matriarcat » et à en prononcer le nom pour expliquer cette structure étonnante (1). On la trouve en Nou-

(1) Mircea ELIADE, *Traité d'Histoire des Religions* (p. 56). Le Jésuite Athanase Kircher (1601-1680), qui publia une gravure sur bois de la déesse Isis d'après la description d'Apulée, la représenta couronnée de

velle-Irlande (où il faut signaler que la *passivité* féminine est caractéristique de la divinité suprême), ou chez les Todas, les Kavis de l'Assam, etc., où « une grande Déesse féminine s'est *substituée* à l'Être suprême céleste primitif ».

« Iaweh est le Dieu du Sinaï, c'est-à-dire le dieu Sin des Sémites, Dieu-Lune dont le sexe est ambigu à l'origine », dit J. Markale (*op. cit.*). Il ajoute que les personnages féminins des premiers livres bibliques ont un caractère et un comportement surprenants pour une culture « paternaliste », ce que nous pourrons voir en évoquant l'histoire de Lilith, rejetée aujourd'hui dans la tradition apocryphe. C'est ce même Dieu-Lune qui lance deux fois le fléau des serpents : la première sur l'Égypte, la seconde sur les Hébreux dans le désert. La signification néfaste de cet animal apparaît pour la première fois dans la culture judéo-chrétienne ; l'autre, celle de la fertilité et de la sagesse, se maintiendra dans les survivances gynocratiques des semi-patriarcats et même de certains patriarcats où demeurent des vestiges du vieux Droit des Mères ; chez les Celtes, les serpents de la Vouivre gardent le trésor, et dans beaucoup de régions des Indes leur nom est précédé du mot « bon », comme chez nous « le bon Dieu ». (Plus même, pour s'en défendre sans leur porter tort, on a recours à des magiciens rustiques spécialement formés à les manipuler pour les enlever des logis.)

Ce n'est en rien une coïncidence si Héra, la reine des Déesses, la protectrice des femmes, envoie deux serpents au petit Héraklès pour l'étouffer dans son berceau, car Héraklès est le type même du « héros solaire » ou « héros de culture », pour citer encore J. Markale ; même sens que la victoire d'Apollon, celui de Delphes (l'avocat d'Oreste le matricide) sur le Python :

froment « pour rappeler que c'était elle qui avait découvert la semence et nous avait enseigné comment la cultiver. Cette coiffure est complétée par *deux serpents*, qui signifient doublement la puissance génératrice de la *Lune* et la sinuosité de sa course » (J. Bergier, Encyclopédie *Planète*). Rappelons encore que cette déesse céleste, devenue celle de l'agriculture, invention des femmes, a le pied gauche dans l'*eau* et qu'elle est révérée comme la patronne de tout voyage sur les flots ; la nef lui est consacrée. Nous devons nous souvenir que cette structure mythique si richement répandue « Lune-eau-femme » touche ici, également, à la Mort, autre pôle dialectique du Féminin ; la nef d'Isis est la barque du passage de la vie à la mort. Isis est la seconde figuration de Neit, mère des dieux (cf. 2e Partie, chap. II, C).

victoire qui préfigure d'ailleurs celle de saint Michel ou de saint Georges sur le Dragon, le gigantesque reptile symbole du Péché et du Mal. Lorsque Homère nous montre Calchas interprétant comme présage de gloire pour les Hellènes l'enlèvement d'un serpent par l'aigle, oiseau solaire de Zeus, il symbolise, comme le souligne W. Lederer (*op. cit.*), la victoire de la virilité sur l'animal chtonien, emblème de la Déesse Mère. Mais celui-ci, avant de devenir souterrain et d'être adoré dans les cavernes de Psychro (Crète), ou de Samothrace, était un emblème lunaire et céleste.

L'explication de ce très rare couple Ciel-femme et Terre-homme, précédant le couple inverse si largement et presque universellement répandu, fut-elle la substitution d'une divinité lunaire à l'Être suprême ouranien, comme chez les habitants des îles Banks, d'après Codrington (*The Melanesians*)?

La mythologie la plus scolaire nous apprend déjà, dans nos livres de bacheliers, la solidité et l'étendue de la relation lune-femme-serpent, avec le boa de Salambô à Carthage et la pâle *Proserpine* dont l'astre change de forme à la façon du serpent (et évoque, rappelons-le, la *faucille* de sa mère Cérès, la déesse des moissons et de l'agriculture). « Les symboles valorisés par la lune *sont* en même temps la lune », dit Eliade (*op. cit.*). Et tous ces symboles renvoient à la femme.

Le premier est donc le serpent ; il est loin d'être le seul. Avant d'en examiner l'importance, rappelons celui des eaux. « La lune est dans les eaux », dit le *Rig Vedâ*, et Sin, le dieu babylonien de la lune, contrôle l'élément liquide. En effet, il pleut fréquemment aux changements de lune, et les marées s'accordent à un rythme lunaire. Au Mexique comme chez les Iroquois, entre autres, la déesse de la lune est la même que celle des eaux, tout comme pour Hieronimo de Chaves proclamant aux XVIe siècle que « toutes humidités sont soumises à la lune » (ce qui évoque évidemment les menstrues féminines). Ce contrôle peut prendre une dimension de catastrophe, presque d'Apocalypse : la lune-femme est responsable d'inondations, de déluges, comme le monstre batracien-féminin de la légende Kurnai (Australie). Il n'est pas peu surprenant de découvrir une version mexicaine de la légende de la ville d'Ys : une belle jeune femme méchante provoquant le déluge, sous l'apparence de la lune.

Ce n'est pas d'hier que le Féminin est assimilé à l'élément humide ; sang menstruel, poche des eaux que crève l'accouchement. Mais d'abord la configuration même de son sexe : obscur et creux, il est le *barathrę* hellène, le gouffre qui fait horreur aux hommes (aux mâles) dans le piège de la mer, les Charybde et Sylla pleins de sirènes, tourbillons qui aspirent le marin. Même les nombreux replis du sillon vaginal ont été assimilés aux sinuosités des eaux. (Et aussi, recoupement des mythes, aux méandres du Serpent marin qui enlace le globe.)

Nous retrouverons donc à différents niveaux cette rencontre des symboliques Femme-Serpent ; analogie du féminin et de la lune qui change et se love, analogie du féminin et de l'eau qui sinue elle aussi.

Beaucoup de peuples attribuent à la lune une autre signification ophite : le serpent « a autant d'anneaux que la lune compte de jours », légende conservée et diffusée par les Grecs : l'*Historia Animalis* d'Aristote et l'*Historia Naturae* de Pline.

Or, le changement de sexe du serpent au cours des avatars de son mythe renverse diamétralement son rapport à la femme et substitue un lien de domination phallique et même phallocratique à ce qui était naguère consubstantialité ou transcendance lunaire.

Ce changement s'effectue lentement au cours de l'évolution des techniques agricoles qui marque le passage d'une méthode primitive, de type « quiétiste » — comme l'abandon aux eaux du Nil fécondateur dans les cultures nilotiques pré-dynastiques — à un volontarisme soumettant et combattant la nature (irrigation et charrue). Il est extrêmement important de se le rappeler pour souligner l'impossibilité d'une simple coïncidence.

Les anciennes divinités méditerranéennes sont souvent représentées le serpent à la main : Hécate la lunaire et avant elle l'Artémis acadienne, la prêtresse crétoise qui est peut-être aussi une déesse. De même cette figure si souvent répétée par l'art *matriarcal* de Mithila redécouvert par Yves Véquaud en 1975 [1]. Ces figures hiérophaniques indiquent toujours une prépondérance, au moins partielle, de l'élément

[1] Dont le commentaire a révélé en toutes lettres la source *matriarcale*, au nord du Népal (cf. Introduction).

féminin : survivance d'une gynocratie disparue, ou son expression nostalgique, si fortes en sont les traces dans l'archipel crétois et certaines contrées des Indes. Dans *Mythische Reste in der Paradieserzählung* (au titre significatif), Gressman voit en Ève l'avatar d'une déesse phénicienne souterraine dont le symbole est le serpent. « En tant qu'attribut de la Grande Déesse, le serpent conserve son caractère lunaire joint au caractère tellurique » (M. Eliade, *op. cit.*). Le cérémonial tantrique lunaire « accorde en général une importance capitale à la femme et aux divinités féminines ; dans le cas présent (*Kumâri-pûjâ*, « adoration de la jeune fille »), la correspondance entre les structures lunaire et féminine est parfaite » (*ibid.*).

Cette signification gynocratique de la liaison entre femme et serpent n'est pas une fantaisie due à l'imagination ou à la complaisance ; certains y verront peut-être une signification freudienne de la « femme-phallique », la Lilith que Jéhovah détruit symboliquement pour permettre de s'édifier au patriarcat pastoral d'abord, agriculteur ensuite ? Nous avons plutôt tendance à y voir le prolongement du très ancien culte (le premier peut-être après la disparition du couple Ouranos-féminin Terre-mâle) que constitue le mythe Femme-Serpent, le serpent n'étant pas encore le phallus divinisé mais le symbole de la puissance par la sagesse souterraine, la perpétuelle régénération, le cycle lunaire sans fin qui se noue et se dénoue comme la fertilité du sol et la fécondité femelle, le gardien des trésors enfouis et du Livre de Ptah.

A l'époque mégalithique, au moment où se dresse le premier témoignage du phallocratisme agraire avec l'érection des menhirs, le serpent connaît un important avatar de sa signification mythique. Le signe en est gardé non seulement sur la pierre où on le voit gravé, mais dans la forme même des alignements de menhirs qui posa si longtemps un problème aux observateurs de Carnac et de Stonehenge. Stukeley, ce chercheur du XVIIIe siècle que ses amis surnommaient « l'archi-druide », avait élaboré une extravagante « théorie ophite » pour expliquer le symbole du cercle des monolithes ; il eut quand même le mérite de comprendre que ce tracé reptilien comportait une signification ; de même qu'il calcula avec plus de sérieux le rapport entre ce défilé de mégalithes et les posi-

tions du soleil. Une légère ondulation évoquant le méandre d'un reptile à Carnac est très nettement repérable à vol d'oiseau, à partir de l'alignement de Kermario. Ce caractère ophite est souligné, dans la même culture des mégalithes de 3500 ans avant notre ère, par la figuration gravée du serpent, presque toujours liée à l'évocation de la Grande Déesse et aux « haches de foudre ». Sur le menhir de 3 mètres que l'on nomme à Kermario « la pierre aberrante » parce qu'il rompt le décroissement régulier de la taille des autres, cinq serpents sont tracés ; en 1922, les explorations mirent au jour hors du même tertre de soubassement cinq « haches de foudre » dont le tranchant, tourné vers le haut, exprimait peut-être une signification aussi phallique que celle des plus hauts menhirs. Telle est l'opinion de Denis Roche commentant cette fouille ; il ajoute : « Curieusement, au Mégalithique, les deux seules catégories de dessins représentés concernent d'une part les schématisations femelles et d'autre part les schématisations mâles en rapport avec un culte du feu : les haches de pierre polie communément appelées pierres de foudre. » Cinq symboles mâles, ces haches — menhirs miniatures, comme les plus petits de Carnac — pour cinq symboles femelles, les serpents. Ici donc le serpent schématisé ne change pas encore de sexe ; mais le rébus proposé semble bien le placer en situation nouvelle de subordination.

Ailleurs, le changement de pôle sexuel s'opère en ce qui concerne le serpent, ex-attribut de la Grande Mère et sceptre de sa sagesse ou source de son pouvoir. Il passe du lunaire au phallique. Le passage de l'ancienne signification à la nouvelle s'effectue dans de nombreuses traditions où le serpent est appelé « l'époux de toutes les femmes » et où l'on suppose que c'est la lune qui se transforme en lui pour féconder les ventres femelles. Chez les Esquimaux, dit Briffault, les jeunes filles évitent de regarder la lune pour ne pas être enceintes. Dans les Abbruzes, même encore aujourd'hui, on attribue au serpent ce pouvoir fécondateur. En France, en Allemagne et au Portugal, rapporte le même Briffault (II, 664), les femmes craignent cette fécondation ophite par la bouche. Même relation variable « fécondité-serpent » aux Indes où les femmes qui désirent un enfant adorent le cobra, alors qu'au contraire les Kimati, tribu indienne, d'après Frazer limitent la

natalité au moyen de serpents de pierre. (Par le même précepte thérapeutique, *mutatis mutandis*, qui fit élever à Moïse un serpent de bronze pour conjurer la morsure des serpents véritables.) Le stade suprême de cette évolution dans la signification socio-sexuelle du lien entre serpent et femme est constitué par ce renversement : avec la religion chrétienne qui tend, à son origine, à libérer les femmes du désir mâle avant de les y subordonner plus irrémédiablement encore que les paganismes, la Vierge, dernier avatar de la Grande Déesse, foule aux pieds le serpent-phallus.

En plein patriarcat, le culte du serpent put servir d'arme à la guérilla larvée que menèrent toujours les femmes vaincues contre leurs dominateurs ; même phallique, le serpent pouvait venger du phallus réel. Si Alexandre naquit du Serpent-dieu comme bien d'autres (Aratus de Sicyon, Auguste et Scipion l'Ancien), sa conception n'exprime que le combat des sexes entre son père et sa mère. Olympias, prêtresse de Samothrace, prostituée sacrée, conserve à la cour de Philippe de Macédoine quelque chose de sombrement paléolithique ; elle vient des cavernes infernales, de l'univers sulfureux du sexe et des rêves que donne le pavot (1). Elle affirma toujours que son fils était né de son étreinte avec le serpent ramené de ce monde obscur, au grand embarras et malaise de son époux royal, et non sans troubler Alexandre par l'idée d'une « bâtardise », même sublime. L'histoire de ce trio résume assez bien les derniers sursauts de la liberté sexuelle matriarcale et des contradictions du patriarcat encore jeune, qui ne put s'établir définitivement qu'avec la connaissance des lois de la fécondation et la résolution de traiter la femelle humaine comme un simple humus et non plus comme le tout-puissant intermédiaire entre la divinité et l'homme (2).

(1) Princesse de cette île, elle officiait dans la grotte enfumée des vapeurs de la drogue et présidait les étreintes des initiés, dont Philippe, qui plus tard l'épousa.

(2) Pierre Gordon (*op. cit.*) a examiné le soin pris par l'homme patriarcal pour confier à quelque mystatogue le soin de féconder la femme qui, sans sa première étreinte, serait stérile ; tradition dont le « droit de cuissage » seigneurial ne serait que la dégénérescence. Cette attitude mentale, née de la profonde inquiétude de n'être jamais certain d'une paternité, est à ranger parmi d'autres coutumes comme celle de la couvade, et tous les rites d'initiation du jeune garçon pubère

Les bacchantes, qui furent persécutées et mises à mort sous l'empire romain à la façon des sorcières sous le règne chrétien, le furent pour des raisons parallèles : accusées comme elles d'impudicité et de crimes, elles perpétraient un culte antique, frénétique, libérateur, et où le serpent tenait une place subversive. Les sages ménagères qui abandonnaient soudain leurs occupations pour aller danser et hurler en maniant des crotales et en s'enivrant sur les monts ou dans les îles — où, d'après certaines traditions, il arrivait qu'un jeune homme soit mis en pièces sous le nom de Bacchus Zagreus —, se livraient à la même explosion de vindicte longuement refoulée (celle des grandes défaites d'une espèce) que les bouilleuses de philtres médiévaux s'inventant des sabbats ; et dont le grimoire, on s'en souvient, accordait tant de valeur à tout ce qui venait du serpent, nouvelle image du Mal, plus que du Mâl e.

Le serpent, sous sa forme féminine-lunaire ou sa forme mâle et phallique, demeure lié à l'idée de fertilité. Sans doute sous sa première forme (agraire) le voit-on davantage rattaché à la fertilité du sol, et sous la seconde — celle que lui donne le patriarcat naissant — à la fécondité des bêtes et des femmes. Il n'est pas dépourvu de signification de remarquer qu'aux temps reculés de sa liaison au féminin et à la lune, on ne le voit jamais chargé de la mission d'engrosser. Van Gennep, dans ses *Mythes*, rapporte cependant que les Australiens croient à la transformation de la lune en une sorte de serpent donjuanesque qui féconde les femmes et les abandonne à tour de rôle : il s'agit, selon toute probabilité, d'un mythe se développant depuis des temps reculés et s'enrichissant d'épisodes nouveaux avec la marche de l'Histoire.

Comme le serpent, sa hiérophanie, la lune est liée à la fertilité des plantes à l'époque pré-patriarcale ; fonction qui sera plus tard remplie par la divinité solaire. L'idée que c'est la

destinés, comme l'a analysé Serge Moscovici (*La Société contre Nature*), *à faire de l'enfant celui de l'homme et non plus de la femme*. Angoisse, non pas de la fidélité de la femme, puisqu'on la trouve dans des cultures auxquelles cette préoccupation est tout à fait indifférente, mais angoisse de l'insuffisance, sans cesse remise en question, de la victoire d'un sexe sur l'autre et de la jalousie de la procréation féminine que, la première, Karen Horney a mise en lumière chez l'homme privé de parturition (cf. *Nos conflits intérieurs*, 1956).

lune qui fait pousser les moissons est indubitablement liée à une agriculture féminine. Un texte iranien, parlant de l'astre des nuits, déclare que sa « chaleur » fait croître les végétaux. Au Brésil, on nomme la lune « mère des herbes ». (Sous Charles V, une ordonnance défendait encore de couper le bois à la lune décroissante.) Dionysos, ce même dieu célébré par les bacchantes ophites, est aussi une divinité lunaire en même temps que le dieu des vignes. On ne sera pas étonné qu'en Égypte, où l'importance du féminin se maintint si longtemps, et où les droits civiques des femmes furent le plus durablement respectés dans tout le monde antique, les divinités lunaires soient en même temps celles de la végétation et des récoltes ; Hathor, Ishtar, plus tard Osiris lorsque s'installe un semi-patriarcat. Chez les Pygmées encore, la lune, « Pê », est considérée comme la mère de toute fécondité et ses fêtes se voient réservées aux femmes, comme les rites solaires le sont aux hommes. Ce culte lunaire est célébré par des danses épuisantes et des breuvages étourdissants, comme au temps des Dionysies et de leurs bacchantes, en Anatolie, dans le culte thraço-phrygien.

La lune, « Mère des choses vivantes », comme la nomme ce rite, est également liée dialectiquement à l'idée de la mort, ce qui rappelle la plus antique des significations binaires du Féminin : celle qui nourrit et permet la croissance, la source de toute vie, et celle qui reprend la vie donnée et l'engloutit, la tombe. Elle est à la fois la Femme, la fertile Déméter et la funèbre Proserpine, sa fille. C'est ainsi que Plutarque parle des deux morts de l'homme, la première quand l'homme retourne à la poussière (et les Athéniens appellent les défunts : *démêtreioi*) et la seconde quand le mort monte dans la lune. Aux temps paléolithique, la Femme qui plante le grain et enterre les morts a une ronde face lunaire sur les effigies de Kostienki ou de la « Vénus de Tursac » (cf. chap. I).

« La Déesse Mère », d'après le Pr Piggott, étudiant des figurines de glaise du IIIe millénaire avant notre ère et dites « série de Ghun daï » — becs de hibou, yeux ronds, seins proéminents —, a inspiré ces « *sinistres* représentations » qui la montrent « également gardienne des morts, divinité souterraine, protectrice aussi bien des récoltes que du grain de blé enfoui dans le sillon » (*Prehistoric India*). Cette même figura-

tion dont les éléments sont une face ronde et un nez busqué (rappels de la lune dans son plein et en quartier? évocation de colombes?) avec l'épaisse poitrine de l'abondance et de la fertilité caractérise, également, dans l'ancienne Uruk de Mésopotamie, les statuettes féminines exhumées au niveau IV du Temple de Sin.

Et E. O. James rappelle à ce sujet que la technique en est bien plus ancienne encore (*op. cit.*, p. 28). Nous la rattachons, quant à nous, à cette époque préhistorique où se forme la dialectique du Féminin Terre-mère et Terre-tombe précédemment examinée : l'ère aurignacienne et solutréenne qui précède la culture des chasseurs du Magdalénien. Car, contrairement à ce qu'on a longtemps cru — et S. de Beauvoir elle-même n'est pas tout à fait à l'abri de ce reproche, quand elle fait allusion sommairement, et sans distinguer entre les moments préhistoriques, au peu de valorisation de la natalité en ces âges lointains, et aux conséquences, fâcheuses pour la femme, de sa « fécondité absurde » —, l'intérêt porté à la procréation et à son agent, la femme, n'est dû ni à une évolution ni à un « adoucissement » des mœurs mais a, au contraire, précédé l'étape des grandes chasses.

> « Alors qu'au paléolithique les Magdaléniens concentraient leurs efforts sur les conditions favorables à la chasse, leurs prédécesseurs de l'Aurignacien et de la Gravette, comme nous l'avons étudié, s'intéressaient surtout semble-t-il à l'aspect maternel de la naissance et de la perpétuation de la race [1]. »

C'est cet intérêt porté à l'aspect maternel de la naissance (qui se situe à l'origine au bord de la mer Caspienne, berceau du culte de la Grande Déesse) qui constitue l'élément matriarcal et gynocratique dans l'évolution des mythes et dans la structure sociale des origines, et non pas la présence d'une transmission matrilinéaire du nom ou d'un héritage quelconque. *C'est bien avant l'existence de la notion héritage* que commence la mise en place des deux axes sociaux tendant l'un vers la gynocratie, l'autre vers le patriarcat ; bien que, dès la naissance du patriarcat, l'histoire de la condition féminine soit étroitement liée à celle de l'héritage.

Considérée comme terre-mère et terre-tombe, après avoir

(1) E. O. James (*op. cit.*).

été, passagèrement et comme mystérieusement, la divinité suprême ouranienne, liée de tout côté à la mort (eaux nocturnes, serpent lunaire, lune séjour des défunts) et à la vie (fertilité lunaire de la végétation *avant même l'agriculture*, perpétuation de l'espèce qu'elle *seule* assume), la femme a peut-être été une participante plus ou moins égalitaire de la chasse et de la pêche, comme nous l'avons étudié plus haut ; mais même si les seuls préjugés masculins des archéologues ont refusé cet aspect historique, il semble bien que les moments de sa prépondérance soient d'abord liés à ses fonctions procréatrices d'abord, agricoles ensuite (1). Double source de vie, donc de richesse, emblème et agent de la *fertilité* végétale et de la *fécondité* animale, elle symbolise et elle *est* à la fois l'enjeu universel dont le patriarcat va s'emparer. Et l'hypothèse (encore plus rageusement contestée que celle du matriarcat), aujourd'hui de plus en plus probante, d'un *amazonat*, indique peut-être le trouble le plus significatif du passage des plus anciennes cultures de prépondérance féminine aux premiers patriarcats pastoraux, puis agricoles.

(1) Bien que l'ère magdalénienne, dont l'industrie lithique est si fortement diversifiée, ne revête pas des aspects rigoureusement identiques dans toutes les régions où elle a laissé sa trace, elle se rattache pourtant de manière indubitable à une ère de chasseurs qui comporte un tournant très marqué dans le style de vie, l'expression, l'idéologie (les mythes) des hommes par rapport à la Gravette et au Solutréen. Beaucoup d'auteurs ont tendance à y assimiler tout le paléolithique, et même, de façon vague et hâtive, « l'âge de pierre » ou « le temps des cavernes » (voir la remarque citée plus haut de S. de Beauvoir). Si la dévalorisation de la fécondité se produit à cette époque, c'est que le souci de l'efficacité immédiate, de la survie individuelle à tout prix — dans un contexte d'activité violente — prime *l'ancien soin de la perpétuation de l'espèce*. Les figures raffinées et élégantes des simulacres féminins ne prouvent pas une évolution de la condition des femmes, au contraire ; après les lourdes et royales effigies des déesses vulvaires d'antan, emblèmes de la Fonction Sacrée, ce sont les charmantes danseuses de Lérida ou la « Vénus impudique », contemporaines des grands glaciers couvrant l'Europe du Nord ; ces tailles élancées et droites sont peut-être plus purement décoratives que fonctionnelles, et signifieraient que la femme devient le « repos du chasseur » ; ou, à l'époque éventuelle de l'égalitarisme devant le changement de vie, elles nous apprendraient que les femmes intéressant l'art sont d'androgynes chasseresses chargées de certaines danses rituelles. Nous sommes réduits aux suppositions ; mais la disparition ou l'éclipse des figures féminines dans les œuvres des chasseurs nomades signifie certainement la dégénérescence du culte de la Grande-Mère sauf dans le bassin méditerranéen. Le Néolithique lui donnera sa revanche.

Chapitre IV

« MYTHE » DE L'AMAZONAT?

Étapes successives de la question. – Un passage délicat entre deux ères. – La « légende » de l'amazonat. – Amazones de tous cieux et de tout temps. — Censure et résistance au fait historique. – Un amazonat agricole? – Pasteurs et agricultrices.

Pour nous résumer, nous assistons donc, depuis l'ère aurignacienne et de la Gravette, à une prépondérance de l'élément féminin due au souci de perdurer et à la procréation; puis, à l'époque suivante, celle des grandes chasses, à un possible égalitarisme qui se fonde sans doute sur l'indifférenciation des tâches et le peu de temps consacré, dans l'espèce animale des carnassiers vivant en horde, à la parturition et à l'élevage des petits. Enfin, au moment où les premières contradictions apparaissent, dans l'espèce humaine, entre les nécessités de la gésine et les activités de la chasse et de la pêche, la naissance des tabous contre la sexualité féminine et la ségrégation des tâches, préhistoire d'un patriarcat encore loin dans l'avenir et qu'un grand nombre d'historiens ont le tort de donner alors comme « de toujours », voire « éternel » (1)!

(1) Comment purent se produire les accidents dus à la grossesse, voire à quelques troubles menstruels des chasseresses ou à la nécessité de l'allaitement, accidents qui se placent à l'origine de l'universel tabou? Pourquoi, seule parmi les hordes animales, celle de l'espèce humaine les connut-elle, vouant ainsi sa femelle à une fixation à ses rejetons que ne connaît *aucune autre* parmi les animaux? Bien que les éléments manquent pour traiter une telle énigme, elle est

Si, à l'époque magdalénienne des grandes chasses, s'esquisse donc l'axe qui mène au lointain patriarcat, avec la floraison des tabous anti-féminins et la fixation plus marquée des femmes aux tâches sédentaires (bien que beaucoup moins universellement et totalement qu'on a bien voulu le croire), l'époque suivante amène la plus belle revanche du sexe féminin avec l'apparition de l'agriculture ; c'est une étape décisive dans l'alimentation de l'humanité et dans l'histoire de sa maîtrise du sol. Parallèlement, nous l'avons vu, se multiplie l'industrie de la poterie ; floraison des objets « creux », vases, auges et bassins accompagnant l'expansion agraire, thème mineur de cette symphonie historique qui soutient le motif central, l'agriculture féminine à la houe.

Et ce n'est donc que bien longtemps plus tard que débutera le schéma universel des temps modernes : le patriarcat, « le grand renversement », « la grande défaite » du sexe féminin — selon les termes d'Engels et de W. Lederer —, né avec l'appropriation de la fertilité (donc du sol) et de la fécondité (donc des femelles, bétail et femmes). Confirmation définitive de cette structure par la découverte des métaux, autre richesse inconnue du même sol (et, ici, esquisse de l'industrie capitaliste si éloignée dans le futur, comme le patriarcat est pressenti par l'époque magdalénienne). Ainsi que nous l'avons déjà signalé, la « crise démographique » débute donc avec l'âge de bronze, bien avant l'époque moderne et sa « bombe P » (la surpopulation), sitôt que la femme détrônée ne contrôle plus la procréation tombée au pouvoir du mâle qui surexploite le sol et surféconde les ventres au nom du « croissez et multipliez » de la première religion sans déesse.

Surgissent déjà ensemble l'axe qui mène au patriarcat et possède son florilège de tabous contre la sexualité féminine, causeuse de troubles et d'accidents, et l'autre axe opposé,

posée par l'observation que dans toutes les cultures, la tradition — mythe, légende, qu'il s'agisse de divinités ou de reines — veut que la chasseresse soit *vierge*. Notre modeste supposition serait qu'il s'agit de ce qui distingue l'espèce humaine des autres : la position verticale, beaucoup moins favorable initialement à la conciliation entre activités violentes et rapides et les fonctions de la gésine. (Chez le singe, espèce où la femelle participe aux expéditions de cueillette et de pillage souvent périlleuses, la femelle enceinte court le plus possible horizontalement.)

féminin, agricole et sédentaire, qui mène aux gynocraties adorant les déesses de la fécondité.

Cette ère, qui n'est nullement identique sur l'ensemble de la terre, constitue une articulation entre deux étapes de l'évolution humaine ; celle de l'agriculture féminine et celle du futur patriarcat qui, bien plus tard, va s'emparer de cette technique agraire et la perfectionner par l'irrigation et par la charrue remplaçant la houe. Il ne s'agit pas d'une progression linéaire, paisible, à la façon du « Progrès » conçu par les rêveurs démocrates du XIXe siècle, mais d'une tension, d'une contradiction entre les sexes, conséquence de l'antagonisme entre les deux axes déjà esquissés. Affrontement, en sus, de deux types d'alimentation, la carnée et la céréalière ; cette opposition ne se résoudra par la synthèse des deux termes qu'avec l'apparition des premières grandes civilisations que nous appellerons « semi-patriarcales », à savoir à base de cellule familiale et d'héritage, mais pourtant avec la participation active et la collaboration quasi égalitaire de l'élément féminin encore hautement respecté. La raison en est la prépondérance du lien fertilité-fécondité ; même dépouillée de sa spécificité d'agricultrice, la femme demeure l'agent incontestable de la perpétuation de la vie. (Civilisations si féministes en comparaison de la nôtre qu'on a pu les confondre à leur tour avec des « matriarcats » !)

C'est à l'époque qui précède celle-ci, âge de troubles et de conflits entre les sexes qui traduit *la lutte entre deux types de consommation et deux types d'exploitation*, voire entre deux groupes de mythes qui les expriment l'un et l'autre, que se rattache l'hypothèse de travail, de plus en plus intéressante, d'un « fait » amazonique qui, loin d'être une simple légende, traduirait cet antagonisme.

On sait l'universalité étonnante d'un tel « mythe » et l'obstination non moins étonnante que vouent les historiens et archéologues à le désavouer pour des raisons subjectivement évidentes (1).

(1) Il y a quelques années, les *Temps Modernes* publièrent une longue étude et compilation au sujet du torrent de réactions passionnelles provoquées, fin XIXe siècle, par la révélation de la participation d'un bataillon d'amazones noires à la guerre du Dahomey. Bien qu'il ne s'agît nullement d'un « matriarcat » ou d'une ségrégation sexuelle, cette découverte entraîna une émotion considérable allant de l'horreur

Nous avons résumé ailleurs (cf. notre contribution : *Le Féminisme, histoire et actualité*, 1972) le florilège démesuré de la tradition amazonique, confirmé encore aujourd'hui par le livre d'Helen Dinner, *Mothers and Amazones.*

L'*Iliade*, que les anthropologues modernes considèrent plus que ceux d'autrefois comme une sérieuse source de documentation, fait mention des Amazones combattues par le roi Priam, 1 200 ans avant notre ère, sur le fleuve Sangrios. Tous les grands auteurs de l'antiquité évoquent ces femmes guerrières vivant tribalement, hors de la communauté mâle ou mixte, sur les bords de la Caspienne, en Libye (Diodore de Sicile), en Scythie (Pline l'Ancien : certains les considèrent comme les plus « sûres »), ou en Asie Mineure (1230 avant notre ère, sans doute celles de Priam). Une tradition, d'ailleurs suspecte, veut qu'un des chroniqueurs suivant les conquêtes d'Alexandre ait assisté à une entrevue entre le jeune souverain et Thalestris, une des dernières reines d'Amazones, au bord du Borysthème (le Don).

Plutarque, Hippocrate, Galien, Platon ont tous cité les mœurs et les exploits des Amazones. La statuaire, les vases, les bas-reliefs ont popularisé ces guerrières à qui, de façon symbolique — refus de la maternité —, les plus divers des narrateurs prêtent la coutume de l'ablation d'un sein. Éphèse, qui semble avoir constitué un des îlots de résistance féminine à l'implantation phallocratique [1], s'honora longtemps, dans

à la fascination. Une controverse s'engagea sur cette grave question : s'agissait-il de vierges sadiques ou de putains ?, etc. Qu'elles fussent ceci ou cela, le fait de leur valeur militaire, de leur simple condition d'appartenance aux armées, semblait intolérable à la culture occidentale bourgeoise. L'angoisse de la pensée patriarcale, éternelle insécurisée, apparaît de façon presque caricaturale dans les coupures de presse parisienne de l'époque. Toutes les recherches historiques proclamaient le « mythe » de l'Amazone. Freud a dit que c'était un signe particulier de l'esprit humain que de tenir pour faux ce qui lui est désagréable.

Autre manifestation de refus sans examen : Claude ALZON, auteur de *La femme potiche, la femme bonniche*, et professeur d'université, esprit subtil, se posant comme féministe, et qui après une longue correspondance argumentée, fournissant faits et références (à propos d'un pré-patriarcat), écrit au *Monde* pour dire sa colère : « Ce n'est pas de la théorie, c'est du catéchisme ! » (*sic*). *Le Monde* 14/11/74.

[1] C'est à Ephèse que l'agitation opiniâtre des chrétiennes finit par arracher à l'Église la ratification du culte marial (cf. IIe Partie, *De la Crète à Éphèse*).

son temple, d'une statue étrange de Diane-au-mille-mamelles apportée là par les Amazones ; cet édifice fut brûlé par Érostrate ; le jour de la naissance d'Alexandre, prétend la tradition hagiographique.

Mais ce fait « mythique » de la femme guerrière se retrouve à travers une foule d'autres traditions postérieures, dans cent contrées différentes, jusqu'en Chine, et dans les « îles mystérieuses » dont les voyageurs arabes du XIe au XIIe siècle ont rempli les mémoires. Puis le « mythe » s'émiette en une foule de narrations secondaires, organisées autour de figures féminines personnalisées, dont rien ne peut nous confirmer qu'il s'agit de pures légendes (ni de femmes ayant rigoureusement vécu ainsi).

Une foule de récits concernant un passé déjà lointain se contaient au cours de certaines fêtes comme celle de la danse rituelle, instituée par les Amazones au temple d'Éphèse pour célébrer Artémis. On décrivait les splendeurs de leurs résidences royales à Thémiscyre, à l'embouchure du Thermodon ; on chantait leurs exploits, comment elles auraient passé à pied le Bosphore cimmérien pris par les glaces et poussé jusqu'à Athènes, édifié une civilisation qui aurait rayonné sur les Ibères et sur les Albanes du Caucase, et enfin forcé la barrière des montagnes pour déferler sur l'Asie Mineure, ce bastion du culte de la Grande Déesse. Pour être enfin défaites et vaincues par les héros grecs.

D'autres chantres soutenaient que, même après ce désastre, il leur serait resté assez de puissance militaire pour pouvoir battre les Assyriens et pénétrer par la Syrie jusqu'aux frontières de cet Orient lointain qu'on nommera les Indes, et qu'en Afrique il restait une de leurs colonies au bord du lac Triton.

Les jeunes Éphésiennes connaissaient toutes ces belles histoires et les répétaient aux fêtes d'Artémis, les entrecoupant de chants aux accents saphiques en balançant leurs guirlandes de fleurs : « *Regarde bien resplendir — Ma cousine Agésichora, sa chevelure — Pareille à quelque flot d'or pur — Autour d'un visage d'argent...* (1). »

(1) *Les Parthénées* d'Alcman. Ces danses et ces chants, qui ne faisaient pas que reproduire des modèles anciens mais semblent avoir intégré des styles successifs (un peu comme la messe s'accompagnant de jazz ou de musique pop), se sont maintenus jusqu'à une époque lointaine (IIIe siècle av. J.-C.).

Puis elles chantaient le poème homérique de la mort de Penthésilée tuée par le héros Achille ; cette version fut plus tard pastichée par Virgile dans sa *Mort de Camille* :

> « Désireuse de suspendre dans un temple les armes troyennes ou de se parer dans ses chasses de l'or conquis par son bras, elle s'attache aveuglément à ce seul ennemi ; elle le poursuit, imprudente, à travers toute l'armée... Elle n'entend pas le bruit, elle ne voit pas le trait menaçant qui fend l'air, jusqu'au moment où le fer l'atteignant au-dessous de son sein nu s'enfonce profondément dans ses chairs et boit le sang virginal... Elle s'évanouit, ses paupières se ferment ; glacé par la mort, son visage perd son éclat vermeil. » (*Énéide*, XI.)

Les poètes grecs et latins ne forment que le début d'une longue lignée littéraire de conteurs qui exalteront la femme armée, la juvénile et farouche adversaire du patriarcat oppresseur.

Ces récits que nous verrons à travers quelques folklores aussi diversifiés que le gaélique, le scandinave, le russe, le bohémien, le kabyle, l'africain, peuvent être d'ailleurs couronnés par des relations de voyageurs ou des observations de missionnaires. On citera pour mémoire les bataillons dahoméens déjà évoqués, la gynocratie éthiopienne signalée en 1600 par deux explorateurs (conférence de Pierre Samuel, juin 1974) et les guerrières du Monomotapa, engagées comme les Dahoméennes au service d'un roi mâle, de même que les bataillons russes féminins d'avant 1917, etc.

Tous ces faits revêtent des significations évidemment fort différentes, qui n'ont comme point commun que le phénomène culturel de la femme armée. Il existe une grande distance entre ce que comporte la présence féminine, toujours si abondante, dans les guérillas patriotiques, ou dans une institution militaire officielle en temps de paix, ou encore — ce qui est le fait le plus discuté par l'histoire de nos spécialistes modernes, bien que moins qu'hier où on le niait sans ambages — le phénomène de femmes *vivant entre elles, les armes à la main*, et ne consentant au rapprochement sexuel que passagèrement, en vue de mettre au monde de nouvelles filles. C'est précisément cette dernière structure, décrite par les auteurs antiques de la Grèce, et par les voyageurs

aux Amériques pré-colombiennes du xv[e] siècle, qui requiert l'attention de notre travail ; c'est à ce fait de culture que nous pensons pouvoir attribuer un tournant des plus importants dans l'évolution non seulement des mœurs mais des techniques de survie proto-historiques.

Hérodote a décrit avec beaucoup de détails l'origine des Sauromates, descendants des hommes qui firent alliance avec les Amazones « parce qu'ils voulaient des enfants de ces femmes belliqueuses » ; avec logique, il voit dans ce qu'un anthropologue actuel appellerait une « légende de fondation » l'explication de la liberté dont les femmes Sauromates, ou Sarmates — ancêtres des Polonais — jouissent en communauté mixte, « chevauchant et chassant, soit seules soit avec leur époux (1) ».

D'autres traditions évoquent les conquérantes de Nubie,

(1) Hippocrate parle des Amazones comme de femmes scythes qui « tant qu'elles sont vierges, montent à cheval, lancent le javelot du haut de leurs montures, combattent les ennemis. Elles ne renoncent à leur virginité qu'après qu'elles ont tué trois ennemis... Une femme qui s'est mariée ne monte plus à cheval, sauf pour les grandes expéditions ». C'est le même auteur qui cite la croyance, sans doute erronée ou symbolique, de la brûlure du sein droit, pratiquée dès l'enfance de la future amazone (HIPPOCRATE, *Des Airs, des Eaux et des Lieux*, XVII).

Les cultures gynocratiques ou féminines se caractérisent souvent par un rapprochement, encore obscur et mal étudié, de la femme et du cheval. Un rituel que l'on retrouve dans certaines civilisations archaïques est celui des noces, simulées ou non, de la Reine et de l'étalon recouverts d'un voile. Dans la tradition qui se rapporte à Sémiramis se retrouve le trait, dont nous n'avons pu déterminer l'origine, de la cérémonie exigeant que l'amazone du bataillon féminin de Babylone terminât ce rite par le meurtre de l'étalon. On sait également l'importance d'Épona, déesse des chevaux, dans la mythologie celtique (cf. II[e] Partie, chap. I) qui inspira à Michel BATAILLE, pour évoquer Boadicée la reine guerrière, le titre de son roman *Deux cent chevaux dorés* (Julliard).

Enfin il n'est pas sans intérêt de rappeler que si Serge HUTTIN (*Les civilisations disparues*, coll. « J'ai Lu ») attribue la terreur des Grecs, toujours fantassins, à l'égard des Amazones comme à celle de toute cavalerie, l'archéologie soviétique a exhumé sur le bord du Dniepr une bourgade datant de 5 000 ans av. J.-C., Tripol, qui semble bien avoir été gynocratique, et où les femmes — sans doute auteurs des fort belles poteries à motifs animaliers qu'on y a retrouvées — paraissent avoir *domestiqué le cheval.* (Recueil d'articles en l'honneur du P[r] M. P. Artamonov, Université de Leningrad, 1961.) Rappelons que les Celtes venaient d'Europe Centrale. Il se peut que Tripol ait été pour quelque chose dans la naissance du culte d'Épona chez les Celtes.

et Ménélippe défendant la ceinture d'Arès, Hippolyte ravageant l'Attique pour venger l'enlèvement de son amie Antiope. Briffault, dans *The mothers*, consacre huit pages de description au rôle des femmes comme chefs d'armée ou guerrières depuis la Scythie aux temps modernes ; compilation que dépasse largement le livre, plus haut cité, de Pierre Samuel. Ce qui confirme la réflexion de Humboldt que la croyance aux Amazones est répandue sur toute la terre. Disons plutôt : sur presque toute la terre. Nous n'en trouvons pas trace en Océanie, et assez peu en Asie, bien que les exceptions (au Japon et en Chine, par exemple) en soient parmi les plus remarquables. Le florilège s'étend surtout dans les contrées grecques, slaves, germaniques, celtiques, indoues, kabyles, africaines centrales, américaines tropicales ; c'est suffisamment considérable quand on souligne que beaucoup de ces cultures ne purent avoir de contacts entre elles au moment où naquit la prétendue « légende ».

Un texte sanscrit dit que les Daces « obéissent à un roi-femme » ; nous savons aujourd'hui que cette mer est le berceau du culte de la Grande Déesse qui gagna le bassin méditerranéen, si celui-ci devint à son tour le berceau du culte solaire et phallique. L'histoire a retenu le nom de la reine Dace, Sparetha, qui mena son peuple au combat contre les Grecs, ces traditionnels ennemis des Amazones. On montrait, à Mégare et Chéronée, en Thessalie, les tombeaux de femmes enterrées avec leurs armes.

Les Grecs, quand ils parlent de ces « mangeuses de chair humaine », font toujours allusion à l'Asie Mineure et à certaines îles de la Mer Égée, comme Lemnos (cf. Marie Delcourt, *Le crime des Lemniennes*). Eschyle et Strabon situent leur empire à l'embouchure du Thermodon, de même que Pausanias et Diodore de Sicile. Nous n'aurons garde d'oublier les guerrières lituaniennes (cf. Léo Abensour, *Le Féminisme des origines à nos jours*, Paris, 1921), ni les temples des guerrières belliqueuses dont on trouve encore les ruines dans les épaisses pinèdes des rivages baltiques ; ni le souvenir de Pompée affrontant les armées caucasiennes avec la surprise d'y trouver de nombreuses femmes, comme nos généraux, fin XIXe siècle, au Dahomey.

> « De toutes les Amazones africaines, seules les Gorgones semblent avoir conservé une société purement amazone... Les Amazones libyennes avaient institué le service militaire obligatoire pour toutes les filles pendant une période de plusieurs années au cours desquelles elles devaient s'abstenir de se marier ; les enfants nourris de lait de jument, étaient confiés aux hommes tout comme chez les Égyptiens, les Kamchatkans et certains Indiens d'Amérique du Nord »

rapporte Helen Dinner (citée par Phyllis Chesler) (1), qui cependant ajoute cette question dubitative :

> « Ont-elles jamais existé, ces fabuleuses nations de jeunes filles... galopant dans tous les coins du monde en faisant gicler de tout côté glace et sable doré (1) ? »

Au cycle de Cuchulain, le héros gaélique d'Irlande, se rattachent plusieurs visages de guerrières qui évoluent autour de lui (comme Marphise et Bradamante autour de Roland dans le *Roland furieux* de l'Arioste). Ce qui n'est, dans le roman de chevalerie du XVIe siècle, qu'une transposition d'une tradition bien plus ancienne dans le domaine de la fiction, ressemble fort, dans la saga irlandaise, à cette transmission de faits historiques déformés et enrichis par la légende que constituent des monuments littéraires comme l'œuvre d'Homère, entre autres, ou le *Cycle du roi Arthur*. Si l'on peut en saisir au passage, assez facilement, les transpositions, les fioritures, les hyperboles, il est tout à fait impossible d'attribuer ces récits à l'imagination pure et de nier toute existence objective aux faits rapportés et aux personnages qui s'y rattachent.

Cuchulain est instruit dans les arts martiaux par une femme, Scatach. Il croise le chemin de la princesse Aise considérée comme une rude guerrière, reine d'une tribu ; renouvelant quelque peu le mythe d'Atalante et d'Hippomène (2), le héros dont cette adversaire vient de briser l'épée la vainc par ruse et la déflore. Plus tard, il luttera contre Maeve, la plus vaillante de six sœurs guerrières, non pas vierge celle-là, mais au contraire richement pourvue d'amants.

(1) *Les femmes et la folie*, Payot, 1975.
(2) Atalante, championne de course à pied, tueuse de monstres, fut battue par Hippomène qui semait des pommes d'or et l'épousa au lieu de périr par elle.

Dans le *Cycle de Fianna et des Finn* (cf. A. Gregory, *Gods and fighting men*, Londres, 1904), on voit une femme viking attaquer régulièrement les côtes d'Irlande avant d'être enfin vaincue par un preux. D'autres héroïnes gaéliques citées par P. Samuel (*op. cit.*) sont : la voleuse de bétail aux deux lances, « la Femme Rouge » qui chasse les bêtes sauvages et affronte le héros Finn, la reine Ailne qui combat pour venger son mari et ses fils, et enfin neuf femmes qui luttent contre neuf hommes sur le champ de bataille, d'après ce même Cycle.

J. Curtin, dans *Irish Folk-Tales* (Dublin, 1943), relate les exploits de 300 guerrières dans le Cycle du héros Conan ; A. Gregory, dans « Le cycle des dieux et des héros », mentionne une foule d'amazones dont la plus extraordinaire au combat est Morrigu, qui enrôle des brigands, combat Cuchulain, et prend à un moment la tête de 26 autres femmes.

Comme dans la « légende » grecque de Thésée, comme dans celle de Youroupari exterminateur des amazones brésiliennes, comme dans la relation de la guerre des sexes au VIIIe siècle de notre ère avec la Vlasta de Prague, les hommes ont finalement le dessus après une lutte longue et difficile.

En citant l'historien danois Saxo Grammaticus qui vivait au XVIe siècle, P. Samuel remarque :

> « Ses récits sont un mélange d'histoire et de mythologie, mais certains de ses personnages paraissent historiques. *Je suis tenté de croire que ses nombreuses guerrières le sont.* »

Voici ce qu'écrit cet auteur de la *Gesta Danorum :*

> « Il y avait autrefois parmi les Danois des femmes qui s'habillaient comme des hommes et consacraient presque chaque instant de leur vie à la guerre... Elles détestaient une vie confortable... se débarrassaient de la douceur et de l'insouciance des femmes et endurcissaient leur être à l'implacabilité masculine. De plus, elles cherchaient avec tant de zèle à être habiles à la guerre qu'on peut dire qu'elles sortaient des caractéristiques de leur sexe... Elles consacraient aux épieux des mains qui auraient dû filer la laine et attaquaient avec ces épieux des hommes qu'elles auraient dû faire fondre d'amour à cause de leur beauté. »

La galanterie pétrarquisante du style ajoute une touche Renaissance à cette relation d'un passé lointain de la Scandinavie.

Parmi les guerrières à qui Saxo Grammaticus accorde si gracieusement la beauté, se range Swanhild qui semble vivre à l'époque, précisément, où les droits féminins sont contestés ; elle revendique celui de se marier selon son gré. Rinda, plus directe, assomme l'homme qui l'importune. Peut-être plus authentiquement historique nous apparaissent la femme viking Sela, chef de flotte avisée, et la reine belliqueuse d'Écosse nommée Hermutrud. Et enfin Rugila, sans doute lesbienne, qui avec son ami Stikla bat et emprisonne le prince qui lui dispute la couronne de Suède. Plus tard elle s'emparera du trône de Norvège, et doit fuir à force de rames vers cette Irlande où il est possible qu'elle devienne la « Femme Rouge » citée plus haut.

Parmi les autres souveraines portant la cuirasse et maniant fortement l'épée, on trouve encore la reine Gurid qui combat aux côtés du prince son fils, la Norvégienne Ledgerda qui s'escrime, cheveux flottants, et n'épouse Ragnar que pour le tuer plus tard, le méprisant de lui rester supérieure en exploits guerriers.

Plus probable encore semble la participation de nombreuses femmes à la bataille de Bravalla qui se situe vers 715-730, à peu près à l'époque où Vlasta ressuscite l'amazonat en Bohême. La courageuse Webiorg exécute des prouesses avant d'être percée d'une flèche comme naguère Penthésilée au siège de Troie ; Wisma, la porte-drapeau, est amputée de la main gauche par le héros Starkhad. C'est une autre femme, son amie, qui commande l'aile droite de l'armée, et ses lieutenantes s'illustrent de leur côté par leurs exploits (cf. Ludwig Ettmüller, *Altnordischer Sagenschatz*, Leipzig, 1870, à propos de cette bataille).

La tradition des Walkyries semble donc plonger à demi dans le mythe, et à demi dans l'histoire.

Le folklore russe est tout aussi abondant en figures de guerrières, voire de chevalières errantes ; ces femmes porteuses d'armes sont appelées *polénitsas*. L'une d'elles est ainsi décrite dans *Les Bylines russes* :

« Son cheval est sous elle comme une forte montagne.
La cavalière à cheval est comme un tas de foin ;
Elle a sur la tête un bonnet poilu garni d'un voile ;

Par-devant on ne voit pas son visage vermeil
Ni par-derrière son cou blanc ;
Elle passe, la chienne, s'esclaffe... »

C'est ainsi qu'à la barrière de Moscou elle affronte sans le connaître son propre père Ilya qu'elle tuera (variante moscovite du mythe d'Œdipe) pour avoir déshonoré sa mère qui était aussi une *polénitsa* (1). C'est bien ici une manifestation inattendue, en plein patriarcat, de la vindicte de celle que Balandier appelle « la moitié dangereuse » (2).

Dans le reste du monde, nous citerons rapidement la tradition kabyle des sept sœurs guerrières dont la cadette est la plus forte (3) et l'abondant folklore africain non seulement de reines guerrières ou d'héroïnes particulières mais de femmes s'armant en groupe pour des insurrections locales et tribales contre les hommes (4). Aux Indes, c'est une femme qui défait un géant, à l'arc et à la lance, dans les *Paladins de la Saga de Kesar*, et le théâtre de Rabindranath Tagore met en scène une fameuse chasseresse déguisée en garçon, que l'amour féminisera. En Perse, la princesse Zendehroui est une autre héroïne virile de ce type, qui finit par épouser celui qui l'a vaincue, toujours comme l'exemplaire Atalante. Dans la culture amérindienne, plus phallocratique encore que patriarcale — trait commun aux chasseurs et aux nomades —, il existe pourtant des légendes ou des chroniques de guerrières : une princesse inca abat son ennemi et fait de ses entrailles une baudruche (C. Beals, *Nomads and empire-builders*, N.Y. 1961) ; une Jeanne Hachette peau-rouge nommée « Tête de boule » décapite un à un les assaillants iroquois d'un monticule (Davidson, *Some « Tête de Boule » Tales*, 1928) ;

(1) Traduction de Louis Jousserandot (La Renaissance du Livre, Paris, 1927). Cette histoire semble, même sur le plan d'une légende, fortement significative d'un conflit entre sexes exprimé par la révolte de la fille contre le père, que J. Markale décèle dans tant d'endroits de la littérature celtique (cf. le chapitre « La révolte de la fille-fleur », *op. cit.*, édit. Payot).

(2) *Anthropo-logiques* (P.U.F., 1972).

(3) On pense au Petit Poucet. On pense aussi à l'autre tradition, dernière survivance des cultures féminines, qui accordait la succession aux trônes à la *dernière* des filles, comme en Bohême à l'époque de Vlasta. Le droit d'aînesse apparaît avec la juridiction patriarcale.

(4) Cf. Pierre Samuel, *op. cit.*

P. Samuel y voit l'influence d'un conte folklorique européen, « la fille et les voleurs » ([1]). Près du Lac Supérieur, les Indiens Ojibwas ont conservé le souvenir de duels entre chef et femme-manitou, et d'attaque d'un village par une chefesse Windigo. Enfin, citons l'héroïne de l'île Kodiak (Alaska), chasseresse indienne solitaire qui tue les phoques au tir à l'arc, et assomme ses frères jaloux qui voulaient lui dérober ses flèches (*The mythology of Kodiak Island*, M. Lantis, 1938).

Ce très rapide survol d'une tradition internationale de la femme en armes, qui mériterait un livre entier, et de fortes dimensions, témoigne de l'universalité et de la persistance du thème de la femme puissante, dangereuse, en rivalité avec l'homme, et parfois victorieuse.

Il est impossible de se contenter aujourd'hui de la trop facile explication historico-psychanalytique qui fait de toutes ces légendes, ces traditions, ces relations et ces chroniques des fictions pures et simples dictées par une pulsion fondamentale du sexe vainqueur. Cette pulsion n'est certes pas imaginaire ; que ce soit Karen Horney (*op. cit.*), de l'école d'Erich Fromm, qui la première signala la jalousie mâle de la parturition, ou Jean Markale, qui dans son chapitre « La princesse engloutie », in *La femme celte*, observe la crainte tenace, chez l'homme, de voir la femme surgir en lui des abîmes de l'inconscient où il l'a refoulée, on sait que cette angoisse de l'homme (vainqueur pourtant par le patriarcat) existe depuis des siècles, sans doute des millénaires ; elle a pu inspirer, gauchir, colorer plus d'une tradition orale ou écrite sur ce sujet toujours brûlant : le rapport conflictuel entre sexes.

Mais cette crainte, ce désarroi si proches de ceux manifestés

([1]) Nous avons vu que deux emblèmes, dans la plus haute antiquité, signalent une certaine signification essentielle du féminin : la *colombe* et la *hache*. L'amazone hittite porte la hache à double tranchant sur les effigies et la haute statue déterrées dans les ruines de Boghaz Keui. V. G. Childe (*op. cit.*) parle de la figure de la guerrière à la hache dans mainte tombe du mégalithique (dolmens de Champagne) et voit une représentation d'un aspect martial de la Grande Déesse là où il ne s'agit peut-être que d'image réaliste (cf. chap. II et VI).

Le thème de la « fille à la hache » se retrouve dans le folklore de diverses cultures bien avant Jeanne Hachette. La défense de Beauvais par les femmes sous ce sigle se rattache peut-être à une réminiscence extrêmement archaïque.

dans la lutte de classes par le clan des puissants en face des exploités, ne peuvent manquer de raisons historiques, objectives et profondément motivées. Et si le patriarcat, à jamais insécurisé, veille avec tant d'inquiétude sur sa victoire, c'est sans doute que la lutte — si longtemps occultée ou carrément niée — fut rude et longue.

On ne peut plus démentir aujourd'hui l'existence historique de l'amazonat, au moins sur un point du globe, le Brésil. Ce nom d'Amazone donné au plus long fleuve du monde, on nous a appris depuis toujours que ce fut en raison d'une erreur, d'une légende due à un mythomane, Francesco Orellanos, débarqué là-bas avec les expéditions post-colombiennes, et qui peut-être avait confondu avec des femmes guerrières de belliqueux Indiens aux épaules tombantes et aux cheveux longs. Or, depuis 1973, les découvertes par Von Puttmaker de trois grottes enfouies dans la jungle brésilienne et décorées des sigles décrits par Orellanos, son rapport illustré de photographies à l'Académie de Berlin, le rattachement de ces découvertes aux traditions orales des indigènes, ne laissent plus aucun doute ; le fameux « mythe » était une réalité historique, et nullement une hâblerie d'Orellanos ou une manifestation de « l'éternel sado-masochisme masculin », comme a été jusqu'à l'écrire un universitaire allemand.

Si l'hypothèse est justifiée en cet endroit du monde, pourquoi ne serait-elle que conte de fées — ou d'ogresses — dans tous les autres? Pourquoi les Grecs auraient-ils encore fêté, mille ans plus tard, le traité de paix conclu entre Thésée et Antiope s'il s'était agi d'un conte de grand'mère? Pourquoi, en Thessalie (nous l'avons vu), les habitants révéraient-ils des ruines comme celles du sépulcre des grandes guerrières — jusqu'au siècle dernier encore, puisque le dramaturge Strindberg y fait allusion? Pourquoi ces multiples effigies et statues exhumées de la lourde Hittite en cuirasse, armée de la hache à double tranchant; qui ne possèdent ni effet décoratif ni intention religieuse? Pourquoi ces médailles et monnaies frappées par l'Ionie à l'effigie de la reine amazone Myrrhina? Et pourquoi le maintien, jusqu'à nos jours, d'une institution militaire féminine — que ce soit au niveau des bataillons dahoméens d'un roi, des « soldates » tzaristes qui fraternisèrent avec les bolcheviks (et qu'on peut voir dans le film *La ligne*

générale), des actuelles combattantes israéliennes — si jamais et à aucun moment dans le passé ne se présenta ce phénomène socio-sexuel? Au nom de quoi ce surgissement? Par quel miracle?

On peut objecter qu'il ne s'agit pas du fait, qui ne reste plus à prouver, de l'existence historique de guerrières soit personnalisées comme diverses héroïnes, soit groupées en formation militaire, mais d'une structure d'une tout autre dimension : la ségrégation sexuelle accompagnée du port d'armes par des femmes et signifiant le conflit déclaré entre sexes vivant chacun à part.

Jusqu'à présent, nous n'en connaissons avec certitude que deux exemples, dont le premier ne s'étend que sur quelques années et l'autre sur une période indéterminée.

Il s'agit d'abord de la révolte de Vlasta réfugiée avec ses amazones dans la forteresse de Diévni, prétendante au trône de Bohême où venait de mourir Libussa (*la plus jeune* des filles de Krok) contre le veuf de la souveraine, Premysl, futur fondateur de la dynastie des Premyslides et qui se retranchait avec les hommes à Vyschegrad. La lutte dura plusieurs années entre les deux camps ; les femmes demeurées au foyer soutenaient les amazones de leur sympathie et les rejoignaient parfois après avoir assassiné leurs maris. La victoire resta au prince Premysl (1).

Le deuxième est celui, cité plus haut, de la culture amazonique du Brésil. On ignore la datation de ses origines et de sa fin. Les broderies que la fiction trace en marge de l'Histoire veulent que le Thésée brésilien se soit appelé Youroupari et que les Amazones, pour récompenser celui qui leur donnait une fille, lui fissent don d'une ravissante « pierre de lune », le *muiraquitan* gisant au fond d'un lac (2). Le seul point commun entre légendaire et historique semble bien qu'à partir de la défaite amazonienne, comme toujours au début du patriarcat, les rites solaires succédèrent aux rites lunaires.

(1) Cette histoire, évidemment considérée en « légende » par la majorité de nos historiens, est enseignée comme authentique aux écoliers tchèques. Nos recherches nous font partager cette opinion.

(2) On remarquera cet aspect particulier de la structure hiérophanique lune-eaux-femme, liée à la fécondation et à la transmission du Féminin.

Les déclarations de Von Puttmaker éclairant ce point d'histoire affirment une physionomie assez sombre et assez sanglante de l'amazone des grottes ; lesbiennes, elles n'enlevaient des prisonniers que pour se faire féconder et sacrifiaient l'enfant mâle ou l'époux éphémère sur une sorte d'autel longé d'une rigole pour l'écoulement du sang. La flûte, dont les accords accompagnaient l'acte nuptial, a laissé un si mauvais souvenir aux Indiens qu'ils interdisent à leurs femmes d'en jouer (1).

V. Woolf, dans son remarquable essai *Une chambre à soi*, suggère que l'histoire de la résistance masculine à l'émancipation des femmes est peut-être plus intéressante encore que celle de cette émancipation elle-même. Dans cette histoire jamais écrite entrerait certainement celle de l'édulcoration des textes, voire de leur falsification. Tout ce qui touche à des exploits féminins de type « viril », soit individuels, soit collectifs, est immédiatement occulté par la transmission écrite, ou adultéré, ou encore franchement travesti. Il y aurait une longue étude à consacrer à ces petites escroqueries des traducteurs ou historiens qui se sont ainsi sentis « menacés » dans leur virilité (2).

(1) La presse a diffusé ces analyses de l'anthropologue allemand. On ne peut s'empêcher d'être frappé de la « coïncidence » entre un renouveau d'intérêt général, dû aux Mouvements de Libération dans le monde, pour la question féminine, et cette sorte de découverte qui, quelques années plus tôt, aurait été censurée, sans doute par son auteur lui-même, peu soucieux de se singulariser auprès de ses savants collègues. Même observation en ce qui concerne l'exposition des œuvres d'art de Mithila et l'aveu enfin possible qu'il existe depuis 1 500 ans av. J.-C. un matriarcat au nord du Népal.

(2) Au cours de ses conférences à Vincennes, dans la perspective de son livre sur les amazones hittites, P. Samuel a cité quelques exemples aussi amusants qu'instructifs. L'Impératrice Elizabeth de Stetyn (1347-1389), qui, selon le témoin *oculaire* Benech, brisait un fer à cheval entre ses mains, dans la chronique du siècle suivant doit se contenter de... déchirer des parchemins. Sémiramis, dont parle Hérodote (800 ans av. J.-C.), qui lui attribue les jardins suspendus et une foule d'exploits guerriers, devient « légendaire » en 1910 avec l'archéologue Lehman qui se contente, sans preuve aucune, d'en faire la simple mère de Minus, vainqueur des Mèdes. Zénobie, reine de Palmyre (fin du IIIe siècle), dont BOCCACE (*De claris mulieribus*) évoque les exploits guerriers, « tantôt comme officier, tantôt comme soldat », est repoussée dans l'oubli par les auteurs qui, tous, passent sous silence les faits rapportés ; dans la *Mâhabarata*, même censure,

Une tradition aussi vaste et aussi ancienne, qui appartient à tous les cieux et à tous les temps, et dont les derniers retentissements à travers le florilège sont constitués par les récits d'exploits plus ou moins légendaires et plus ou moins historiques de telle ou telle femme : viking, *polinétsa*, chasseresse, etc., ne peut donc, surtout après les découvertes récentes, s'expliciter par une simple caractéristique psychologique du sexe mâle au pouvoir. (Surtout si l'on se souvient que la plus opiniâtre de ces dispositions semble surtout être la censure ou le remaniement dans le sens de ce réconfort : le patriarcat « éternel ».) Il nous faut donc, après avoir tiré la leçon qui s'impose à la lecture de ce volumineux dossier, chercher à quel endroit s'effectue la naissance de cette tradition qui débouche sur la légende mais naît de l'Histoire ; et que nous pensons, quant à nous, rattacher à l'ère transitoire où s'affrontent dans le monde *deux techniques de survie et deux modes de consommation rattachés au sexuel.*

Pierre Gordon (*op. cit.*, 1948) a le premier exposé une thèse cohérente du fait amazonique, qui tient compte de toutes les observations que nous avons précédemment établies.

Frappé par l'universalité des tabous anti-féminins qui concernent les menstrues, la grossesse, l'accouchement, le retour de couches, la ménopause et les simples relations conjugales, il a supposé une ségrégation sexuelle apparue avec la nécessité de déblayer la vie tribale d'un perpétuel problème et des rites de conjuration et d'exorcisme sans cesse accumulés comme dans l'univers des délirants [1]. La fécondation néces-

après la première édition, de la reine et de ses exploits militaires. En ce qui concerne la polyandrie des femmes mèdes rapportée par Strabon de la façon la plus nette, les éditions françaises, à partir de 1814, la nient purement et simplement et « trafiquent » volontairement le texte ; etc.

[1] Citons-en rapidement quelques-uns parmi des centaines d'autres : dans l'île Kiwai, le mari d'une femme enceinte ne peut aller ni à la chasse, ni à la pêche, ni à la guerre ; chez les Tami (Nouvelle-Guinée), elle effraierait le poisson ; à Costa-Rica, dès sa première grossesse, une femme est censée empoisonner le voisinage, et par représailles on dépose des charognes à sa porte ; dans de nombreuses cultures, elle est si impure que même son époux doit être évité ; s'il assiste à l'accouchement, il en mourra (Ernest Crawley, *The Mystic Rose*). A son retour de couches, la Juive est si souillée qu'elle doit se purifier au Temple, et l'Esquimaude est reléguée loin du camp, sans feu ni nourriture, souvent promise à la mort ; l'Indienne est

saire n'excédait pas quelques jours par an, ceux-là qu'au printemps les grandes hordes animales consacrent au rut, les deux sexes se seraient séparés, ne se rejoignant qu'à cette date sur le sommet d'une montagne où leurs rites nuptiaux se célébraient avec une frénésie dont les plus convulsives bacchanales ne seraient plus qu'une pâle survivance. Puis les enfants mâles auraient été tués ou renvoyés au père. Les hommes, nomades, se seraient consacrés à la chasse et au pastorat, et les femmes à l'agriculture qu'elles venaient de découvrir. La nécessité de protéger leurs moissons aurait entraîné le port des armes ; et d'après le Pr Gordon, les Grecs qui rencontrèrent les dernières de ces paysannes soldates en furent si impressionnés qu'ils en oublièrent de remarquer leur fonction agricole. Sans doute, si cette hypothèse est juste, les brèves rencontres nuptiales étaient à l'origine occasion de trocs entre semences et viande de bétail, mais ces contacts étaient trop brefs pour supprimer l'aspect d'opposition entre les deux types de nourritures ; et les épiques combats illustrés par les bas-reliefs et les textes helléniques doivent s'interpréter comme des razzias de pasteurs en quête de froment et/ou d'agricultrices en quête de protéines. Ce n'est que plus tard, avec le développement des récoltes et de l'élevage, que la synthèse s'accomplirait et que l'humanité aborderait un nouveau tournant : double alimentation-début de vraie vie familiale-premières tentatives de sédentarisme et d'agriculture mâles.

intouchable pour 60 jours, l'Africaine de la tribu Nadi pendant 6 mois. Souvent, la femme est punie d'être femme ; en Nouvelle-Irlande la nouvelle pubère est enfermée pour cinq ans ; chez les Ot-Danon, à Bornéo, on applique *la prison préventive* : la fillette de huit ans est enfermée d'avance, pour plusieurs années ; les Indiens d'Hudson et les Polynésiens, comme les Juifs du Talmud, croient que l'homme peut mourir rien que d'avoir vu une femme en état de flux menstruel ; pour le Coran, qui regarde l'intérieur du vagin devient aveugle. La foule d'exemples de cet ordre, répandus dans le monde entier, démontrent la vérité exprimée par S. de Beauvoir (*Le Deuxième Sexe*) quand elle parle de cette « véritable horreur » que l'homme éprouve pour la femme. Mais cette horreur — qui, évidemment, n'exclut nullement attirance et fascination — est historiquement datée ; elle s'élabore au moment du nomadisme et des grandes chasses, et après avoir été refoulée et occultée en période agraire (avec cette soupape de sûreté : l'assimilation de la Grande Déesse de la Vie à la Reine Infernale et à la Mort), elle éclate en toute sécurité, dès le patriarcat, pour se prolonger jusqu'à nos jours.

Dans ces débuts de vie commune, les sexes se placent sur le pied d'un certain égalitarisme ; les femmes, bien que ne vivant plus en autarcie, ni en matriarcat, conservent une position très élevée qui est due à leur activité procréatrice et à tout ce qui s'y rattache de valorisation mythique : nous avons nommé la sagesse souterraine, les connaissances sacralisées, le domaine de la magie et de la mort (1). Les semi-patriarcats évolueront plus ou moins vite vers le patriarcat total et le phallocratisme, en fonction du plus ou moins de retard mis à découvrir la part de l'homme dans le processus de paternité.

Parmi ceux qui maintiendront le plus longtemps leur attitude féministe, le royaume égyptien — ce n'est pas l'effet d'une coïncidence — jouira plus longtemps que les autres d'une prospérité due à l'équilibre agraire le mieux réussi de l'antiquité : l'audace et l'expansion de l'exploitation céréalière, la maîtrise de l'irrigation, ces deux traits de l'agriculture mâle joints à la prudence conservatrice et au refrénement de la tradition féminine pré-nilotique. Mais ailleurs, à l'époque mégalithique, la lutte pour l'agriculture entre les deux groupes sexuels risquera de prendre des aspects bien différents.

Que l'hypothèse de Pierre Gordon soit ou non confirmée, il nous semble déjà impossible de traiter en simple légende

(1) Le lien sacré du Féminin et de la Mort, autre pôle de la contradiction dialectique Mort-Vie passant par la Femme, dure bien au-delà de l'époque de sa découverte (ère aurignacienne). Dépossédée de son initiale spécificité d'agricultrice, la femme est toujours celle qui aide à mourir comme elle permet de naître, qui est à la fois porte d'entrée et porte de sortie. Dans une foule de rituels semi-patriarcaux, elle est celle qui préside aux funérailles, voire qui évoque les morts (et l'anathème jeté par le judaïsme sur la nécromancie assimilée au paganisme appartient au suprême effort vers le masculinisme sacré d'une religion, la première, sans déesse). En plein patriarcat, elle sera la veilleuse d'agonisants, la pleureuse, la laveuse de morts, voire parfois la vocératrice appelant à la vengeance.

Le maintien de ce sacerdoce dans les premières grandes civilisations apparaît particulièrement en Égypte, dont on connaît l'équilibre culturel entre le complexe agraire de base et la religion essentiellement tournée vers le voyage vie-mort. (Dialectique, répétons-le, typique du Féminin sacralisé.) Jusqu'aux dernières périodes de son histoire antique, à savoir jusqu'au patriarcat total et au début de sa décadence, l'Égypte confiait presque toujours à une prêtresse le soin de dialoguer avec les morts. (On peut voir au Louvre l'effigie d'une de ces nécromanciennes, la prêtresse Touï.)

l'existence en Europe du fait amazonique déjà prouvé en Afrique noire et en Amérique Équatoriale. L'époque approximative à laquelle la relèguent les auteurs de l'antiquité grecque et romaine semble correspondre à celle qui s'étend du mésolithique à 4 000 ans environ avant notre ère, sans compter des survivances plus ou moins légendaires comme la dernière reine des guerrières scythes rencontrée par Alexandre, ou les fameuses « Gorgones » de Lybie. Si l'on s'en tient à la période à peu près repérable dans les écrits d'antiquité méditerranéenne, on observera qu'on peut y placer des cultures fertiles en représentations plastiques des amazones ; et on peut supposer que bien des femmes abandonnées longtemps « à l'arrière » dans les interminables guerres contre les Perses ont pu constituer des garnisons, à la façon dont certaines *viragos* du Moyen Age défendaient la forteresse. Mais on doit surtout s'intéresser à une période qui marque peut-être la frontière entre deux exploitations agraires, la houe et la charrue, et se poser des questions sur l'origine de la civilisation mégalithique, entre le 3e et le 2e millénaire av. J.-C., à savoir au moment du « grand renversement » qui voit le patriarcat apparaître.

CHAPITRE V

LE NÉOLITHIQUE

La révolution agraire au Proche-Orient. – Les femmes et Jéricho. – Jéricho I et Jéricho II — Anatolie et Hassuna. – Seconde vague du culte de la Grande Déesse. – De Starcevo au Danubien.

Bien avant les civilisations nées le long des grands fleuves, Euphrate, Nil, Tigre, Indus, et par quoi débute l'histoire moderne, la genèse de l'agriculture comme de la métallurgie et la division de la communauté en couches sociales se produisit ailleurs ; c'est ce que l'archéologie a pu prouver en s'aidant du Carbone 14.

Graham Clark (1) situe la naissance de l'agriculture et de la vie sédentaire — l'une et l'autre dues aux femmes — dans la zone qui s'étend de la Palestine à la Syrie et à la Cilicie ; de ce foyer culturel, le nouveau style de vie se serait répandu jusqu'aux rivages de la Mer Caspienne (toujours elle).

Les zones les plus élevées semblent avoir été favorisées pour cette expansion ; non seulement on y rencontrait des céréales sauvages propres à fournir des semences (2) et même certains prototypes de bétail non domestiqué, mais les plaines alluviales, très arides, auraient eu besoin de l'irrigation qui n'apparaîtra à un niveau efficace qu'avec la charrue patriar-

(1) *La préhistoire de l'humanité*, 1962 (Petite Bibliothèque Payot).
(2) L'ancêtre du froment, *Triticym dicoccoides*, et celui de l'orge, *Hordeum spontaneum.*

cale ; les régions en altitude bénéficiaient d'une pluviosité qui, à l'heure actuelle, dépasse 400 mm par an. C'est à travers ce piedmont plus ou moins verdoyant où abondaient le sanglier et le bœuf sauvage, où à certains endroits se rencontrait le mouflon, et qui plus tard révélera d'intéressants gisements, qu'à cette époque dite Néothermale les communautés vivant de pêche et de chasse commenceront à évoluer sous l'influence de la technique rudimentaire et décisive pratiquée par les femmes, et qui remplace la hasardeuse cueillette par l'ensemencement et la récolte des céréales. Nouvelle forme de survie, nouvelle forme d'économie ; telle est la primordiale découverte de ces novatrices « qui, dans un certain sens, furent responsables de tout l'avenir de la civilisation de l'Ancien Monde » [1].

Cette époque mésolithique est celle de la plus vaste revanche féminine sur les communautés des grandes chasses et des errances perpétuelles où s'étaient formés les tabous misogynes contre toutes les manifestations de la sexualité féminine, en contradiction plus ou moins évidemment flagrante avec ce culte de la maternité né à l'époque aurignacienne et de la Gravette. Si l'hypothèse de la ségrégation sexuelle et de l'amazonat que P. Gordon place dans la région du Caucase se confirmait, ce serait à la suite de la diffusion des méthodes agraires venues du Proche-Orient et envahissant rapidement cette partie de l'Europe à partir de la mer Caspienne. Les femmes reléguées aux travaux secondaires, tannage de peaux et entretien du feu, traitées en perpétuel péril pour la communauté mâle à cause des magies louches de leur sang menstruel ou de leur gésine, de leur défloration ou de leur ménopause, purent trouver dans cette nouvelle technique de survie à la fois une activité trompant leur ennui et un moyen d'établir un certain pouvoir sur les hommes ou de se passer d'eux. Si ce fut la seconde solution qui fut parfois adoptée, on peut ne pas traiter d'illusoire l'éventualité de hordes femelles errant de leur côté, puis se fixant bientôt sur un territoire fertile d'où elles tiraient leur subsistance, accueillant les hommes pour le rut annuel du printemps et les repoussant le reste du temps.

[1] G. Clark, *ibid.*

Là où les communautés tribales du maglemosien restèrent mixtes et où se conjugèrent donc, dès cette époque, les deux alimentations et les deux types de survie, la genèse de l'habitat urbain fut posée. C'est-à-dire qu'avant les grandes villes des bords fluviaux dont les noms claquent comme les premières bannières de notre Histoire, Sumer, Ur, Memphis, de modestes bourgades s'élèvent et fixent les chasseurs devenus sédentaires, au bord des champs défrichés à la houe où les femmes récoltent à la faucille de silex, puis de cuivre, près des enclos où les hommes rabattent le bétail fait prisonnier comme réserve de viande, pas encore comme cheptel domestique.

Un des premiers centres de cet apprentissage humain à la future vie urbaine est Jéricho, oasis fertile des bords du Jourdain, située dans le désert de la Rift Valley [1]. On y trouve des pâturages naturels et une irrigation régulière aussi bienfaisante que celle du Nil. Et c'est là que 7 800 ans avant notre ère s'installa la première communauté de chasseurs-pêcheurs, attirés sans doute par le déplacement d'un troupeau de gazelles [2]. Du campement autour de la source, ils firent un embryon de bourg retranché par un fossé creusé en plein roc et un rempart bâti à l'intérieur de cette fosse, et en sus dominé par une tour massive de pierre (7,50 m de haut, 10 m de large). Cet aspect guerrier de Jéricho I correspond à l'idée qu'on peut se faire d'une communauté de prépondérance masculine, même si elle n'est pas encore patriarcale, le patriarcat n'apparaissant qu'avec la cellule familiale proprement dite et l'héritage. Ce groupe humain capable d'un aussi prodigieux travail, quelle y était la condition féminine ? Les femmes partagèrent-elles, inspirèrent-elles cette entreprise d'architecture extraordinaire, antérieure de quatre mille ans aux prouesses mégalithiques, accomplie à l'aide d'outils de silex, afin de favoriser ce sédentarisme qui est la marque de leur influence? Bénéficiaient-elles encore de ce culte, né aux siècles aurignaciens, que le mâle porte à sa fécondité divinisée parce qu'incompréhensible et nécessaire ? Ou l'égalitarisme de la partici-

(1) *Palestine Exploration Quarterly* (1956), 1-16. cf. aussi Childe, *op. cit.* et G. Clark, *ibid.*

(2) Ils en tiraient leur provende, comme les habitants du Mont Carmel.

pation à la chasse et à la pêche a-t-il déjà fait place aux premières exclusions et aux tabous misogyniques ?

Cette période est la contemporaine d'un art africain et rupestre qui nous montre des hommes à tête ronde porteurs d'arcs, de lances et d'immenses fourches, aux membres cylindriques, coloriés de schistes ocreux, de caséine rouge et de gomme d'acacia, « preuve indirecte d'un début de domestication des animaux » ([1]). Le chasseur devient peu à peu berger, et le nomade fait ses premiers essais de sédentarisme. Alors que le style aurignacien présente une obsession totale de sexualité féminine, celui-ci étale souvent à nos yeux une gesticulation que la stylisation rend asexuée, mais qui semble bien exclusivement masculine, sans que pour autant on puisse appliquer le terme de « patriarcat » à cette culture transitoire de la pré-agriculture à de l'agriculture la plus primitive.

Les premiers occupants de Jéricho, dits Natoufiens, semblent avoir commencé à peine à domestiquer les chèvres sauvages et contrôler les céréales quand ils abandonnèrent leurs fortifications. Et deux mille ans plus tard, une seconde société occupa le site. C'était l'époque maglemosienne. Les femmes avaient maintenant pu améliorer et sélectionner un plus grand nombre de graminées sauvages ([2]) ; la population augmentait, bien que sans connaître encore l'accélération désordonnée qui devait succéder au tournant historique où le contrôle démographique échappa aux femmes. La révolution néolithique avait déjà commencé ([3]).

Cette nouvelle communauté de Jéricho, déjà néolithique, mais pré-céramique, se caractérise par un nouvel habitat moins épique et bien plus confortable : huttes rondes de briques, de boue séchée ou de pierre, à l'abri d'un rempart neuf ; le sol est en contrebas et les murs présentent un

([1]) Micheline Wattelet, *L'énigme des grandes civilisations disparues*, édit. François Beauval, 1974.

([2]) H. Helbaek, *Archaeology and agricultural Botany*, cité par V. G. Childe (*op. cit.*).

([3]) « Le Magdalénien nous a conservé une seule figure d'ivoire, « la Vénus impudique » de Laugerie-Basse. D'autres sculptures humaines sont des interprétations phalliques. Il faudra attendre le Mésolithique de la Palestine, le Néolithique du Proche-Orient et des Balkans pour retrouver les déesses de la fécondité. » (Micheline Wattelet, *op. cit.*)

aspect de ruches ; la civilisation évolue vers le bien-être.

C'est le plus ancien établissement révélé par le Carbone 14 ; on n'y trouve ni céramique ni objet de pierre polie. Mais, outre de lourdes faucilles à dents et des pointes de flèches pédonculées, on y remarque un moulin à bras pour écraser le grain, et un très particulier rituel concernant les morts ; preuve à la fois d'une réflexion civilisatrice, et de la marque féminine dont nous avons vu à loisir le complexe *agriculture-maternité-mort*, aussi structuré rigoureusement que la hiérophanie *lune-eau-serpent*.

> « Déjà dans le niveau inférieur la coutume de séparer la tête du tronc et de l'enterrer dans une niche distincte semble avoir été établie ; coutume que l'on retrouve dans un contexte mésolithique en Allemagne du Sud... Un trait notable pratiqué par le peuple de Jéricho est la façon dont les crânes étaient remplis d'argile, dans laquelle les yeux étaient formés de coquilles incrustées et les traits finement modelés avec des expressions si personnelles que cela suggère de véritables portraits... Les faces modelées de Jéricho ouvrent les voies aux masques funéraires et aux portraits des civilisations ultérieures plus compliquées d'Égypte. » (Graham Clark, *op. cit.*)

L'importance de ce détail n'est pas négligeable. Nous voyons ici une culture en plein progrès sous l'égide d'une agriculture en développement et d'une toute nouvelle attention consacrée aux choses de la mort. De plus, un autre aspect mérite d'être retenu. Bien que le rempart soit neuf, les entreprises de fortification semblent avoir été abandonnées. Se basant sur cette observation comme sur celle qu'en Anatolie, à la même époque de la grande Déesse s'accoudant entre deux lions, il ne semble pas y avoir trace de constructions militaires, des sociologues féministes comme Evelyn Red ont avancé l'hypothèse que les cultures agraires féminines n'étaient pas bellicistes et que les guerres proprement dites commencent, ainsi que la société de classes, avec le patriarcat [1].

[1] Il est en tout cas impossible de justifier la guerre « éternelle » par la référence aux batailles paléolithiques pour un territoire ou un cours d'eau. Celles-ci s'assimilent davantage aux luttes animales pour la survie qui, on le sait, n'ont jamais pour but l'extermination de l'adversaire. (Cf. les travaux, à ce sujet, de Konrad Lorenz.) La guerre proprement dite commence dans l'espèce humaine avec l'affrontement des clans et la société de castes que semble en effet ignorer

Quand paraît Jéricho II (6 500 ans à 6 000 ans av. J.-C.), on a déjà vu surgir en Anatolie de petites communautés sédentaires, ainsi qu'en Syrie et Mésopotamie ; il s'agit d'une étape plus avancée de civilisation également marquée par le féminin. Ici, on en est au stade de la céramique et du cuivre. La population agricole de Chatal Höyök est considérable pour l'époque : 7 000 à 8 000 personnes. Dans les sanctuaires peints abondent les figurines d'argile représentant la déesse-mère, qui inspire aussi des statues de pierre. Les figurines masculines, bien moins nombreuses, n'apparaîtront que vers 4 500-4 000 ans av. J.-C. (1).

En Mésopotamie, avant le 6e millénaire, on voit également naître un petit centre urbain avec maison centrale qui semble un foyer de culte, et dont les activités principales sont l'agriculture et la poterie. A partir de 5 000 ans, c'est aussi une subite affluence de figurines féminines en terre cuite qui rappelle l'obsession aurignacienne.

Jarmo, d'après le carbone 14, remonte à 4 750 ans avant notre ère. Ce site qui succède à Jéricho II est encore précéramique. Les grains de blé amidonnier et d'orge demi-sauvage qui y ont été retrouvés témoignent d'une déjà longue histoire du contrôle des plantes comestibles. L'outillage s'est enrichi de meules et de râpes à grains, et de hauts fours voûtés cuisent le pain de froment. Les vases sont de pierre, mais d'une facture délicate. L'abondante production d'effigies féminines est accompagnée de sceaux en terre à décoration géométrique : l'un de ces cachets porte la spirale du serpent.

Avant 4 000, donc, avant la période de Hassuna Eridou où se répand le culte de la Grande Déesse, on peut acquérir la conviction que ces groupes humains qui avaient cultivé et amélioré les graminées, domestiqué le bétail et inventé un outillage pour l'ensemencement, la récolte et le traitement des grains étaient des *civilisations de prépondérance féminine*, vouées au culte de la fécondité et aux rites funéraires complexes. Le rôle des femmes en tant que facteur d'évolu-

la société des origines, dont les premiers établissements matriarcaux. (La ségrégation éventuelle de l'amazonat ne fait qu'illustrer cette règle de combats pour la survie, alors que la guerre civile inter-sexuelle de Vlasta, au VIIIe siècle de notre ère, est clanique.)

(1) Cf. E. AKURBAL, *Les images de la Turquie* (Paris, 1966).

tion agraire est reconnu par la majorité des anthropologues ; ils y consentent plus volontiers qu'à l'idée de l'amazonat :

> « Ces populations... durent avoir certainement des institutions sociales destinées à assurer la coopération, au moins dans les communautés villageoises. Elles élaborèrent toute une idéologie, un rituel... Un rôle important fut joué par des figurines féminines, modelées en terre ou sculptées dans l'os ou la pierre ; on les trouve aussi bien en Égypte qu'en Asie. Elles représenteraient, croit-on, une déesse-mère personnifiant à la fois la Terre dans le sein de laquelle toutes les récoltes prenaient naissance, et aussi la Femme qui est également source de vie nouvelle. Elles sont peut-être l'indication d'un *matriarcat économique*. La charrue étant encore alors inconnue on peut supposer que la culture des jardins et le soin des champs de céréales étaient le lot des femmes (1). »

Une irrigation primitive dut être également leur fait, puisque avant le développement de cette maîtrise par les civilisations nilotiques on a admis que Jéricho et Sialk durent l'utiliser.

La « culture sèche » comme celle d'Hassuna où l'arrosage était laissé à la pluie, imposait aux communautés agricoles une vie semi-nomade (1). En effet, dans ces conditions, le même champ devait se reposer tous les deux ans ; il restait nécessaire de trouver d'autres terres. C'est ce qui dut assurer la rapide diffusion des méthodes de contrôle des céréales et de domestication des bovidés, cette dernière technique appartenant sans doute davantage à l'élément mâle de ces communautés. C'est ainsi que l'expansion orientale vers l'Europe remonta jusqu'à l'Elbe qu'elle atteignit vers 4 000 ans avant notre ère.

Le gisement d'Hassuna, au début de l'outillage du cuivre, date de 5 000-4 000 ans av. J.-C. Cette culture comprend une riche industrie de pierre taillée, flèches pédonculées, poterie brune particulièrement belle qui s'agrémente d'une abondante décoration et se répand rapidement au nord de l'Irak, en Syrie et Cilicie ; on la nomme céramique halafienne (du nom du site de Tell Halaf). A cette marque d'industrie féminine correspondent des images de femmes travaillant la terre avec de longues houes ornées de boules percées, et des sta-

(1) V. G. Childe, *op. cit.*

tuettes de femmes aux croupes et à la gorge proéminentes « qui à Arpachiya sont associées avec des colombes suggérant un culte de la fécondité » (1).

Il s'agit donc, dans l'art figuratif, d'une seconde vague de statuettes et d'effigies féminines traduisant une seconde fois ce culte plus ou moins dégénéré à l'époque des grandes chasses. Le premier flux s'est répandu, on le sait, avec l'art aurignacien ; il s'est transmis le long du solutréen, et a presque entièrement disparu pendant l'époque magdalénienne et la culture des chasseurs nomades ; sa grande époque se place de 35 000 à 15 000 ans avant notre ère. Le deuxième flot s'élance à partir de 5 000 ans av. J.-C., avec l'expansion de la culture agraire de Palestine, puis de la révolution néolithique du Proche-Orient et de la péninsule balkanique.

Par un coup de maître, la femme a renversé la situation en sa faveur et imposé un sédentarisme progressif, grâce à sa houe. La nouvelle exaltation de la *fertilité* renoue avec le très ancien mythe de la *fécondité* qui lui permet d'imposer l'idéologie de la Déesse-Mère et de se réserver la spécificité de la méthode agraire, au nom de son analogie avec la gésine et la parturition. Peut-être les hommes consentirent-ils très volontiers au début à cet exclusivisme : la lenteur de cette pratique et son accord avec le rythme du climat, de la lune et des éléments durent paraître fastidieux à ces chasseurs et ces dresseurs de bêtes sauvages. En tout cas, ces connaissances nouvelles pouvaient assurer l'existence indépendante des femmes et stoppaient net les abus de pouvoir des chasseurs. De plus, l'augmentation de la natalité accompagnant l'accroissement du bien-être remettait en valeur les fonctions procréatrices considérées toujours comme l'apanage féminin, sans relation avec l'acte sexuel. Les conditions d'un âge d'or de la femme étaient posées (2).

La plupart des historiens pensent que l'émigration orien-

(1) G. Clark, *op. cit.*

(2) La spécificité sexuelle des tâches complémentaires : élevage par les hommes, agriculture par les femmes, se maintint à une époque très tardive ; chez les premiers paysans britanniques, à l'époque mégalithique, on trouvera des traces d'une culture du blé par les femmes et du pastorat masculin (bœufs, porcs) avec l'aide de grands fox-terriers (cf. Micheline Wattelet, *op. cit.*).

tale vers l'Europe commença à cette époque si mal connue du néolithique précéramique qui vit les débuts de l'agriculture. La poussée des communautés agraires vers l'Elbe, 4000 ans avant notre ère, correspond donc à cette période où se multiplient les figurines féminines. Très tôt cette époque s'accompagne de traces également féminines de civilisation : parures de coquillages et de cailloux de vives couleurs formant des bijoux, galets polis servant de miroirs, poterie de pierre aux décorations et au travail délicat, complexité du rite et du mobilier funéraires.

Entre 4200 ans et 2700 ans, soit dans la période intermédiaire entre cette culture à prépondérance féminine et le patriarcat basé sur la famille et l'héritage, se place la culture balkanique de Starcevo qui établira ses colonies jusqu'en Macédoine, en Bulgarie et le long du Danube. Le nouveau mode de survie sédentaire fut favorisé, comme à Jéricho, par les céréales sauvages ; ici, c'est l'engrain et le millet que contrôlèrent les femmes. Les hommes, parallèlement, élevaient des vaches, des moutons, des chèvres et des porcs. On ne sait si c'est avec l'aide des premiers chiens domestiqués, comme les indigènes de Grande-Bretagne ; mais sans doute ce mode pastoral leur apprit-il rapidement à déterminer par l'observation la part du mâle dans la parturition. A la lourde faucille dentelée de Jéricho II a succédé la spatule à farine ; la poterie devient de plus en plus complexe ; signe indubitable du thème « eau-femme-lune », le serpent en est un important motif décoratif.

Des chambres « cultuelles » sont signalées dans des fermes ordinaires (à Karanavo, en Bulgarie ; entretien de V. Milkhov et V. G. Childe). Mais, détail à retenir, pas de trace d'une religion au sens d'adoration dans un temple permanent, au clergé particulier ; ces formes sont tardives et indiquent toujours une importance sociale de l'élément masculin, même en régime gynocratique ou semi-patriarcal. Les cultures féminines, Crète ou Égypte pré-dynastique, adorent de préférence les divinités en plein air.

En effet, la religion, dans son sens originel de *relation*, semble essentiellement masculine. La conscience de la Divinité originelle, qui la précède, de plain-pied avec le vécu quotidien, appartient beaucoup plus à la pré-histoire fémi-

nine. La Grande-Déesse, avatar de la Terre-Mère (passage au drame, dit Mircea Eliade), et ses filles les Déesses — séparation de la Vie et de la Mort entre Déméter et Perséphone — signalent cette évolution qui va de l'intuition immédiate, la non-séparation de l'humain et du divin, à la « religion » qui accompagne le proche triomphe du patriarcat et de *la conscience d'être né,* d'être hors de la femme et de la nature.

« Toute l'organisation n'était pas l'œuvre d'un seul chef tout-puissant », dit V. G. Childe rapportant le regret des nazis de n'avoir pu trouver de Führer précurseur dans leurs fouilles danubiennes. Autre marque du caractère féminin de cette culture qui ignore l'autorité centrale et la division clanique. De plus, comme il est logique, ces Danubiens de l'époque féminine sont paisibles et sans caractère guerrier ; seuls les villages tardifs sont protégés contre l'agresseur humain. « Nous n'avons aucune indication de différences de rang social » (*ibid.*). Et pourtant, l'activité de ces petites communautés sans histoires est d'une importance immense pour la suite de l'Histoire : par l'écobuage — combustion des broussailles, qui constitue le compost antique — elles défrichent les forêts, plantent le grain entre les arbres abattus et enlèvent les souches du passage, traçant ainsi des voies de communication, et adoptent l'économie rurale ; voici comment, avant la découverte de la charrue, les femmes armées de leur seule houe ont frayé le chemin à l'avenir décisif de la civilisation, du Proche-Orient à l'Occident balkanique.

Cependant, à partir de Danubien II, les figurines féminines de terre cuite commencent à disparaître. Tandis que des poteries imitant le cuir et des microlithes géométriques qui semblent bien signaler les derniers temps du triomphe de la Grance Déesse, sont encore placés dans les tombes des dolmens portugais, on commence à fabriquer des représentations de taureaux et de béliers qui connaîtront leur floraison avec les accompagnements de métal des agriculteurs de Baden, au début de l'âge de bronze. Les morts ne sont plus toujours enterrés, mais parfois *incinérés,* succession du rite du feu masculin, à celui de la Terre-Mère. Le pastorat se développe, signalant encore la prépondérance de l'élément mâle, ainsi que l'abondance grandissante des arcs et des flèches. Et

tandis que se détériore la riche tradition de la poterie décorée de spirales et de méandres serpentines, et tandis que les grottes de Ligurie, région où se maintient le type d'agriculture de Starcevo, conservent les figurines de la Déesse-Mère, les sceaux en terre cuite marqués du serpent et les coquillages sacrés, on voit les agriculteurs de Tripol qui ont élevé un rempart autour de leur village commencer à placer sur leurs autels domestiques ce phallus en terre cuite qui, toujours d'après V. G. Childe, semblerait « annoncer le passage à un système social de patriarcat ». Le grand renversement est proche.

CHAPITRE VI

L'ÈRE MÉGALITHIQUE

L'ère des mégalithes. – Météorites et hiérophanie de la pierre. – Carnac et Stonehenge. – Signification funéraire. – Les calendriers de pierre. – Observatoires de la lune et du soleil. – Dolmens et menhirs, symboles sexuels. – Les « missionnaires » du grand renversement.

L'âge de bronze, qui semble au début de caractère spécifiquement occidental, entraîne une activité intense dans le bassin égéen, cependant que les Alpes, les Pyrénées et le nord des Balkans en sont encore à la pierre polie du Néolithique. Un trafic maritime difficile à concevoir, vu le style primitif des moyens, rapporte en Égéide l'étain de Cornouailles, l'ambre de la Baltique ; l'étain vient également de la Toscane et de la Galicie. Plus tard, la Grande-Bretagne commercera avec le Portugal : perles de jais et *callaïs*. Les vaisseaux aux voiles de peau tannée sillonnent le centre et l'Ouest de la Méditerranée, puis la Côte Atlantique. La péninsule ibérique et le Midi de la France sont pénétrés et une foule d'îlots deviennent soit des centres commerciaux et des lieux de pèlerinage, soit des repaires de pirates.

C'est alors que se dressent les énormes pierres à la destination longtemps énigmatique et que concerne une technique encore inconnue, qui donnent à cette fin du IIIe millénaire, jusqu'au début du premier — et localement au-delà —, le nom de « mégalithique » et auxquelles nous avons déjà fait allusion.

Si les premières exportations égéennes dans le bassin méditerranéen ne datent que de 2000 à 1500 ans environ avant notre ère, comme le croit V. G. Childe, il s'agirait alors de la période culminante du Mégalithique, commencée beaucoup plus tôt dans d'autres endroits du globe ; on pense que la Palestine en a vu les premières Pierres Levées, nommées trilithes, et dont les Hébreux parlent comme de témoignages consacrés aux *baalim* (1).

La terre est semée aujourd'hui de ces blocs minéraux qu'on voit en Europe occidentale, sur le littoral africain, en Corée, dans les Indes, en Palestine, dans le Caucase, et jusque dans l'île de Pâques où ils affectent une tout autre forme, celle de sculptures (à une époque bien plus postérieure, celle de notre Moyen Age). La culture mégalithique, répandue à ses débuts par des missionnaires maritimes, semble donc bien avoir été quasi universelle. Cependant, après avoir couvert le Caucase et la Crimée, jusqu'à la Bulgarie, ces monuments disparaissent à partir de l'Asie Mineure et on n'en trouve ni en Arabie ni en Chine.

De telles constructions ont longtemps ébahi les hommes ; la diversité des groupements contraste avec la forme binaire des mégalithes. En effet, mise à part la tardive floraison pascualienne, il n'y a que deux sortes de pierres levées : les menhirs, colonnes phalliques au sommet ovoïde (verticalité), et les dolmens qui affectent l'aspect tantôt d'une *cella* recouverte, avec petits couloirs latéraux, tantôt d'une simple table de dimension toujours colossale (horizontalité). En revanche, les crom'lechs — assemblage de pierres levées — les réunissent par deux ou trois formant un demi-cercle, ou par alignement, ou par allée couverte ; les menhirs sont

(1) « Vous ne ferez point d'idoles. Vous ne vous éleverez ni images taillées ni pierres sacrées (*masseba*) » (*Lévitique*, 26-1).

A comparer à ce passage de la Genèse (28, II-13, 16-19) : « Jacob se leva de bon matin ; il prit la pierre dont il avait fait son chevet, il l'érigea en monument et il versa de l'huile sur son sommet. Il appela cet endroit *Bethel...* » Ainsi que pour Moïse renversant le Veau d'Or et élevant un serpent d'airain, il y a apparente contradiction. La pierre est ici honorée, non adorée, en tant que siège d'une hiérophanie (la vision de l'Échelle). On peut comparer cette action à celle de l'Église chrétienne qui tenta d'interdire le culte des Mégalithes en Bretagne et, à certains endroits, les transforma en chapelles ou les orna d'une croix.

parfois troués, parfois gravés, ou en forme d'énormes champignons, ou encore esquissant une statue au grossier visage. Quelle est la signification de ce presque mondial panthéon, quelle culture l'a inspiré, que comporte cette « civilisation mégalithique », et ce terme lui-même peut-il être accepté?

Nous avons le projet de chercher à éclairer cette question générale par la liaison étroite que le fait mégalithique implique, à nos yeux, avec la naissance du patriarcat et les luttes oubliées qu'elle engendra à la fin du néolithique.

Le lien sexuel entre certains aspects mégalithiques a déjà été signalé dans les travaux de Denis Roche et d'André Varagnac sur le défilé de Carnac : « On sait que le menhir s'est lentement transformé en statue-menhir », écrit le premier de ces auteurs. Et ces édifices nouveaux

> « ont en commun une sorte de cupule fixée à hauteur de l'estomac, qui se révéla un briquet préhistorique ».

Il s'agissait d'un briquet rotatif analogue à nos briquets primitifs : la flamme jaillit du frottage répété d'un archet actionné par un petit arc à l'intérieur d'une cupule de bois.

> « Certains auteurs y voient une analogie sexuelle... Or, curieusement, au Mégalithique, les deux seules catégories de dessins représentés concernent d'une part les schématisations femelles (déesse-mère et équivalent) et d'autre part les schématisations mâles en rapport avec un culte du feu : les haches de pierre polie, plus communément appelées « pierres de foudre » (1). »

Après cette citation, l'auteur avance l'hypothèse, citée plus haut, d'un rapport d'ordre sexualisé entre les cinq « haches de foudre » enterrées à Carnac, au pied du menhir « aberrant » de Kermario, et les cinq sinuosités serpentines gravées sur la pierre du même mégalithe. Nous retiendrons surtout le parallèle entre ces deux schématisations mâle et femelle des dessins mégalithiques et la forme binaire des mégalithes : la verticalité du menhir et l'horizontalité du dolmen.

Le culte des « haches de foudre », des pierres en général, comme celui du feu, comporte d'autres utiles enseignements. La richesse de leurs hiérophanies respectives nous aidera

(1) *Lueurs sur les croyances mégalithiques*, 1968 (cité par Denis ROCHE).

peut-être à distinguer quelques clartés pour connaître cette période et l'ensemble d'énigmes qui s'y rattachent.

Les pierres de foudre ou météorites (qui, ici, sont emmanchées pour servir d'armes) relèvent d'une longue tradition symbolique qui les lie généralement à la fertilité, par analogie avec la pluie qui tombe aussi du ciel et fait croître les plantes. Les Bouriates leur portent au printemps des offrandes afin de s'assurer de bonnes récoltes (1). Mais cette symbolique est multivalente. Un autre exemple de météorites est celle de la Ka'aba de la Mecque, et surtout de la Pierre Noire de Pessinonte, qu'à une époque ultérieure les femmes obligèrent les hommes à rapporter parce qu'elle faisait l'objet d'un culte, celui de la Grande Mère phrygienne (2) ; « complot féminin », assure le Dr W. Lederer. « Ainsi, les météorites sont sacrés ou bien parce qu'ils sont tombés du ciel, ou bien parce qu'ils révèlent la présence de la Grande Déesse », dit Mircea Eliade (*op. cit.*, p. 197). On voit ainsi la parfaite vraisemblance d'une hypothèse qui, à propos de la découverte du menhir de Kermario, suppose un rapport structurel entre le culte féminin et la hache de foudre, selon la structure déjà rencontrée femme-fertilité-serpent. Mais cette structure peut sembler inversée, à la façon dont le même nombre, en algèbre, change de sens selon le signe + ou —. Il ne s'agit plus, selon toute vraisemblance, d'une manifestation quelconque du culte de la Grande Déesse ; mais la présence du feu — rite mâle — et des cinq haches plantées le tranchant en l'air, la forme phallique et verticale du menhir, attirent plutôt l'attention sur une nouvelle insertion des rites de fertilité dans une nouvelle espèce de culture devenue masculine et patriarcale. Voyons si cette hypothèse est vérifiée par le contexte, et dans ce cas ce qui s'est passé depuis la fin du néolithique.

L'américaniste J. Imbelloni a relevé une série de significations du mot « toki » à travers l'aire culturelle qui s'étend de la Mélanésie à l'intérieur des deux Amériques : *a*) arme de combat, hache, instrument de pierre, *b*) insigne de pouvoir, *c*) personne qui exerce ce pouvoir, *d*) objet rituel. La pierre est assurément l'objet extérieur qui représente le

(1) Uno HARVA, *Die religiösen Vorstellungen der altaischen Völker.*
(2) Cf. IIe partie, chap. II, B.

mieux la dureté et la permanence de la matière ; elle frappe le regard avant de frapper la chair ; elle témoigne de son indifférence à l'écoulement du temps qui est mortel pour l'homme. C'est un mode d'être absolu qui, pour le primitif, représente au niveau religieux une immédiate hiérophanie et appelle l'idée de pouvoir sans limites.

Les hommes de ces âges éloignés ont donc rendu un culte aux cailloux tombés du ciel et choisi les plus énormes rochers pour témoigner, par une manipulation inouïe, de la supériorité de leur conscience sur la matière inerte, même éternelle. C'est dans ce sens transcendantal qu'il faut certainement interpréter l'immensité de leur effort ; mais il serait gratuit de s'en tenir là. C'est à une sacralisation de l'utilitaire que nous assistons en contemplant les plus imposants crom'lechs, ceux de Carnac ou de Stonehenge ; cet utilitaire, quel est-il ?

Carnac est un champ de trois mille mégalithes verticaux divisés en alignements successifs sur une longueur d'environ quatre kilomètres. Ces colonnes décroissent en taille à mesure qu'on avance vers la mer. Les alignements, très nettement séparés, se nomment le Ménec, Kermario et Kerlescan. Chaque file — 1 100 menhirs — nous montre d'abord une taille de 4 mètres environ, et les derniers, sur le rivage, n'excèdent pas 60 cm : la taille d'une « pierre de foudre ». C'est le règne des Géants auquel succède celui des Nains, si souvent traités dans le folklore breton. N'oublions pourtant pas, sur la huitième file au nord, ce vingt et unième menhir « aberrant » qui, haut de 3 m 50, rompt brusquement le rythme ; c'est celui des cinq haches de foudre. Et des cinq serpents.

Des auteurs comme Stukelev et Maudet de Penhouëtt ont été frappés par l'aspect serpentin des alignements qui ondulent légèrement, aussi bien en terrain plat que sur l'éminence de faible hauteur qu'ils escaladent, peu avant la fin de leur chapelet. Se ralliant à une assez extravagante « théorie ophite » du Jésuite Athanase Kircher (1) et sur la foi

(1) Celui à qui nous devons une image d'Isis reproduisant fidèlement la description d'Apulée au IIe siècle (image qui, nous l'avons dit plus haut, comporte deux serpents dans une coiffure de froment) dépensa beaucoup d'encre à prouver que la représentation la plus ancienne du cosmos était symbolisée par un cercle, deux serpents et... une paire d'ailes.

du dessin de Stukeley, Maudet de Penhouëtt s'est évertué à la confirmer par les analogies relevées à Stonehenge et à Avebury [1].

Stonehenge, dit « le Ballet des Géants », est avec Carnac un des plus beaux crom'lechs au monde. Il s'élève dans les plateaux de Down, au centre de la plaine de Salisbury, sur un territoire de 320 pieds de diamètre qu'entoure une digue de petite hauteur. Les pierres n'ont que 30 pieds de haut et sont mouchetées de lichen imbriqué par les siècles. Les tables des dolmens, en désordre, jonchent ici le sol ; là, c'est un linteau inutile qui ne s'ouvre que sur le ciel. D'autres blocs, qui ne semblent pas appartenir au même type de minéral, s'éparpillent çà et là, sans que ce chaos puisse ternir l'impression d'ensemble qu'il s'agissait là, au départ, d'un plan extrêmement rigoureux.

La légende, toujours prompte à élever la voix quand se tait l'Histoire, veut qu'il s'agisse là d'un monument commémoratif élevé par Aurélius Ambrosius, au Ve siècle, sur les conseils de son astrologue Merlin qui en fit chercher les pierres en Irlande, sur le mont Kildare, parce qu'elles possédaient un pouvoir curatif et que toute maladie se guérissait par l'eau où on les lavait. Une autre légende soutient qu'il s'agit là de la nécropole de la reine Boadicée, la célèbre Gauloise insurgée contre les Romains en l'an 61 (huit ans avant la Germaine Velléda). A l'époque où l'érudit Bolton formula cette « explication », Jacques Ier d'Angleterre, qui s'intéressait à cet étrange crom'lech, « l'antiquité la plus remarquable de toute la Grande-Bretagne », envoya un observateur, Inigo Jones, qui fut sans doute le dernier homme au monde à contempler la splendeur intacte du « ballet » en forme de fer à cheval ; la même année, le trilithe central s'écroulait et brisa ce qu'on appelait « la table d'autel ». Le siècle suivant, une nuit d'orage abattit les deux mégalithes qui jouxtaient ce linteau.

John Aubrey, chercheur peu scrupuleux du XVIIe siècle, qui détruisait de beaux monuments pour satisfaire sa curiosité, vint y fouiner et eut le mérite de découvrir le site voisin, Avebury. Stukeley, l'ami de Newton, secrétaire de la Société

[1] Cf. Jean PIVETEAU, *Images des mondes disparus* (Masson).

des Antiquaires, établit de Stonehenge et d'Avebury les premiers plans exacts qui soient venus jusqu'à nous, en dépit de sa croyance en la théorie « ophite » du Jésuite farfelu. Il fit des plans et des coupes tout à fait remarquables des tumuli épars dans les Downs, et fut le premier à esquisser de façon sérieuse ce lien entre les monolithes et les positions du soleil qui devait, bien plus tard, aboutir enfin à une explication [1].

C'est à partir de ses observations qu'en calculant la date à laquelle le soleil se serait trouvé précisément dans le prolongement exact de la « Pierre du Talon » le jour du solstice d'été, que l'astronome royal Norman Lockyer put calculer que ce mégalithe avait été dressé bien avant l'apparition du culte druidique : entre 1 900 et 1 500 ans avant notre ère. Cette expérience capitale eut lieu en 1901 ; cinquante-sept ans plus tard, le Carbone 14 confirma en donnant le chiffre de 1847, avec une marge éventuelle d'erreur de 275 ans. La vieille croyance aux rites celtiques et druidiques comme originaires des mégalithes en fut anéantie ; toutes les vérifications au Carbone 14 donnent les menhirs, dolmens et crom'lechs comme contemporains de l'âge de bronze, ou parfois postérieurs, jamais antérieurs (si ce n'est dans certaines régions où il n'avait pas pénétré, mais non à une date où il n'existait pas encore).

Les fouilles, entre-temps, avaient mis au jour quatre-vingts haches enterrées dans les tumuli, et un géologue fit cette découverte que les pierres bleues — des roches volcaniques pesant quatre tonnes — provenaient d'un massif rocheux, non d'Irlande comme dans la légende de Merlin, mais de Galles ; à 135 milles à vol d'oiseau... mais à 240 milles par voie de mer ; ce qui avait sans doute donné naissance à cette fable [2].

[1] « Les monuments mégalithiques sont toujours en relation avec le culte solaire. Ainsi dans les îles Society, les mégalithes sont orientés au Levant... tandis que dans les îles Banks la coutume existe d'oindre un mégalithe d'argile rouge pour que le soleil luise à nouveau. » (Mircea Eliade, *op. cit.*)

[2] On ignore comment, avec les moyens rudimentaires de la navigation, de tels blocs ont pu être convoyés. Ces pierres sont cependant loin d'être les plus lourdes. Certaines pèsent jusqu'à 45 tonnes. Les pierres bleues forment le fer à cheval le plus intérieur ; autour,

Nous retrouverons, dans toute l'histoire mégalithique, ce persistant apport par la mer d'énormes blocs de pierre venus parfois d'assez loin ; c'est cette remarque qui a fait croire, à la plupart des archéologues, en une sorte de religion ou d'idéologie expansionniste diffusée à partir d'un foyer culturel qui se situerait dans le nord de l'Europe. Les idées de base se répandraient dans la plus grande partie du monde habité, ce qui expliquerait pourquoi de lointains indigènes, touchés par cette foi nouvelle, se prendraient à élever leurs propres monuments mégalithiques après un passage des missionnaires ou une diffusion de leur croyance par personnes interposées.

La succession des recherches, depuis l'expérience de Norman Lockyer, a fait apparaître des significations non pas contradictoires mais complémentaires des monolithes et des crom'lechs.

Avant de se poser la question primordiale : les dolmens et les menhirs appartiennent-ils au même groupe de constructeurs ? Sont-ils même toujours contemporains ? on a cru trouver d'abord en eux une intention funéraire.

En effet, beaucoup d'entre eux dominent des sépultures. Des tombes construites au-dessus du sol avec des blocs de taille colossale et recouvertes de *cairns* ou de tumuli ont été découvertes sur les rivages lointains de l'Atlantique ; d'autres, aussi démesurées mais comportant une foule de différences dans les détails du mobilier et les rites, se voient en Bretagne et dans le Midi de la France, dans la péninsule ibérique, en Écosse, en Irlande, dans l'ouest de l'Angleterre, dans le nord de la Hollande, en Allemagne, au Danemark et en Suède. On a attribué cette mode tantôt à des missionnaires venus du Nord de l'Europe, tantôt à d'autres montés du bassin méditerranéen. (A ce propos, plus d'un auteur souligne la ressemblance entre Stonehenge et le crom'lech trouvé dans l'île de Malte ; mais aucun des deux n'est une nécropole.)

Sur ce continent couvert de forêts où tantôt court le loup,

c'est un demi-cercle de monolithes, puis un cercle plus grand des mêmes pierres bleues de Galles, et enfin un second cercle de monolithes, le plus vaste. L'ensemble évoque un serpent lové sur lui-même et non plus ondulant sur la plaine et la colline comme à Carnac : telle est, en effet, l'observation de Stukeley.

tantôt grouille le serpent, deux mille ans avant que les Romains aient commencé leur percée routière, le long de ces mers où l'homme ne dispose que de vaisseaux taillés à l'aide d'outils de pierre, ces convoyeurs de rocs et ces propagandistes de la pensée nouvelle n'étaient pas de sauvages illettrés sous prétexte qu'ils ne venaient pas du Nil, du Tigre ou de l'Euphrate, et qu'ils ignoraient l'écriture ; les remarquables connaissances astronomiques dont ils allaient faire preuve, outre leurs prouesses techniques d'architectes, interdisent de le penser ni de continuer à croire que la tradition purement orale est rattachée à une preuve d'obscurantisme, d'ignorance et de « sauvagerie ». Ces prosélytes n'étaient pas de simples constructeurs de tombeaux, mais des bâtisseurs de « gnomons » ou calendriers solaires édifiés dans la pierre. Telle était la motivation utilitaire, fondée sur une indispensable nécessité, de ce qu'on nomme la religion mégalithique.

L'explication uniquement funéraire, en effet, ne tient pas. Une foule de mégalithes, soit solitaires, soit groupés, ne nous ont révélé aucune tombe. Ce qui ne signifie pas que cette fonction occasionnelle ne comporte pas une signification importante ; nous l'examinerons à son heure.

Il est remarquable que les tombes mégalithiques, comme l'observe V. G. Childe (*op. cit.*), soient « situées de façon très apparentes sur les terrains les plus propices à l'agriculture néolithique » (p. 130). C'est la confirmation du lien entre l'apparition de la culture mégalithique et la question agraire. Mais si, sous le ciel nuageux des *barrows* salisburiens, parmi les genêts d'Armorique, sous l'azur du bassin méditerranéen et de l'Afrique, le long des glaces flottantes des côtes où naîtront les Vikings, sur les jaunâtres plateaux du Caucase, et dans tant d'autres endroits encore, au cours d'une dizaine de siècles les hommes ont tiré, halé, dressé et honoré par des rites inconnus, riches de la première science de la fertilité et de la fécondation, ces gigantesques masses minérales qui nous effraient encore, ce n'était pas pour construire des tombeaux individuels ou collectifs ; même si l'on a souligné des ressemblances entre certains sépulcres mégalithiques et le plan des chambres d'une Pyramide, donnant à croire à une influence égyptienne ; cet effort de titan se déploie pour déterminer, par un calcul d'une exactitude rigoureuse, la position solaire de

la date où devaient s'effectuer les semailles, ces semailles d'où dépendait la survie de la communauté humaine.

Le doute n'est plus permis ; à Stonehenge comme à Carnac, le crom'lech servait d'observatoire, et non de « temple élevé au soleil », même si l'intention transcendantale et secondaire était d'exalter, par le rite solaire, le *culte du feu* qui symbolise l'essor patriarcal et l'exaltation de la victoire sur l'élément lunaire, humide et féminin.

D'après le professeur Thom, de l'Université d'Oxford, Carnac serait pourtant, avant toute autre intention, un observatoire *lunaire* qui déterminait le cycle et les éclipses de notre satellite avec une exactitude qui allait être oubliée jusqu'au XVIIe siècle, où la redécouvrit le Suédois Tycho Brahé. C'est ainsi que les bâtisseurs auraient pu fixer par la pierre le résultat de leurs observations : un premier cycle de 27,21 jours (de pleine lune à pleine lune), un deuxième moyen de 173, un troisième, le plus long, de 18,61 ans.

Le docteur Mitton, de Cambridge, confirme que « les arrangements de ces blocs de pierre doivent être pris pour des *rapporteurs* géants ».

> « En plaçant deux marqueurs à une distance suffisante l'un de l'autre, il est possible d'établir une ligne de visée vers un point de l'horizon qui correspond par exemple à la déclinaison maximale de la lune. »

Le Pr Thom, de son côté, a repéré dans les sites mégalithiques des points de mire écartés à distance variable (de 100 m à 1 km) du « monument principal » qui, à Carnac, aurait été l'énorme menhir Er Grah, le plus haut d'Europe, que la foudre a depuis lors brisé en trois blocs. On a pu le baptiser « guidon central de l'observatoire lunaire » auquel aboutissent les huit séries des alignements de menhirs.

Carnac serait-il donc un observatoire lunaire et Stonehenge un observatoire solaire ?

L'édification du premier n'a rien pour étonner si on se souvient que l'agriculture féminine à la houe était présidée par la divinité lunaire à laquelle on attribuait la fertilité que nous avons dite. Non seulement à cause de sa relation aux pluies et aux eaux, non seulement parce qu'elle est l'emblème de la Grande Déesse, mais aussi en tant que *calendrier*

naturel des femmes, celui qui réglait leurs menstrues ; celui qui inscrivait dans les entrailles des agricultrices la date, repérable à tout coup sitôt déterminée une première fois, de ce jour dont la connaissance était indispensable pour la future récolte des céréales [1].

En outre, nous avons vu la hardiesse des navigateurs à l'équipement précaire ; cette connaissance était également celle de la table des marées. Enfin, une troisième possibilité se présente à nous. Si les hommes à charrue qui élevèrent ces mégalithes venaient de découvrir, longtemps après leur maîtrise de la fertilité, le moyen de contrôler la fécondité grâce à l'observation du bétail, et s'ils venaient de comprendre leur part dans le processus de la paternité qui restera si longtemps inconnu à tant d'autres cultures, n'avaient-ils pas déjà acquis cette connaissance de la relation entre menstrues et fécondation qui fut celle des Hébreux, peuple pasteur, et servit à accroître leur natalité comme celle du bétail ? Cette supposition ne contribuerait-elle pas à expliquer, avec la prospérité grandissante des populations sédentaires, la brusque poussée démographique de l'âge de bronze ?

Si, par la suite, la science astronomique se tourne plutôt vers l'observation solaire, et que les « savants » sans écriture de cet âge édifient des gnomons, c'est sans doute qu'ils ont parfaitement maîtrisé la connaissance des rythmes lunaires et qu'il convient de mettre davantage l'accent sur l'élément mâle du cosmos, ce roi des astres que saluent les formidables virilités de pierre érigées en l'honneur du patriarcat naissant autour des quelques « rapporteurs » indispensables au calcul astronomique.

Il est temps maintenant d'aborder un autre aspect de la question qu'on ne s'est guère encore posé : la similitude ou la différence des monuments confondus sous le même nom de « mégalithes » ou de « monolithes » — qu'ils soient d'usage sépulcral ou non — et qui se nomment distinctement *menhirs* ou *dolmens.*

Depuis peu seulement, son commence à admettre qu'il soit difficile de croire à l'identité de leurs constructeurs ; il semble

(1) C'est la raison pour laquelle les Aztèques appellent le maïs « la menstrue de la lune ».

plus que probable que ces deux formes de monuments appartiennent à des cultures et à des significations différentes, voire opposées [1]. Sont-ils toujours contemporains ? Les dolmens et les menhirs le semblent à peu près en Bretagne, en Irlande ou dans le pays de Galles ; mais c'est moins que sûr dans le groupe qui s'étend dans le Midi de la France, en Espagne et au Portugal. C'est du reste dans la péninsule ibérique qu'on trouve le plus de traces folkloriques (chansons et contes) de la lutte entre ces deux catégories de constructeurs : les « Géants » et les « Fées ». De plus, les dates de ces différentes érections sont parfois très écartées ; on prétend que celles des monuments indiens sont du IIe ou IIIe siècle de l'ère chrétienne, et on ignore du reste comment ils furent élevés là, l'aryen n'étant pas considéré comme un peuple mégalithique. En revanche, nous avons vu l'ancienneté des béthyles de Palestine : trente siècles avant notre ère. Quant à l'Europe occidentale, elle se couvre de mégalithes à la période énéolithique où voisinent les dernières manifestations de la pierre polie, l'outillage de pierre brute et l'apparition de l'airain (soit huit siècles après l'achèvement des Pyramides d'Égypte ; Troie a été rasée ; Gaza et Tyr existent). C'est alors qu'on voit s'élever les cités lacustres et les camps fortifiés ; les guerres sont claniques, le bétail est domestiqué, et le naguère mystérieux travail agraire réservé aux femmes est entièrement passé entre les mains de l'homme, irrigateur et laboureur à charrue.

Que le dolmen soit un symbole féminin est si évident qu'on s'étonne d'en voir si peu traiter, alors que n'importe qui comprend le symbole phallique du menhir. Les Khassi de l'Assam le savent : pour eux, les dolmen (*mawkyntei* : les pierres-femmes) sont des représentations de la Grande Mère du clan ; les menhirs (*mawshynrang* : les pierres-mâles) sont les représentations du Grand Père [2]. Nulle part nous n'avons vu examiner, même sommairement, dans la pourtant abondante littérature consacrée aux mégalithes, les conséquences profondes de cette si simple symétrie d'un

(1) Cf. Micheline WATTELET et Fr. d'EAUBONNE, *La grande énigme des civilisations disparues*, édit. François Beauval.

(2) Cf. *Dio*, I, p. 10, de R. PETTAZONI, cité par Mircea Eliade.

symbolisme sexuel que tout le monde a l'air d'ignorer (1).

Les femmes stériles de Salem (Inde du Sud) vont se frotter aux dolmens pour être fécondées ; et non pas, comme il serait logique, aux symboles phalliques du *linguam* que constituent les menhirs. C'est qu'elles croient que les dolmens conservent l'esprit des aïeules. Même croyance dans certaines tribus australiennes dont parlent Spencer et Gillen, à propos d'un grand rocher troué ; les femmes qui ne veulent pas d'enfants doivent contrefaire la vieille en passant à côté de l'ouverture. Il y a une abondante symbolique du mégalithe troué qui peut être du reste un menhir, mais féminisé par ce trou et chargé non plus de rites de fécondation mais d'accouchement et de renaissance. On en trouve dans l'île de Minorque, aux Indes, en Palestine et dans le Caucase : nulle part ailleurs, sauf exception. L'une d'elles est celui de Draché, où les amants échangent des serments en se tenant par la main à travers le chas de cette énorme aiguille. A Fouvent-le-Haut, les parents portaient le nouveau-né à la « pierre percée » et le faisaient passer par ce trou, modalité bien claire d'une re-naissance, d'une sorte de baptême païen (2). Les femmes de Paphos qui veulent un enfant passent encore par le trou d'une pierre (3). Frazer signale la même coutume en Angleterre (*Balder the Beautiful*). Les peuples de l'Inde, pendant la protohistoire, considéraient les pierres trouées comme emblème du symbole cosmique féminin.

Le dolmen n'est pas une simple pierre trouée. Il faut considérer les plus complets, voire les plus complexes d'entre eux, dont la simple « table » ou « autel » n'est qu'un schéma, dû parfois à l'effondrement des autres pierres qui le composaient, ou à une reproduction simplifiée. Sa classification peut être compliquée : à galerie, à cabinet latéral, à encorbellement,

(1) On peut évidemment objecter que l'observatoire solaire de Stonehenge n'est pas bâti uniquement de pierres phalliques mais comporte aussi d'imposants dolmens. A notre avis, il faut distinguer ces cistes ou ces trilithes du dolmen proprement dit qui comporte la chambre centrale et les deux petits couloirs latéraux plus haut décrits, destinés à être à la fois ossuaire et symbole, parfois grenier. Ceux-là ne semblent pas contemporains des menhirs, si les « dolmens simplifiés » le sont, comme à Stonehenge.

(2) Perrault DABAULT, reproduit par *Corpus*, II, 403.

(3) Frazer, *Adonis, Attis, Osiris*, 1, 36.

à dallage, etc. Mis à la file, ils peuvent former une « allée couverte ». Il en existe encore « à coupole » comme dans le Morbihan ; on les appelle « lit de géant » en Hollande, « chambre-tombe » en Angleterre, etc. Mais il est, à l'origine, un monument en forme de grossière demeure, avec une chambre (*cella*) délimitée par un toit et quelques piliers. La chambre centrale est, de plus, fréquemment flanquée de petites pièces adjacentes, ou couloirs. Il est impossible de ne pas reconnaître, en coupe latérale, la représentation d'un utérus.

Les utilisations les plus fréquentes de ces monuments ont été tantôt funéraires, tantôt faisant fonction de silo ou de grenier. En Roumanie, certains paysans leur ont rendu cette seconde motivation. On voit dans cette double et dialectique destination le vieux symbolisme Terre-mère et Terre-tombe qui remonte à l'aurignacien et que la civilisation agraire épanouira jusqu'à son expression suprême, en plein patriarcat, du mythe Déméter-Perséphone.

Encore chez les Gonds dravidiens, la consécration des sépulcres est accompagnée de cérémonies à symbolisme érotique, « comme on en rencontre aussi toujours lors des commémorations des morts dans les sociétés agraires » (Mircea Eliade, *op. cit.*). Dans le Gard, canton de Sumène, les paysans ont peur des dolmens en qui ils voient l'aspect mortuaire de la « Bonne Mère » des moissons, bien que la claire conscience de cette croyance se soit perdue.

La continuité de cette dialectique « Mort-Semailles » en société agraire n'est plus à démontrer (1).

(1) Aux Indes, les haricots sont à la fois considérés comme aphrodisiaque et offrande aux morts ; en Chine ancienne, on réservait la chambre conjugale à la conservation des semences et l'on enterrait les morts au-dessous (cf. GRANET, *La religion des Chinois*) ; à la fête du « Jul », en Scandinavie, on soignait les tombeaux et célébrait les noces ; Hippocrate déclare que l'âme des défunts fait germer les semences, etc. Quant aux déesses à la fois agraires et funèbres, citons : Holika, d'abord arbre, puis divinité des morts (MEYER, *Trilogie*) ; Feronia, surnommée *Dea agrorum sive inferorum* (*ibid.*) ; Durgâ, la grande déesse de la fécondité, également reine des enfers. — Si l'on objecte qu'il ne s'agit là que de la contradiction banale entre Mort et Vie, on remarquera que jamais le principe mâle, quand il devient à son tour source de vie avec le patriarcat agraire, ne comporte cette structure ; Priape, dieu des jardins, n'a aucune dimension infernale ou funèbre.

Le groupe culturel qui édifia les dolmens ne fut pas un clan autonome d'agricultrices en lutte contre le pouvoir nouveau-né des hommes, mais certainement l'ensemble des derniers représentants de petites cultures pénétrées de la foi en la Déesse-Mère, et où les femmes occupaient une place prépondérante en raison de leur fécondité dont les mystères n'avaient pas encore été percés ; ce qui donne à penser que ces communautés pratiquaient moins que les autres l'élevage et n'avaient pas pris le temps d'en observer les modalités de procréation. Sans doute s'agissait-il de sociétés demi-agraires, demi-navigatrices, comme plus tard la Crète où les femmes conserveront une situation si élevée qu'on peut à peine parler de patriarcat. Quoi qu'il en soit, l'affrontement entre ces communautés « féministes » et les autres, missionnaires du jeune patriarcat agraire et de son emblème, le menhir phallique, nous en ignorons et ignorerons sans doute toujours la violence, la diversité, les formes particulières. Mais il est indubitable qu'il eut lieu.

> « La Déesse-Mère que les missionnaires mégalithiques ont peut-être adorée comme Déesse de la Mort pouvait facilement devenir Déesse de la Guerre.
>
> « De fait, elle emprunte parfois des attributs au caractère martial. Dans certaines tombes espagnoles ou portugaises, son image en diminutif est associée à un poignard ; une stèle sculptée du Midi de la France... représente une figure de femme portant une hache qui est certainement une *hache de combat* (1). »

Nous venons de voir que les missionnaires mégalithiques constructeurs de menhirs, qui rencontrèrent dans leur déferlement les adeptes de l'ancien culte féminin né pour la seconde fois au néolithique agraire, n'étaient nullement des adorateurs de la Grande Déesse dont ils venaient détruire la religion lunaire pour la remplacer par le culte solaire et phallique. V. G. Childe

Avec le christianisme, l'accent sera évidemment mis sur l'aspect menaçant du Féminin : avec le péché, Ève a introduit la mort dans le monde ; les missionnaires eurent le plaisir de retrouver cette structure mythique dans les croyances de plus d'une tribu évangélisée, fermement persuadée que le principe mauvais du monde est le Féminin et que sans lui l'homme serait immortel.

(1) V. G. Childe, *op. cit.*, p. 132. Souligné par nous.

ne conclut-il pas un peu hâtivement à une symbolique « féminin-destruction » — qui existe largement par ailleurs, comme nous l'avons vu — dans le cas précis de cette stèle sculptée ? Cette figure de femme à la hache est-elle une représentation de la Déesse, ou l'évocation d'une guerrière du groupe des constructeurs de dolmens ?

Elle n'est nullement isolée :

> « La même figure plus sommairement indiquée, si ce n'est que *le caractère martial de sa hache est explicitement souligné*, a été trouvée sculptée ou peinte sur les murs de quelques chambres funéraires taillées dans la craie champenoise (dans la Marne)...
>
> On peut considérer (ces tombeaux) comme les sépultures des premiers missionnaires du culte mégalithique (*ibid.*). »

Est-ce la dernière apparition de la paysanne-soldate des vieux amazonats disparus ? En tout cas, il semble bien probable que cette farouche figure prise pour une déesse de la guerre appartienne plutôt à l'évocation réaliste d'une ennemie, responsable de la mort qui a couché là le « missionnaire », au nom de la résistance de l'ancien culte dolménique contre la masculinisation de la divinité et l'appropriation patriarcale de l'agriculture et de la fécondité, donc des femmes.

Le caractère guerrier des bâtisseurs de mégalithes n'a rien d'une imagination gratuite :

> « ... les missionnaires semblent avoir été des sortes de chefs de clans séculiers, des chefs de guerre d'une population de combattants... (ils) se seraient imposés à une paysannerie indigène et guerrière très portée à la superstition » (*ibid.*).

Cette paysannerie, descendante des agricultrices du néolithique qui avaient sédentarisé les hommes, vivait dans la « superstition » de la Grande Déesse depuis bien avant l'apparition des mégalithes ; en effet on peut donner toute sa valeur au terme « superstition » puisque les constructeurs de menhirs venaient apporter une connaissance scientifique d'une portée considérable : la part masculine dans le processus de procréation (devenue d'ailleurs une nouvelle superstition, puisque totalitaire) et la possibilité, grâce à l'édification d'observatoires, de se passer des femmes pour déterminer la date des semailles.

Plus que des prédicateurs qui vont remplacer une religion par une autre, les prosélytes du patriarcat ressemblent plutôt, au départ, à des athées progressistes qui veulent démystifier le peuple et le guérir de son « opium ». Ce qui, évidemment, ne dure pas ; c'est bien un dieu qui chasse la déesse ; le soleil devient le centre cosmique de l'espace humain où a si longtemps régné la lune ; et à l'absurdité de la croyance à la femme seule procréatrice, fécondée par la divinité même, va succéder l'autre absurdité : la conviction qu'elle n'est qu'un terreau inerte où l'homme consent à déposer sa divine semence.

Cette paysannerie guerrière et attachée à son ancienne divinité qui opposera pendant plus ou moins longtemps — plusieurs siècles peut-être — une résistance têtue à l'envahisseur et à ses vérités neuves, quelle serait-elle, si ce n'est le groupe des constructeurs de dolmens? A-t-il contre-attaqué par ces énormes symboles utérins qui, sous forme de pierre tombale, ont recouvert les ossuaires des ennemis abattus après de grands combats? S'est-il servi de ces monuments déjà existant sous forme de greniers, ou d'hommages à la Grande Déesse, qui ont inspiré aux prosélytes de l'agriculture solaire l'idée d'édifier, en réponse, d'immenses pierres phalliques pour leurs observatoires?

Les souvenirs très lointains de cette symétrie antagoniste se retrouvent dans les noms que les Gaéliques donnent encore aux dolmens, en opposition aux menhirs mâles : appellations qu'on trouve encore dans la Creuse et dans l'Orne : la « Chaise à la Dame », la « Pierre à la Dame » ou « à la Demoiselle », voire même la « Pierre-Femme ». Parfois on dira « la Vierge » ou « la Fée », selon le dosage de paganisme ou de tradition chrétienne ; mais il sera toujours un nom féminin. En Creuse et Haute-Savoie, on trouve des « Cabanes des Fées » ; dans l'Ille-et-Vilaine, au Puy-de-Dôme, dans le Morbihan, des « Grottes aux Fées ; dans la Haute-Vienne, un « Four des Fées » ; dans la Creuse encore un « Antre des *Fades* ». « Le Fuseau des Fées » n'est pas un menhir, mais un dolmen de la Lozère, si la « Quenouille des Fées » est, cette fois-ci, un menhir de Simandre; cas très rare que cette féminisation.

Les géants, on l'a vu, sont fréquemment invoqués aussi ; on trouve même une « chaise de Gargantua » qui rappelle que Gargantua se serait qu'un avatar du géant gaulois solaire,

Bélénus. Mais le plus significatif est le florilège, répandu dans tout le Midi de la France et en péninsule ibérique, d'un combat entre *géants* et *fées* pour l'emplacement de ces énormes pierres ; exceptionnellement, dans le Morbihan, ils collaborent (le père et la fille). En Andalousie, une « Pierre de la Vierge » désigne pour une fois un menhir, mais l'associe à une très vieille et très étonnante « copla » : « *Jilica* (nom de la jeune fille) *en filant — A mis ici ce palet — Et Menga Mengal* (le géant) — *Est venu l'enlever...* »

A quelles archaïques luttes entre deux cultures agraires devenues (par le clivage du culte de la Grande Déesse) de véritables luttes de sexes, cette tradition jamais explicitée peut-elle se référer ?

Ne faut-il pas rapprocher cette *copla* d'une autre chanson populaire fort ancienne, recueillie au XIX[e] siècle par Kerambrun, publiée dans la *Revue archéologique du Finistère* et intitulée *Groach'Ahès* (1) :

La vieille Ahès vient en notre pays,
Portons de grandes pierres sur les routes,
Portons de grandes pierres et de petites pierres,
Sur le grand chemin au milieu de la lande ;
Et le vieil homme disait, *assis sur le Méné-Bré :*
« J'aime mieux la disette et la peste
Que la vieille Ahès près de nous... »

Cette maudite sorcière, individuelle ou collective, est-elle tout simplement cette construction de routes entraînant corvées et impôts au XVIII[e] siècle, ou nous renvoie-t-elle à un fait bien différent, enfoui sous les millénaires comme Ys sous les flots ? Ou encore, comme on en voit tant d'exemples, un événement plus récent a-t-il ici réactivé un très vieux souvenir, transmis de génération en génération par la tradition orale ?

(1) La *Vieille* ou la *Sorcière*. Ahès est le nom de la princesse païenne qui perdit Ys. D'autre part, la « Vieille » en Bretagne armoricaine a souvent un sens allusif à une communauté ; par exemple, dans un bien curieux chant chouan, l'*Ann hini Goz*, la Vieille, à la fois insultée et proclamée indéfectiblement soutenue, liée par fidélité, est l'Ancien Régime, et la Jeune le Nouveau Régime (républicain) :

C'est la Vieille qui plaît à mon cœur,
Et pourtant, à ce que je vois,
La Jeune est plus belle cent fois !

DEUXIÈME PARTIE

APRÈS LE GRAND RENVERSEMENT

« A l'aide des recherches de Malinowski, W. Reich a attiré l'attention sur le passage de l'ordre social matriarcal à l'ordre patriarcal. (*L'irruption de la morale sexuelle.*) »

S.P.K., *Faire de la maladie une arme.*

Chapitre Premier

LE PASSAGE AU PATRIARCAT

Déméter et Perséphone. – De la Terre-Mère à la femme-humus. – Une survivance : légendes du « Peuple des Femmes ». – Deux frères ennemis : patriarcat et *männerbund.*

« La mythologie peut être considérée comme la psychologie de l'histoire moderne. Il semble qu'elle représente l'interaction de la biologie et de la culture première, tout comme l'histoire représente l'interaction de la biologie et de la culture postérieure. Les mythes peuvent aussi renvoyer à des événements ou des personnages historiques. »

Ces réflexions de Phyllis Chesler (*op. cit.*) sont à rappeler pour l'analyse d'un mythe très riche en significations polyvalentes, celui de Déméter et Perséphone que l'essayiste américaine a retenu comme essentiel, mais dont elle a surtout gardé le sens analytique : la mère qui s'efforce de retenir son enfant-femelle sous son toit et pour qui tout mariage est un malheur mettant fin à l'enfance ludique et faisant passer la fillette heureuse et libre sous le joug du mâle ; en termes plus proches du christianisme, qui échange la virginité contre la promesse de la mort et des enfers.

Or, le mythe en dit bien plus encore, et renvoie à des événements historiques, non pas concernant des héros et héroïnes particuliers, mais des collectivités à un tournant de leur histoire.

Dans certaines traditions, Perséphone est gardée par sa

mère dans une caverne défendue par deux serpents (1) et n'est pas stérile : Dionysos, dieu lunaire des vignes, est le fils qu'elle donne à Zeus. Mais dans la plus connue, elle est la sœur de Psyché (l'âme, à qui elle ressemble le plus), d'Athéna (la sagesse et la protectrice de la Paix), et d'Artémis (l'androgyne chasseresse, autre divinité lunaire). Et le jour où les trois sœurs de Perséphone cueillent avec elle le rouge coquelicot pour fêter ses premières règles, Hadès, dieu des enfers, la ravit et l'emporte sous terre au grand courroux de sa génitrice.

Cette histoire est d'une part la première scission, comme nous l'avons dit, entre le Féminin-terre-vie et le Féminin-terre-tombe ; elle préfigure le passage égyptien au semi-patriarcat, puis au patriarcat, avec Osiris, dieu mâle qui résume et condense en lui la structure de la divinité au féminin : terre végétation-renaissance. Mais, de plus, elle est allusive à de nombreuses structures de la gynocratie agraire et renferme l'essence des mystères d'Éleusis que célébrera à Samothrace la future mère d'Alexandre, Olympias (2).

La première révolte de la Grande Déesse contre le dieu qui va la supplanter, donc de la communauté à prépondérance féminine contre le phallocratisme naissant, s'exprime par la bouche de Déméter ; au dieu du Soleil qui, mâle et patriarcal, semble justifier le ravissement de l'adolescente, elle crie en toutes lettres :

> « Eh bien, si tel doit être le destin naturel des filles, que périsse toute l'humanité. Qu'il n'y ait plus ni récolte ni grain ni blé si cette jeune enfant ne m'est pas rendue. »

(1) Toujours les deux serpents, ceux de la couronne d'Isis, du caducée d'Hermès, ceux envoyés par la reine des déesses pour tuer au berceau Hercule le petit mâle, et plus tard l'emblème alchimiste et le signe exprimant l'Infini ; notons aussi cette évocation de la *caverne* où officiait l'amie des serpents, Olympias, survivance néolithique du matriarcat disparu en plein patriarcat macédonien. (Dans cette tradition minoritaire, c'est sous la forme d'un serpent que Zeus peut en cachette féconder Perséphone.)

(2) Cf. Phyllis Chesler, *op. cit.* ; et C. G. Jung et C. Kerényi, *Myth of the Divine Child and the Mysteries of Eleusis* (1949). Rappelons la coutume, en Suède, de l'épousée qui garde un morceau de son gâteau de froment pour l'emporter dans la tombe, et toutes les traditions « semailles-rite des morts » évoquées au chapitre précédent.

On touche là du doigt l'argument des agricultrices contre la prétention androcentriste des pasteurs : si les femmes sont menacées de rapt et de viol, si le choix de l'époux ou de l'amant, si le produit de leur *travail* (au sens de gésine : l'enfant) leur échappent, elles se « mettront en grève » et cesseront d'ensemencer et de récolter.

A quel très antique conflit une telle légende se rapporte-t-elle ? Sans doute à une date antérieure à l'apparition de la première charrue, puisqu'elle suppose une agriculture entièrement féminine ; et, évidemment, avant la découverte de la paternité, puisque par le seul effet de sa conjuration féminine et maternelle Perséphone demeure stérile (1).

Cette affaire comporte deux conséquences :

La puissance de la Grande Déesse est encore sensible, puisque — grâce à ce chantage agraire — elle obtient le retour de sa fille six mois par an ; Hadès se contentera de l'autre moitié de l'année. Ne nous en tenons pas à la signification immédiate que connaît n'importe quel écolier : la végétation est sous terre six mois environ, et visible les six autres. (Exemple, en passant, d'une de ces structures magico-religieuses où l'enfant devient identique à la mère; cf. Kerényi, *Éleusis*, N. Y. 1967.) Le symbole que masque cette première explication est une analogie entre deux partages : celui de la nature et celui de la société. Au dieu du soleil, ce jeune aventurier couronné qui a l'impertinence de remontrer à la déesse de la terre :

> « *Pourquoi se lamenter sur le destin naturel des filles : quitter la maison de leur mère, perdre leur virginité et donner le jour à des enfants ?* »

(1) En mars 1974, à un colloque préparatoire de la « Rencontre sur la Population est ses problèmes » qu'allait tenir l'O.N.U. à Bucarest en août, nous avons entendu le Pr Lacépède — croyant fermement, par ailleurs, à l'existence d'un matriarcat très structuré dans l'ancienne Chine — relater qu'en Kabylie et dans d'autres régions d'Afrique les femmes cultivent des plantes contraceptives *dont elles ne savent plus exactement le but* en raison de l'instauration du coranisme phallocratique, mais qu'elles continuent à consommer sur le conseil de leurs mères, aïeules et trisaïeules qui contrôlaient naguère la démographie grâce à cette botanique qui a survécu au « grand renversement ».

Nous avons consacré ailleurs une étude sur la signification que comporte l'enlèvement de Proserpine dans l'histoire de la résistance anti-patriarcale (*Histoire de l'Art et lutte des sexes*, sous presse).

la réponse de Déméter, véritable ultimatum, a abouti à un compromis : l'homme et la femme vont alors conclure un contrat qui divise la gestion du sol nourricier, comme le Soleil et la Lune divisent le temps en deux ; ils régneront ensemble sur les premières civilisations urbaines, agricoles et pastorales. C'est le début du semi-patriarcat.

L'autre conséquence est le destin que vont se choisir les sœurs de Perséphone, instruites par l'aventure de la menace qui pèse sur leur destin de petites femelles. Psyché, faisant de nécessité vertu, se décide à subir la loi solaire, mais veut au moins que ce soit selon son cœur ; par un curieux parallèle avec Perséphone, si c'est le dieu de l'Amour qui devient son époux au lieu du dieu de la Mort, il lui imposera les mêmes ténèbres que Hadès à Perséphone (1) ; Athéna et Artémis, elles, se voueront au célibat. La première ira renaître du cerveau de Zeus ; cette naissance, une des innombrables de la mythologie où l'homme guérit sa vieille angoisse de ne pouvoir être mère, est une des très rares qui concernent une fille ; en général, c'est le fils que l'homme veut *son* enfant et non plus celui de la femme (2). Mais c'est qu'il s'agit d'une fille de type peu ordinaire, une « femme supérieure », intellectuelle, souveraine, chargée d'importantes missions sociales comme la culture de l'olivier et le maintien des pactes ; Athéna est le type même des « femmes-alibis » qu'honore la société patriarcale, et qu'elle voue sagement à rester minoritaires. Tout au contraire, Artémis, la plus sombre de peau, est une subversive et une solitaire ; loin de briguer comme Athéna les honneurs de la cité, elle la fuit et va cacher dans les bois sa liberté d'amazone.

Portant en diadème la lune devenue quartier, qui n'est plus le disque central du monde sur le front couronné de fro-

(1) On trouvera dans la littérature celtique une histoire exactement inversée qui dénote les traces matriarcales de cette culture : la *Mélusine* de Jehan d'Arras. Nous y reviendrons.

(2) Cf. Serge Moscovici, *op. cit.* A propos de la femme dépouillée du fruit de son travail (ce qui fait d'une catégorie sexuelle une *classe*, selon le critère marxien, même si les marxistes le refusent), cet auteur écrit : « La séparation de la mère et du fils se présente comme un aspect particulier d'une telle tendance. Les hommes ayant tout intérêt à s'associer les garçons au lieu de les éliminer, la seule façon pour eux de les obtenir était de les prendre aux femmes » (p. 326).

ment d'Isis, elle court à la tête de ses nymphes, abat indifféremment le cerf et le voyeur, se fait sous le nom de Cotyto, en Thrace, la patronne révérée des homosexuels mâles qui ne croient pas au « destin naturel » édicté par le soleil patriarcal ; homosexuelle elle-même, elle aimera Callisto que Zeus, pour séduire, devra mystifier en empruntant la forme même de la chasseresse [1] ; elle fondera des peuples amazoniques qui lui rendront hommage, des forêts celtiques jusqu'au rivage du fleuve scythe ; et elle, la sans mari, enseignera aux femmes l'obstétrique ainsi que la guérison par les plantes et les poisons végétaux dont se souvient Médée :

> Moi-même en les cueillant *j'ai fait pâlir la lune*
> (Corneille, *Médée*, acte II).

Aussi bien le mythe du premier enlèvement de vierge et de la récolte de la Mère que les « mythèmes » ou thèmes secondaires qu'il contient nous enseignent que le passage des cultures agraires et gynocratiques au patriarcat ne se fit pas sans conflit, et engendra des événements aussi intenses que le meurtre du doux Abel par Caïn ; puis aboutit, dans sa première phase, à un compromis qui put sembler satisfaisant ; peut-être même une ségrégation sexuelle çà et là, de type amazonique ; tout cela avant de se résoudre par le début d'un cycle qui est seulement aujourd'hui sur le point de s'achever : le patriarcat absolu, androcentriste et phallocratique.

Sitôt la femme devenue, d'agent essentiel de liaison entre Terre et divinité, ce réceptacle de terreau où l'homme se contente de planter sa graine, la face du monde entier change.

(1) Cf. Philippe E. Slater, *Greek Mythology and the Greek Family* (Boston, 1971). Il n'est qu'un autre exemple, à ma connaissance, où Zeus doit, pour obtenir l'amour d'une femme, se déguiser en l'être qu'elle aime : c'est dans le cas (hétérosexuel) d'Alcmène et de son époux Amphytryon. — On se souviendra encore qu'Atalante, la tueuse de sanglier et la championne de course à pied, est une variation du personnage d'Artémis ; Hippomène en triomphe non par supériorité naturelle — il court moins vite qu'elle — mais par supercherie : les pommes d'or qu'il sème pour lui faire perdre la compétition signifient clairement la primauté *économique* qui va fonder le pouvoir masculin ; les richesses agricoles sont devenues propriété des hommes (cf. notre contribution, *Le Complexe de Diane*, Julliard, 1951).

Bien avant le Coran, la plus jeune de ces religions à base de l'exaltation du phallus et du mépris, voire de la haine de la femme, Manou, Confucius, Solon et Numa tissent le filet, auquel chacun ajoute sa maille et sa boucle d'acier, lancé sur le sexe naguère si puissant aux premiers temps agraires ; et chacun de leurs enseignements implique l'identité, si haut proclamée par l'Apollon delphique des Euménides, de la femme passive et inerte que le mâle féconde comme la charrue le sillon. Et c'est en vain que les sombres Divinités en appelleront à la reine lunaire contre ce blasphème : « *Entends-le, ô Nuit ma mère !* »

Nous sommes déjà loin de l'hymne homérique :

> « C'est la terre que je chanterai,
> *Mère universelle* aux solides assises,
> *Aïeule vénérable* qui nourrit sur le sol
> Tout ce qui existe...
> C'est à toi qu'il appartient *de donner aux mortels*
> *La vie, comme de la leur reprendre...* »

Nous en sommes à ces dythirambes narcissistes : « Je connais bien des merveilles au monde — Mais la plus merveilleuse, c'est l'homme », déclare Sophocle. Et un très ancien hymne que Pausanias prête aux Péléiades de Dodone :

> « Zeus a été, est et sera, ô grand Zeus ;
> *C'est par ton secours que la terre donne ses fruits.* »

Ce secours, bien entendu, est celui de la divine présence phallique, à savoir de l'homme-père ; dans cette civilisation patriarcale naissante, le pire crime sera donc de remplacer le père par le fils et de donner ce « secours » après l'avoir reçu ; c'est pourquoi toutes les précautions de l'exogamie, comme le montre Moscovici, sont tournées vers le but essentiel d'*empêcher l'inceste entre mère et fils qui pourrait rompre l'alliance des hommes contre les femmes.* Œdipe, dit Eschyle, « osa ensemencer le sillon sacré où il s'était formé et y planter une souche sanglante ». (Le mot *sanglant* évoque le crime.) Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Déjanire se plaint d'Héraklès qui est « laboureur, maître d'un champ lointain qu'il ne visite qu'une fois au temps des semailles ». Le *Vidêvât* compare la terre en friche à une bréhaigne, et la reine sans enfant se

lamente : « Je suis pareille à la terre où rien ne pousse! » Au XIIe siècle, un cantique célèbre en la Vierge « la terre non labourée qui porta le fruit » (1). Les Hindous appellent du même nom, *yoni*, le sillon du champ et la vulve, selon Manou qui, en termes des plus nets, fonde l'autorité des hommes sur leurs épouses sur le pouvoir que les agriculteurs exercent sur la terre (2). Un dicton finlandais dit d'une jeune fille « que son propre corps est son champ ». Et dans certains dialectes austro-asiatiques le même mot (*lak*) est à l'origine du pénis et de la bêche. On trouve dès l'époque kassite une charrue décorée de signes sexuels mâle et femelle, d'après l'auteur allemand Jeremias.

« Dans le mythe cosmogonique, dit Mircea Eliade, la terre joue un rôle passif, même s'il est primordial » ; tant que ce rôle était exclusivement en liaison avec l'action féminine, il valorisait le Féminin, et toutes les femmes ; assimilé au Féminin, il le dévalorise ; la femme devient passive, lourde, inerte et ne peut porter de fruits sans « secours ». Son assimilation au sillon et au champ qui peut nous sembler un cliché a été une découverte pleine de la force des vérités neuves, et l'aspect du monde historique en a été changé. Il ne s'agit nullement d'une « simple intuition archaïque », mais d'une connaissance surgie chez les peuples pasteurs qui institua le patriarcat total et porta le second coup décisif au pouvoir féminin déjà ébranlé par le partage ou le dépouillement du travail agricole. Hadès ne renverra plus Perséphone chez Déméter ; il la gardera toute l'année dans son esclavage souterrain.

Quelques survivances de l'ancien culte matriarcal surnagent dans ce naufrage, le « grand renversement » de la barque du Féminin. Smohalla, prophète indien, interdit à ses disciples

(1) La femme est identifiée à la glèbe chez tous les Sémites ; voir DHORME, *La religion des Hébreux nomades*, 1937 (Bruxelles).

(2) Cette assimilation se maintient chez Mahomet livrant ainsi les femmes aux hommes : « Vos épouses sont pour vous comme des champs », ce qui justifie l'opération clitoridienne (il s'agit de débarrasser le champ de la souche) ou l'ouverture à coup de piquet (fait divers récent) ; la dernière formulation de ce phallocratisme obscurantiste se trouve dans le Code Napoléon : *l'enfant appartient au mari de la femme comme la pomme au PROPRIÉTAIRE DU POMMIER.*

l'agriculture, car ce serait blesser et déchirer la Terre-Mère (James Money, *The Ghost-Dance Religion*, Washington, 1896). Les Baïga, tribu sauvage de l'Inde, sont semi-nomades et ne sèment que dans les cendres obtenues par l'incendie de la jungle, comme les paysans de Starceveto pratiquent l'écobuage migratoire, refusant ainsi de déchirer le sein maternel de la terre. Même croyance chez les peuples altaïques qui refusent d'arracher les herbes, cheveux de la terre. Il serait intéressant d'étudier la condition féminine dans ces différentes sub-cultures.

Mais partout, dès le 3e millénaire avant notre ère, la signification du dolmen recule devant le triomphe du menhir. Déméter ne peut plus menacer l'humanité de la priver de moissons ; le formidable effort intellectuel déployé par les dresseurs d'observatoires peut déterminer sans la révélation du cycle secret des femmes la date cruciale des semailles. La charrue déchire la glèbe et l'homme déchire la femme, la féconde sans son consentement, l'échange comme les mots d'un message afin de parer, par sa perpétuelle circulation, le danger non d'un pouvoir perdu, mais d'une simple influence (1). Où êtes-vous disparues, Isis dont nul mortel n'a soulevé le voile, « Mère aux seins fidèles » dont le lait ruisselle sans trêve pour Babylone, Baubo la Grecque qui n'est représentée que par un ventre vulvaire, comme une Paléolithique? Et Tiamat, qui en Mésopotamie engendra le ciel et la terre? Et Coatlicue, Cybèle des Mexicains? Et la Déesse de Louristan debout sur son cône phallique pour signifier la soumission du mâle à la Mère (2)?

Même si certaines de ces grandes figures sont postérieures encore à la date cruciale de la double maîtrise, par l'homme, de la fertilité et de la fécondité, elles sont appelées à disparaître, à s' « engloutir » comme la princesse celtique dans l'inconscient masculin, comme le veut Jean Markale (*op. cit.*) ; l'*imago* des grandes mères ne se maintiendra, fort édulcorée, qu'à travers une Marie comparée au sol nourricier d'où naît le Pain divin, le Fils destiné, seul, à apaiser la faim du monde. (Voir le poème de Marie Noël, *la Boulangère*, qui développe

(1) Cf. Serge Moscovici, *op. cit.* (cf. *Conclusions*).
(2) Cf. Campbell, *Oriental Mythology*.

longuement cette métaphore ; et qui n'est pas sans rappeler, de loin, cette coutume vendéenne de « berner » la fermière dans une couverture à la fête des fléaux, comme si elle était le grain lancé en l'air par le van ; grain, boulangère, mais non plus cette Terre-Mère qui donne son fruit sans secours de personne, cas pourtant bien semblable à la parthénogenèse de Marie !)

Assassinée par son fils Oreste, la mère, Clytemnestre, n'a pu faire condamner son fils ; il est acquitté du meurtre de cette « étrangère », puisque son avocat solaire, l'Apollon de Delphes, démontre que seul le Père crée l'enfant (à la façon dont les délirants dénient leur angoisse, ici l'incertitude de la paternité, en proclamant bruyamment le contraire). Nous assistons là à une structure mentale très typique et très intéressante du jeune patriarcat, cette tendance à l'absolutisme qui fait passer brusquement d'un extrême à l'autre ; pour s'être longtemps cru *en rien* responsable de la procréation, le pasteur de la fin du néolithique qui découvre qu'il y est *pour quelque chose* s'y proclame aussitôt *pour tout* ; la déesse d'hier ne peut que devenir une vaincue ; on évoque la comtesse de Merteuil écrivant à Valmont qu'il ne peut être que le tyran ou l'esclave d'une femme, étant incapable d'être son égal et son ami. Dans le christianisme, le fils se réconcilie avec cette Mère qu'il a fait disparaître, mais sur un plan de parfaite subordination de celle-ci qu'il rive plus que jamais à la cellule patriarcale, et dont, par-dessus le marché, il va exiger de devenir un être asexué et mutilé de sa féminité.

Ce désastre qui frappe le sexe féminin et garantit le triomphe de ceux qui divinisent leur propre phallus deviendra, à la longue, un grand malheur pour le patriarcat lui-même, et engendrera le déséquilibre psychique de plus en plus intolérable de nos civilisations. Mais dès l'origine, certaines nostalgies culpabilisées vont ou bien engendrer de pures légendes de compensation, ou bien orner de mille fioritures mythiques des survivances de l'histoire du Vieux Monde dans des endroits écartés du Nouveau.

C'est un abondant florilège que celui du « Peuple des Femmes », et presque aussi riche que celui des Amazones ; mais plus récent, puisqu'il se maintient à travers le Moyen Age et même au-delà. Il affirme la croyance en l'existence

d'une prolongation de la société pré-patriarcale, croyance intéressante à plus d'un titre : psychologique sûrement, historique peut-être.

Ce folklore est d'une variété surprenante ; tantôt ces femmes sont présentées aussi sanguinaires que les « mangeuses de chair humaine », injure des Grecs aux Amazones, tantôt douces et pacifiques, simplement indifférentes à la compagnie mâle ; ailleurs, elles deviennent des monstres de luxure, etc. Mais cette diversité, comme cette ampleur, peut être le signe d'une parcelle d'authenticité (1).

Les historiens, au début, placent le pays de ce « peuple des femmes » en Europe du Nord, l'ancienne région des femmes vikings et des Walkyries. Alfred le Grand (IXe siècle) l'appelle le *Magdaland.* (Le pays des Magda, nom commun des femmes à cette époque.) Au XIe siècle, Adam de Brême reprend cette croyance et y ajoute des précisions. Il s'agit de la Baltique, mer fertile en pirates et en naufrageurs. « Il y a sur la côte de cette mer des Amazones qui habitent un pays nommé *Terre des Femmes.* » L'extraordinaire colore toutefois cette donnée qui prend des allures de conte fantastique : engrossées soit par des monstres, soit par des marchands de passage, ces isolées ont des enfants à têtes de chien !

Les géographes arabes, peut-être bien disposés par leur foi en un paradis de houris, sont fertiles en textes sur le « Peuple des Femmes ». Ils ont nom Ibn-al-Baloul (Xe siècle), Edrisi (XIe) et Ibn Saïd (XIIIe). Edrisi écrit :

> « Dans l'océan Atlantique, il y a grand nombre d'îles inhabitées. Mais il y en a deux qui portent le nom d'Iles des Amazones Païennes ; dans l'une d'elles ne vivent que des femmes, et aucun homme n'y est admis. Chaque année, au retour du printemps, des hommes viennent en bateau d'un autre îlot, vivent un mois avec les femmes, puis s'en retournent. »

Le *Livre des Merveilles*, autre texte arabe du Xe siècle, transmet la tradition chinoise d'une Ile des Femmes vivant « à la limite de la Mer de Chine » et qui semblent se nourrir surtout de miel. Même légende chez les Malais qui placent

(1) Cf. Richard HENNIG, *Les grandes énigmes de l'Univers*, édit. Robert Laffont ; notre contribution *Le féminisme, Histoire et Actualité* ; et Pierre SAMUEL, *op. cit.*

cette île près de Sumatra. On trouve son nom, Engano, dans la chronique que Pigafetta consacre à Magellan.

Quazwini, au XIIIe siècle, fournit d'autres détails précis et cite un collègue qui fait autorité. Il s'agit d'une « grande ville » dans une île occidentale. At-Tartuschi prétend qu'aucun homme n'a de pouvoir sur ses habitantes. Elles chevauchent, font la guerre, se font féconder par des esclaves qu'elles ne voient que la nuit.

Les Chinois du VIIe siècle diffusent la même histoire ; Hiven Tsiang parle vaguement d'un « pays près de l'Ouest » et évoque le commerce qu'y font les femmes au moyen de bijoux et de pierres précieuses qu'elles ont en grande quantité. Elles n'ont pas le droit de garder leurs enfants mâles.

Rashid-ed-Din, dans son *Histoire de l'Inde,* décrit les habitantes de ce qu'il appelle « les districts du nord du pays des ténèbres ». (Asie de l'Est ; ancienne Scythie ?)

« De temps en temps, elles s'emparent d'hommes pour se reproduire. (*Comme les Amazones du Brésil,* F. d'E.) Toutes ces femmes sont bouddhistes. »

En 1884, un historien de Saint-Pétersbourg, W. Radloff, rapporte une croyance des Tartares Tobol à une ville de femmes où l'on jette en prison les voyageurs égarés ou audacieux. Klapproth (*Magasin Asiatique,* Paris, 1825) place au bord de la Mer Caspienne — qu'on retrouve décidément avec continuité — deux « empires d'Amazones », dont l'un n'est habité que par des femmes et dont l'autre est mixte, mais commandé par une reine dont les ministres sont des femmes. Il s'agit d'une vallée entourée de hautes montagnes qui s'étend jusqu'à Se-Tchouen, et la Souveraine se nomme « Celle qui va de l'avant ». Peut-être l'origine de cette légende est-elle dans la nomination par l'Impératrice du Céleste Empire du VIIe siècle, de la princesse Liou-Pi comme « général de l'extérieur gauche du fort de Ya-Khian-Wei ». Ce serait donc la fortune d'une héroïne chinoise, amazone distinguée par sa souveraine, Wou-Héou, que l'imagination des chroniqueurs aurait développée et enrichie au point d'en tirer tout un matriarcat.

Un autre voyageur chinois du même siècle, décidément abondant en rapports de ce genre, signale au sud-ouest de Byzance une autre île également peuplée de guerrières. Cette

tradition rejoint l'antique puisque c'est à cet endroit que se situait l'île de Lemnos. Et nous n'oublierons pas l'historien byzantin Cinamme qui nous a laissé la description d'un « bataillon de femmes couvertes de leurs armes avec leur commandant, la Dame-aux-jambes-d'or » (cf. Léo Abensour, *op. cit.*).

Marco Polo n'est pas en reste ; il situe même très précisément l'Ile aux Femmes : au large de Chesmakoran, au sud, il y a deux îlots séparés par 50 lieues ; l'un est l'île des hommes, l'autre l'île des femmes. Ils sont chrétiens et ne passent ensemble que les trois mois du printemps. Les commentateurs ont supposé tantôt qu'il s'agissait de Bornéo, tantôt des îles Andaman. Jordanus cite encore ces îles en 1330 ; on les voit aux divers portulans, puis elles se rapprochent de l'ouest et on les assimile à l'archipel des Lacadives, etc. De 1419 à 1444 le navigateur italien Nicolo Conti qui passa deux mois à Scotra signale deux îles de population l'une mâle l'autre femelle, placées à neuf cent lieues du continent. En 1506, Tristan da Cunha décrit les femmes de Scotra comme de rudes combattantes.

Le folklore n'est pas épuisé ; on croit encore à cette « île des femmes » chez les Trobriandais (est de la Nouvelle-Guinée) et on l'appelle *Kaytalugi*. Sans cesse, comme le château féerique de Tintagel, se déplace cette « terra feminarum ». Les fictions renchérissent sur les chroniques et relations de voyageurs, missionnaires ou marchands. Dans le conte irlandais Bran, fils de Febal, visite le « Pays des Femmes » où l'a attiré une belle fille, une branche de pommier à la main. Tagd sera reçu aussi bien que lui au « Pays des Immortelles ». L'épopée « Les enfants de Turenn » reprend le même thème ; dans ces fictions gaéliques, l'île est toujours un paradis et les femmes aussi puissantes que bienveillantes.

Ce n'est pas sans évoquer le poème finnois cosmogonique, le *Kalevala*, qui assigne au monde créé une existence aquatique et féminine, et qui place les vierges de Wellamo « à l'extrémité du cap nébuleux ». L'Ile promise des femmes est tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des flots, comme dans le conte de Jules Supervielle, *L'Enfant de la Haute Mer*, qui doit beaucoup aux cycles des légendes celtiques. Cette tradition est si enracinée chez les peuples marins que

pendant quelque temps les premiers découvreurs de l'Ile de Pâques, impuissants à la situer, prétendaient qu'elle disparaissait sous les eaux à l'approche des navires.

Dans la mythologie d'Irlande, la déesse Dana, vaincue par le pouvoir mâle du héros Mile et de ses fils — les Gaéliques —, doit se retirer avec sa *gens* dans une de ces îles mystérieuses « au-delà des horizons ». Dans la *Navigation de Maelduin*, version de l'épisode homérique de Circé, la Reine de l'île couche avec le navigateur Maelduin, et ses 17 filles avec les 17 marins de celui-ci ; par leurs caresses, ces femmes essaient de retenir l'équipage, mais après un hiver de délices Maelduin et ses hommes veulent repartir ; pour se libérer, il faudra couper la main de la Reine qui retient le navire avec le fil d'un peloton. (*L'Épopée celtique d'Irlande*, de J. Markale.)

Faut-il voir, dans ces histoires mystérieuses d'accès à un paradis féminin éloigné sur la mer, une parenté avec la tradition alchimiste de la *Voie longue et humide*? Dans *L'expédition de Loégairé* (Irlande), ce n'est pas dans la mer mais dans un lac que le héros doit plonger pour parvenir, avec ses cinquante chevaliers, dans ce pays féerique où il demeurera un an.

Mais la tradition est bien antérieure au Moyen Age et même aux premiers mythes celtiques transmis par tradition orale dès l'âge de bronze ; Pomponius Mela prétend :

> « Vis-à-vis des côtes celtiques, qui prennent toutes ensemble le nom de Cassitérides parce qu'elles sont très riches en étain, celle de Séna, placée dans la mer Britannique (la Manche) vis-à-vis de la côte des Ossimi (Finistère), est renommée par un oracle gaulois dont les prêtresses, consacrées par une virginité perpétuelle, sont au nombre de neuf. Elles sont appelées « gallicènes » et on leur attribue le pouvoir extraordinaire de déchaîner les vents et les tempêtes. » (*L'Ile de Sein ?*)

Strabon (IV, 4) parle, de son côté, des « Namnètes », en mettant pourtant leur existence en doute. Elles habiteraient une île à l'embouchure de la Loire et chercheraient par des cérémonies à apaiser le dieu qui les tourmente de fureur bachique. « Aucun homme ne met le pied dans leur île, et c'est elles qui passent sur le continent chaque fois qu'elles veulent avoir commerce avec leurs maris. »

Le récit de Pomponius Mela est conforme à celui de Geoffroy de Monmouth, du XIIe siècle.

En Écosse, ces Iliennes sont plus farouches ; elles s'emparent du prince Brian venu leur dérober le talisman d'un glaive de lumière, mais finissent par consentir à troquer cet objet magique contre une jeune princesse.

Les Hindous ont une abondante tradition de contes, ballades et légendes au sujet de l'Ile des Femmes ; rien que dans le Nord, on en compte sept, très diverses. Arjuna, héros du *Mahabharata*, rencontre dans l'Himalaya de redoutables archères dont la luxure épuise un homme en un mois ; les Santals parlent du « royaume des femmes » puissantes et dangereuses à Kamru, à l'Est. Les Nagas, eux, content les exploits d'un village dont les paysannes sont friandes d'huile et de graisse et qui se disputent l'homme qu'elles veulent au point de le mettre en pièces (comme jadis les bacchantes le faisaient de Bacchus Zagreus). Pour d'autres Hindous du Centre, il s'agit de distilleuses de liqueurs qui s'habillent en hommes et se livrent à des razzias terribles.

Verrier Elwin, qui a rassemblé ces traditions (*Myths of Middle India*, Oxford Univ. Press, 1949), pense que les plus réalistes sont inspirées par les mœurs des Scherpas (Himalaya) qui pratiquent la liberté sexuelle et où la condition féminine est très évoluée.

En Nouvelle-Bretagne (1), c'est un marin qui manque être victime de l'appétit effréné de ces femmes réduites, jusqu'à son arrivée, à copuler avec les tortues. En Amérique du Sud (2), chez les Indiens Toupis, une curieuse histoire qui semble inspirée de *Totem et Tabou* raconte comment les femmes qui tuent leurs enfants mâles en épargnent un si beau qu'elles le convoitent à tour de rôle et que le vieil homme qui règne sur elles, Pahi-Touna, tue ce jeune rival ; ce qui fait immédiatement disparaître sous terre la peuplade femelle.

Chez les Nupé du Soudan comme chez les Haussas, la légende du « Peuple des Femmes » est une légende de ségré-

(1) *The mythology of all races* (Boston, 1918).
(2) Gustavo Barroso, *Mythes, contes et légendes des Indiens* (Paris, 1930).

gation sexuelle qui rejoint l'idée d'une séparation originelle à laquelle les deux sexes mettent fin d'un commun accord ; ce qui est intéressant, c'est que dans ces vieux contes comme chez les Kabyles l'histoire des cinquante filles vivant de l'autre côté d'un fleuve, les femmes sont des adversaires d'une grande vigueur et d'un caractère hardi qu'il faut apprivoiser ; en général on les prend par la gourmandise et l'érotisme. — De quelles séparations effectives, escarmouches et tractations, ces anecdotes sont-elles le fruit (1) ?

Nous avons vu précédemment, dans l'hypothèse de Pierre Gordon, l'idée d'une ségrégation des sexes qui aurait laissé des souvenirs à plus d'une culture archaïque (2). On peut facilement imaginer que, dans l'immensité des variations locales de l'histoire humaine, des épidémies ou des guerres interminables aient pu amener les femmes à vivre entre elles et à en prendre l'habitude ; que ce mode de vie soit l'effet d'un choix, on n'en a pas de preuves historiques, mais nous avons déjà examiné pourquoi, dans la très haute antiquité, cette détermination n'aurait rien eu d'impossible.

Le dernier exemple, qui appartient à ces toutes dernières années, est sans doute l'un des plus frappants de la lignée ; il s'agit de cette dépêche de l'agence Reuter, expédiée le 28 avril 1966 et que publia le *San Francisco Chronicle* :

> « No man's land. Djakarta, Indonésie. Une tribu essentiellement composée de femmes oblige les hommes à avoir des rapports sexuels, puis elles les tuent. Cette tribu a été découverte dans une région inexplorée du pays appartenant autre-

(1) La dernière fiction littéraire du « Peuple des Femmes » qui leur attribue non plus une île mais tout un continent, celui des Argines, est le fort beau roman de Jean Tur, *L'archipel des Guerrières* (édit. Robert Laffont, 1973).

(2) La légende des sexes séparés qui se réunissent est également riche ; parfois elle recoupe le mythe du Pays des Femmes ; Adam et Ève deviennent deux peuples qui vivent séparément et qu'un hasard fortuit rapproche un jour. C'est la croyance des Muntschi du Togo, des Yorubas et des Bassongas du Congo, selon Frobenius. En Australie (Arnold Van Gennep, *Mythes et légendes d'Australie*, 1906), la tribu Arunta conte comment les femmes erraient en tribu « dansant et portant des boucliers » à l'origine du monde, jusqu'au jour où elles parvinrent au groupe mâle du totem serpent-tapis et épousèrent des garçons circoncis ; trois autres tribus australiennes croient au Pays des Femmes.

fois à la Nouvelle-Guinée hollandaise. Un officier de police rapporte que cette tribu d'amazones ne se contente pas de tuer tous ses amants, mais encore ses bébés mâles. »
(Cf. W. Lederer, *op. cit.*, p. 101.)

C'est ainsi que se renouvelle le rite de Bacchus Zagreus que Mary Renault [1], ainsi que d'autres ethnologues, assimile à cette loi du lynch d'un homme par les femmes, que l'on surprend aussi à travers la légende d'Orphée, et qui devait présider les orgies célébrant les épousailles de Dionysos et d'Ariane après l'abandon de Thésée à Naxos ; c'est surtout ainsi que se renoue, à l'époque la plus moderne, la tradition crue légendaire de l'isolement féminin volontaire dans une île, et de la sombre revanche de ces amazones sur le phallocratisme du patriarcat.

Celui-ci, nous l'avons vu, ne s'instaurera dans sa totalité que lorsque l'homme découvrira sa part de responsabilité dans la procréation.

On peut à bon droit s'étonner de la négligence que les historiens ont apportée dans la recherche des datations diverses de cette découverte, tellement fondamentale pour la marche du monde. Tout se passe comme si les historiens la considéraient comme intéressant la seule anthropologie. Il y a même assez peu de temps que la question se pose ; alors que, ainsi que l'a dit André Malraux, le surprenant n'est pas que les hommes n'aient pas fait plus tôt la relation entre acte sexuel et procréation, mais qu'*ils l'aient faite.* « Mais c'est absurde, ont répondu des Polynésiens à une expédition missionnaire (quelques années avant la Seconde Guerre Mondiale), une femme peut coucher avec un homme sans avoir d'enfants pour autant. » Et tant de mythes de ces régions nous montrent les femmes engrossées par le voisinage d'un objet sacré, pierre ou arbre, ou eau d'un certain lagon, qu'ils auraient pu ajouter logiquement : et, en revanche, avoir un enfant sans coucher avec un homme.

Si, comme l'a montré Pierre Gordon (*op. cit.*), la croyance à l'intervention divine dans la fécondation survit largement à la découverte du processus de paternité, et jusque dans le christianisme, de quelle force dut être cette ancienne opinion

(1) *La danse du Taureau*, N.R.F., Paris, 1962.

de la procréation uniquement due au contact entre le Divin et le Féminin ?

> « Les témoignages les plus anciens de la mythologie concordent avec les observations des ethnologues : au début, l'humanité était persuadée que la femme était la grande responsable de la procréation »

écrit J. Markale (*op. cit.*). Ce qui, notons-le en passant, dut faciliter considérablement une possible ségrégation des sexes ; sans le coït annuel, les deux espèces auraient pu vivre « et mourir chacune de leur côté », comme dans le vers de Vigny qui n'omet pas « en se lançant un regard irrité » (celui des Grecs et des Amazones, par exemple). Les mâles gardèrent certainement la conviction, si cette scission eut lieu, que les femmes se reproduisaient seules.

> « Ce qui est premier, c'est l'idée que les enfants ne sont pas conçus par le père, mais que, à un stade plus ou moins développé de leur avancement, ils viennent prendre place dans le ventre maternel à la suite d'un contact entre la femme et un objet ou un animal, du milieu cosmique environnant »

explique Mircea Eliade.

C'est ainsi que les hommes sont apportés par des animaux (sauriens, poissons, cygnes ou autres oiseaux) ou poussent dans des rochers, etc. Les parents fabulateurs qui parlent de choux et de cigogne ne font que transmettre à leur insu la plus vieille explication magique de l'humanité (1).

Par exemple, aux îles Trobriand, c'est un esprit — un *baloma* — qui a pénétré le corps de la femme ; d'après Malinowski, les indigènes connaissent du reste que le *baloma* a plus facilement accès aux femmes qui ont eu des rapports avec un homme ; mais la contraception se résout, pour les femmes, à éviter de

(1) Il existe des pressentiments scientifiques dans les histoires du folklore le plus aberrant. Ainsi, une légende indoue relate comment la malédiction d'un mendiant dépeuple d'hommes une région du Maliyakand ; les femmes demeurées veuves fondent entre elles un « peuple des femmes » et s'en trouvent bien ; elles couchent les unes avec les autres et ne reproduisent que des filles ; ce qui est conforme à l'expérience de l'ectogenèse sur les espèces mammifères supérieures. Cette idée de femmes vivant seules et se reproduisant de la sorte se retrouve dans plus d'une légende du « peuple des femmes ». Alors que dans aucune culture, même homosexuelle comme la Grèce, on ne trouve l'inverse concernant les hommes.

se baigner à marée haute, ce qui favorise l'entrée du *baloma*. En Mélanésie, dit Will Durant (*op. cit.*), on fait retomber la responsabilité sur une erreur de régime. Et il ajoute :

> « Les rapports entre le père et les enfants sont, chez les primitifs, réduits à si peu de chose que, dans un grand nombre de peuplades, *les sexes vivent séparés*. [Souligné par nous.] En Australie et dans la Nouvelle-Guinée anglaise, en Afrique et en Micronésie, en Assam et en Birmanie, chez les Aléoutes, chez les Esquimaux, chez les Samoyèdes et un peu partout ailleurs... les hommes vivent séparés des femmes et ne les visitent que de temps en temps... C'est sans doute de cette séparation des sexes que sont nées ces sociétés secrètes — d'hommes principalement — que l'on rencontre le plus souvent chez les primitifs et qui servent le plus souvent à se *mettre à l'abri des femmes* » (1).

Les significations de cette structure nommée communément *männerbund* et qui est un des paroxysmes de la misogynie phallocratique plutôt que du patriarcat lui-même, seront examinées à leur heure. Mais nous pensons qu'à son insu Will Durant dénonce, dans la fin même de ce texte, l'erreur qui en marque le début ; ce n'est pas parce que la vie de famille est réduite à rien par l'incertitude de la conception masculine que *les sexes vivent séparés*, mais en raison de cette « peur de la femme » dénoncée par Lederer sous le nom de « gynophobie » et que Pierre Gordon, avec raison à notre avis, donne comme l'origine d'une possible ségrégation sexuelle dans la haute antiquité. Elle peut affecter bien des formes ; dans l'hypothèse d'*Initiation sexuelle et morale religieuse*, elle serait une explication du fait amazonique, alors que dans la description de Will Durant, basée sur des faits contemporains, elle aboutirait au pur et simple abandon des épouses survivant comme elles peuvent avec leurs enfants, produits superflus d'un passager plaisir ; structure culturelle qui n'est nullement l'apanage de ces « primitifs », et que nous voyons au contraire de plus en plus répandu dans notre monde occidental moderne (2).

(1) *Op. cit.*, p. 64.

(2) Les sociologues actuels s'accordent pour placer, parmi les motivations immédiates du féminisme renaissant (et radicalisé), le fait que les statistiques montrent en France, Italie, dans d'autres pays de l'Europe de l'Ouest et d'Amérique, un bond considérable dans le nombre de femmes chefs de famille ; bond dû en grande partie

Il est vrai que dans le cas de l'hypothèse gordonienne, les femmes possédaient cet atout maître : l'agriculture exclusive, et avaient appris à manier les armes masculines pour la défendre ; dans l'autre cas, elles sont rejetées et non plus aptes à prouver qu'elles peuvent se passer des mâles.

Le patriarcat est un régime basé sur la cellule familiale où l'homme tire sa première importance du fait d'être procréateur et roi de cette petite communauté : le réceptacle de sa semence divine (ce « vase » qui sans lui serait « de péché » comme dans les vaticinations des théologiens de l'Église chrétienne) et les produits de cette botanique intime, les enfants, héritiers de la propriété privée qu'il leur transmettra ; raison pour laquelle doit être rigoureusement surveillée la pureté du vase en question. Nous avons vu une contradiction typique entre cette exigence et l'Ancien Droit, basé sur l'incertitude paternelle, dans l'histoire du père et de la mère d'Alexandre le Grand.

Le patriarcat, donc, bien qu'il soit androcentriste, ne peut se confondre avec le phallocratisme misogynique ou même gynophobique du *männerbund*, bien que celui-ci en descende directement, mais en s'y opposant. Plus que le patriarcat, cette ségrégation sexuelle *au profit de l'homme* est l'héritière des premiers tabous anti-féminins des Grandes Chasses. Cependant, le phallocratisme, inséparable du patriarcat, saura à l'occasion s'appuyer sur ces vieux souvenirs ; mais ce ne sera qu'au niveau d'une discussion polémique, donc d'une super-structure (1). Les infrastructures inhérentes à ce nouveau régime

à l'accroissement des filles-mères et du divorce, demandé dans la grande majorité par l'homme. M. T. Guinchard, dans *Le gaucho et les Sud-Américaines* (1973), déclare que dans de nombreuses régions d'Amérique du Sud l'homme du peuple ne vit pas en famille et demeure toute la semaine absent ; il ne visite les siens que le samedi et le dimanche. La fin du patriarcat est peut-être annoncée ainsi par le phénomène qui en a marqué la préhistoire.

(1) Récemment, nous avons pu le constater dans la querelle entre Kate Millett, auteur de la *Politique du Mâle* (où elle soutient, comme nous, que la mainmise masculine sur le monde commença à la connaissance du processus de paternité, mais néglige les luttes de sexe autour de l'agriculture), et Lionel Tiger qui, dans son livre *Entre hommes*, prétend découvrir une « programmation biologique à la dominance » chez le sexe mâle qui se prouve... uniquement par le fait qu'il est chasseur et s'est ainsi distingué des femmes pendant la préhistoire (?).

mâle qui apparaît à l'âge du travail des métaux sont, nous l'avons vu, l'appropriation de l'agriculture et l'appropriation de la progéniture par la découverte de la paternité, double connaissance qui — selon l'analyse la plus marxiste qui soit — va faire de la femme le premier prolétariat du monde *en la dépouillant du fruit de son travail*, ainsi que l'exprime si bien l'histoire de Déméter et Perséphone (1).

(1) Ce dépouillement doit se faire par la force, et le nouveau droit doit être consacré par la violence. Le rite des Lupercales où les hommes flagellent les femmes « pour les rendre fécondes », le rite du viol collectif de la mariée dans l'antique droit scandinave, la tradition de la *holi* (fête indienne) où, pour favoriser la végétation, il faut que les hommes rivalisent en imagination dans l'injure obscène adressée à toute femme entrevue — ainsi que dans les Thesmophories grecques, — autant d'exemples de cette nécessité, en société mâle, de l'appropriation violente de la force magique et féminine de ce binôme, fécondité-fertilité. « Rien n'est plus insulté qu'une reine abattue » (paroles attribuées à Boadicée).

CHAPITRE II

LES SEMI-PATRIARCATS

A)

LES CELTES

Les « barbares » étaient civilisés. – Une juridiction féministe. – La Celte professeur d'armes, initiatrice, guerrière, prêtresse. – Témoignages d'auteurs latins. – Littérature mythique orale. – Sa signification ; femmes et christianisme. – La reine abattue.

Léo Abensour (*op. cit.*) a remarqué que les Romains appelaient *barbares* tous les peuples où l'Ancien droit, basé sur ceux de la Mère, résistait à la juridiction nouvelle des Gréco-Latins. C'est un critère que notre culture a longtemps gardé, l'ayant fait sien en toute inconscience dans un esprit hérité de Rome. C'est à peine aujourd'hui que de tels préjugés sont révisés ; notre propre aïeule, la Gaule, si longtemps méprisée, est reconsidérée de façon nouvelle ; depuis les travaux de Camille Jullian, de H. P. Eydoux et de Régine Pernoud, on a découvert qu'elle possédait elle aussi une culture, des bourgades, des comptoirs en Orient ; les fouilles qui depuis dix ans exhument, comme à Entremont, de petits centres urbains d'avant l'invasion romaine nous prouvent que « nos ancêtres les Gaulois » n'étaient pas « les plus stupides brûleurs d'herbes de leur temps », comme dit Rimbaud. Ces fameux chasseurs buveurs d'hydromel qui vivaient dans des huttes forestières étaient loin de représenter tout le peuple ; autour de ces communautés il y avait des commerçants, des marins, des

agriculteurs ; le collège des Druides n'avait rien de fondamentalement indigne en comparaison de la future école gallo-romaine, malgré sa tradition uniquement orale ; et plus d'un historien, aujourd'hui, admet que la conquête de Jules César a brisé une mutation en voie de devenir et qui aurait doté les régions germaniques, ibéro-celtiques et gaéliques, d'une civilisation réellement originale et non d'un pastiche de la romanité (1).

La culture celte des débuts a couvert une étendue allant de l'Atlantique au Bosphore ; cependant, sa discontinuité, son éclipse restent sans exemple. Ses textes les plus anciens sont très postérieurs à l'époque chrétienne et ne nous en transmettent qu'un reflet fragmentaire, comme celui d'un miroir brisé. Pourquoi la tradition orale druidique a-t-elle instauré l'erreur tenace que les Gaulois ignoraient l'écriture ? Les inscriptions gauloises des monnaies et des pierres nous le confirment : ils utilisaient l'alphabet grec (transmis par les Étrusques, ou peut-être par les Phocéens de Massilia). L'urbanisation était déjà commencée, et à la façon dont Jéricho et Jarmo précédèrent Ur et Memphis, de grandes capitales celtiques héritières de ces bourgades auraient pu rayonner sur le monde si Jules César ne s'était pas comporté comme un jardinier arrachant la graine avant la parution de la plante.

Que cette culture ait été douée de fortes tendances gynocratiques est une certitude ; et c'est une des raisons du mépris que lui porte la romanité, androcentriste et patriarcale. La mémoire la plus simplement scolaire garde les noms de Velléda, la Germaine de l'an 69 de notre ère, de Boadicée et d'Éponine. Velléda ne fut sans doute pas l'agitatrice publique, l'oratrice de clairière qu'en fait l'imagination romantique d'un Chateaubriand ; il s'agissait d'une prêtresse recluse vivant en haut d'une tour mais disposant d'une prépondérance absolue sur son peuple ; les Gaulois lui portèrent un jour en hommage une trirème romaine démâtée qu'ils portaient *sur leurs épaules*. Boadicée, « la dernière championne des Pictes tatoués » (J. Markale), fut l'ultime vague de résistance à l'invasion patriarcale latine ; son époux Prastagus avait en mourant légué ses états à Néron à condition que sa veuve lui succéderait sur

(1) Cf. les travaux d'Henri-Paul Eydoux consacrés à l'archéologie gauloise.

le trône ; l'empereur accepta l'héritage et livra la reine et ses filles au viol collectif de l'armée romaine. Après un massacre de 70 000 Romains, la souveraine vaincue s'empoisonna et empoisonna ses filles à qui elle dit en tendant la coupe : « *Buvez, le poison est moins cruel que la tyrannie.* » Histoire suprêmement significative d'une étape de la lutte des sexes sous-jacente à celle des nations avant de l'être à celle des classes.

Éponine, elle, est plus représentative d'une culture patriarcale ; elle meurt par amour pour son époux Sabinus, unie à lui contre le tyran étranger ; elle porte un reflet chrétien et romain de ce qui sera la valorisation du lien conjugal ; elle n'en est pas moins — comme la Vierge Marie — un exemple de ce qui peut être à la fois récupération par le pouvoir et respect obligatoire d'une survivance, l'aspect positif ou même sacré du Féminin.

Ces trois figures de femmes sont les bornes d'une histoire occultée, celle de la lutte des cultures se référant à l'antique juridiction de la Grande Déesse contre celle des dieux patriarcaux. En Velléda, la résistance d'une ethnie se symbolise en une énigmatique figure de femme sacrée ; en Boadicée elle exprime celle d'une Lucrèce celte, cette fois-ci non pas s'immolant pour disparaître de la scène et être vengée par ses frères, mais combattant activement à la tête et de ses filles et de son peuple ; en Éponine enfin elle commence la longue lignée des femmes « exemplaires » du patriarcat, qui à la fois servent de garant au pouvoir et maintiennent sous la tyrannie misogynique une valorisation de leur sexe méprisé.

On trouve peut-être le signe le plus ancien de cette sacralisation du Féminin dans les décorations en losanges de la céramique, au cours de la culture « palafitte » qui est une des plus anciennes de la Gaule, contemporaine des cités lacustres du Jura (1). Les Celtes venaient d'Europe Centrale, de ce bassin danubien où s'était lentement instaurée la civilisation agraire et demi-nomade que nous avons dite. Détail important : leur année était réglée sur le cours de la lune et non du soleil :

(1) Le losange est un symbole vulvaire ; au moment où le serpent devient mâle, il se décore de losanges, comme dans la civilisation amérindienne (cf. Mircea ELIADE, *op. cit.*, p. 149).

12 mois de 29 et 30 jours correspondant aux douze cycles menstruels, ce calendrier des agricultrices ([1]). Leur technique agraire stupéfie les agronomes latins : ils ont trouvé la charrue à deux roues avec soc de fer qui travaille les terres lourdes bien mieux que l'araire de Rome ; ils amendent le sol par la marne et la chaux ; ils ont inventé la moissonneuse, comme nous l'apprend Pline et comme le montre le bas-relief découvert à Buzenol (Belgique) en 1958 ([2]). Ils inventent également le tonneau, grand progrès pour la conservation du vin. C'est une contre-vérité répandue que d'imaginer la civilisation celte comme celle de chasseurs et de coureurs de bois en opposition à la paysannerie latine.

> « Les Celtes étaient des Indo-Européens et tous les Indo-Européens furent des missionnaires ardents de la conception paternaliste. Les Celtes n'ont pas échappé à la règle. Mais comme ils n'étaient qu'une *élite guerrière et intellectuelle peu nombreuse*... ils ont aussi assimilé des systèmes qui n'étaient pas les leurs. Parmi les peuples qu'ils ont soumis et dirigés, à l'ouest de l'Europe, se trouvaient tous les rescapés des civilisations précédentes, ramassés dans la frange atlantique, et qui avaient gardé leurs propres structures de pensée. »

Ces lignes de J. Markale résument parfaitement un échantillon de ce que nous appelons « semi-patriarcat » (et Will Durant un « matriarcat atténué »). Ajoutons que l'origine agraire due à la culture d'Europe Centrale avait pu laisser une trace profonde chez les inventeurs de charrue, en ce domaine, dans la mesure où la tendance patriarcale à la surexploitation agricole était tempérée par la fonction de la chasse, non seulement demeurée vivante mais valorisée, puisque réservée à la classe noble ; ici, à l'inverse de ce qui s'est passé jusqu'alors, la chasse limite la tendance à l'oppression de sexe en limitant la sur-fertilisation qui s'accompagne d'une identification de la femme à l'humus, et d'une sur-fécondation quand le secret de la paternité est découvert.

([1]) Ce détail est connu, ainsi que le nom celtique des mois, par le calendrier de Coligny (Musée de Saint-Germain-en-Laye). Rappelons également que le cratère du « Trésor de Vix » (Gaule proto-historique) montre une belle tête de *Gorgone*, divinité menaçante, avatar de l'amazone africaine.

([2]) Cf. la *Nouvelle Histoire de France*, vol I, p. 48.

Quand l'est-il chez les Celtes ? A une époque sans doute relativement tardive — celle où, pour certaines fonctions exigeant chez les Romains d'être père de trois enfants, les Gaulois en demandent cinq (1) ? Nous manquons d'études sur ce point capital de l'histoire humaine, laissé de côté par les chercheurs et demeuré le domaine, très vague et très mal défriché, des anthropologues.

Les premières émigrations amenant les Celtes dans les régions qu'ils occuperont en Europe de l'Ouest concordent avec ce que les archéologues nomment « la civilisation des champs d'urnes », à savoir l'incinération des morts, de 1 500 à 900 ans avant notre ère. Nous sommes donc en pleine agriculture masculine, et le rite mâle du feu a déjà succédé, dans ce chapitre capital de l'histoire des femmes, aux rites funéraires et à la coutume de l'enterrement signifiant renaissance par la Terre-Mère. Si dans un tel contexte la culture celtique reste favorable aux femmes, il est fort probable que le mystère de la paternité n'a pas encore été découvert. Il est vrai qu'à la même époque les Aryens s'installent au nord du Népal et que la civilisation y reste matriarcale, en dépit de la charrue et de l'organisation d'une société de classes. (Cf. les commentaires déjà cités d'Yves Véquaud à propos de Mithila.)

La base de cette société des Celtes est la famille, mais au sens plus large que celui d'aujourd'hui ; elle comprend la *gens*, la « clientèle » comme chez les Grecs et les Romains, patriarcats absolus. Dans l'île de Bretagne, cela s'étend jusqu'aux parents au neuvième degré. Mais il existe une différence capitale, surtout chez les Gaéliques (car, avant même les Gallo-Romains, les Gaulois se rapprochaient davantage de l'économie rurale et du droit romain) : *la possession commune de la terre.* Ce frein important à l'évolution de la société vers la division en classes en est un aussi puissant, comme l'ont très bien vu les auteurs marxistes, à l'exploitation d'un sexe par un autre : à savoir le patriarcat absolu.

Le souverain n'est qu'un magistrat élu par la communauté ; il n'impose pas de redevance, il n'agit pas en suzerain, il est une sorte de propriétaire concédant l'usufruit contre l'exploitation du sol ; un peu à la façon, en Égypte, de la caste

(1) Cf. la *Nouvelle Histoire de France*, vol. I.

des prêtres, et non sans analogie avec les systèmes imaginaires bâtis par Babeuf et le socialistes utopiques du siècle dernier.

Un « contrat de cheptel » liait ce pouvoir central avec tous les hommes libres possesseurs de troupeaux, et ces possesseurs pouvaient aussi bien être des femmes. Le roi lui-même pouvait être une reine, bien que l'exemple en soit rare. Ce fut le cas de Boadicée et de Castimuanda, l'une résistante, l'autre « collaboratrice ». Tacite a remarqué ce trait particulier de mœurs : « Les femmes ne sont point exclues du commandement. » (*Agricola*, XV.) Même si elle n'est que l'épouse du roi, la reine a du reste son importance ; elle doit recevoir le tiers du butin de guerre ou des amendes. Au niveau inférieur, on trouve des femmes exerçant les fonctions de *machtiern* (nom en usage sur le continent, qui se dit *tiern* chez les Brittons et qui équivaut à chef de communauté rurale ; curiosité linguistique, ce nom où nous retrouverons la racine écossaise de *mac* n'est pas sans rappeler le *macho*, le sur-viril latin).

Preuve encore plus forte des survivances de l'ancien droit des Mères, c'est la femme qui choisit son mari ; elle ne peut être donnée par son père, comme dans le droit romain. Elle tendait une coupe ou un rince-doigt à son élu, au cours du banquet réunissant les prétendants ; on sait comment fut ainsi fondée Phocée, la future Massilia (au grand étonnement du principal intéressé). Une juridiction très précise garantissait les biens de la Celte mariée ; et encore mieux ceux de l'Irlandaise et de la Bretonne que de la Gauloise. De plus, elle n'entre pas dans la famille de son époux ; elle ne donne à celui-ci que des droits sur son corps et les enfants qui en naîtront, pas sur ses biens ; en revanche, et c'est justice, si son mari est tué c'est la famille de ce dernier et non la veuve qui touchera le dédommagement de cette mort.

> « C'est dans les lois concernant le mariage que le droit gallois a le plus échappé à l'influence romaine et à l'influence de l'Église. »

dit J. Loth (*Mabinogion*, II, 27).

On divorce facilement dans cette culture, si facilement qu'un texte de loi doit prévoir que les biens apportés par la femme en se mariant seront perdus pour elle si elle divorce sans

motif valable! Si le mari est adultère, chez les Gallois, l'épouse peut obtenir immédiatement le divorce. En revanche, et on voit là quelle co-existence entre l'ancien droit matriarcal et le jeune patriarcat, c'est le mari qui l'obtient aussi rapidement si elle lui adresse une injure concernant sa virilité, comme « Honte sur ta barbe! »

Le résumé de cet ensemble, très bien formulé par J. Markale, est que « *si l'homme est chef de famille, il n'est pas toujours le chef du couple* ». C'est le détail le plus probant du semi-patriarcat. L'époux avait le droit de prendre une concubine, mais l'épouse de la refuser et de menacer son mari de divorce et de reprise de sa dot, ce qui entraînait évidemment la soumission de l'infidèle. Ici, c'est l'égalité ou l'inégalité des fortunes qui décide de la supériorité sociale, et non le sexe, à l'intérieur même de la cellule familiale. Si l'épouse est riche, son époux est dit « en puissance de femme ». Un exemple, pour une fois, de droit matrilinéaire accompagne ce féminisme : la coutume, en Irlande et en Pays de Galles, de nommer les héros des ballades du nom de leur mère, non de leur père. Ce sont des exemples de cet ordre qui ont pu faire croire au « matriarcat ».

Un trait fort important, que l'auteur de *La femme celte* a le mérite d'avoir le premier signalé, c'est cette mystérieuse coutume d'envoyer le jeune homme destiné au métier des armes s'initier « auprès de femmes guerrières, mi-sorcières mi-amazones, établies généralement dans le nord de l'île de Bretagne, c'est-à-dire dans le pays des Pictes ». A savoir, dans la région sur laquelle régnera Boadicée. Nous avons déjà vu dans le *Cycle de Cuchulain* étudié par Pierre Samuel les figures farouches ou gracieuses de ces femmes, professeurs d'armes, expertes en arts martiaux ; ce n'était donc pas une légende? les Amazones ont réellement existé? *L'éducation de Cuchulain* était un roman de mœurs, une biographie historique? Il n'est pas le seul ; on trouve mille autres détails sur cette institution dans les *Enfances de Finn* et le récit de *Peredur*, autant en Irlande qu'au Pays de Galles. Il ne s'agit que de fiction? Pourquoi donc cette continuité, alors? Pourquoi une telle insistance?

« Chez les Gaulois, les femmes sont presque de la même taille que les hommes avec qui elles rivalisent de courage », dit Diodore de Sicile, l'historien des Amazones. Ammien Mar-

cellin renchérit : « Il faut voir ces viragos, les veines du cou gonflées par la rage, balancer leurs bras robustes d'une blancheur de neige et jouer des pieds et des poings, assénant des coups qui semblent partir de la détente d'une catapulte. » D'autres auteurs font allusion à la présence de gladiatrices gauloises dans l'arène romaine, pour les jeux du cirque ; le célèbre roman *Les Derniers Jours de Pompéi* se base sur cette tradition pour camper l'un de ses personnages féminins, une épouse d'aubergiste. Enfin, lorsque Hannibal demande le passage en Aquitaine, c'est par un arbitrage de Gauloises qu'il doit passer ; la chose militaire pouvait donc dépendre du bon vouloir des femmes ? On n'aura garde d'oublier que chez les Cantabres, en Navarre, les femmes prenaient également part au combat ; et, détail d'une très grande importance, même encore à l'âge de bronze *elles cultivaient seules leur champ* (1).

D'après le droit canon irlandais, jusqu'au VIIe siècle, les filles qui acceptaient l'héritage paternel devaient le service militaire ; autre indication du style de vie volontiers belliqueux des femmes celtes. Mais il est pour elles d'autres moyens de connaître le prestige social : le sacerdoce, la prophétie, la science magique. On sait peu de choses de ce singulier monastère druidique de l'île de Sein où les femmes, solitaires, apparaissent tantôt comme les initiatrices sexuelles des marins (et il ne s'agit pas de prostitution, au contraire, ce sont elles qui paient les voyageurs au moyen de coquillages précieux), tantôt comme de redoutables pratiquantes de la « magie analogique », accomplissant des sacrifices humains après avoir tourbillonné, chargées de pierres, autour de leur île, pour apaiser les vents de l'océan. Cette participation de la femme au sacré était si bien implantée dans la culture que les évêques durent interdire, aux premiers siècles chrétiens, que les Gauloises prissent part à la célébration de la messe.

Bien que pratiquant largement l'homosexualité, les Celtes sont les auteurs d'une « littérature » qui se distingue entre les autres — si l'on peut appeler littérature une tradition orale, de fiction mythique — par un accent particulier d'amour pour la femme et qui contient les promesses des futurs romans de

(1) Cf. Léo Abensour (*op. cit.*).

chevalerie et d'amour courtois. Avant que cette structure culturelle puisse se voir récupérer par le patriarcat chrétien qui en fera une de ses garanties les plus hypocrites (car l' « amour fou » se dispense d'être vécu concrètement et ne peut déboucher que sur la mort, mettre la femme sur un socle aide à la séparer du monde, elle est dans le monde du rêve, qu'elle y reste !), ce si original rapport de l'homme à la femme tranchera sur toutes les autres traditions ; dans les poèmes et légendes gréco-romaines, les amours-passions ne sont vécues qu'entre hommes, et la femme n'inspire qu'un désir érotique ou, au mieux, une solide amitié conjugale de type latin. Les héroïnes seront des épouses irréprochables du genre d'Andromaque ou d'Alceste préfigurant les chrétiennes se sacrifiant aux maris, ou de piquantes figures de belles hétaïres, parfois intellectuelles comme « l'institutrice » de Socrate ou la courtisane aimée d'Alcibiade ; parfois encore bonne matronne aux conseils écoutés, telle la compagne de Cicéron. Ces quelques exceptions rehaussent la misogynie foncière du patriarcat méditerranéen. « Une indifférence complète existait entre les époux », dit Louis Dugas de la Grèce d'avant Xénophon (1). Sur la tombe de l'épouse hellène, on gravait une *bride* ou un *bâillon*, à l'exclusion de toute autre figure (sauf la chouette), en éloge à son silence ; Hipponax déclarait qu'elle ne vous réjouissait que deux fois, le jour des noces et celui de sa mort ; Aristippe renchérissait : « On use des femmes comme du vin. » Un mythe qui en dit long est celui de Poséidon, dieu de la mer, qui dans son amour pour la belle Kaïnos lui accorde ce cadeau suprême autant qu'imprévu : la transformer en garçon. « La femelle est femelle en vertu d'un certain manque de qualité », pontifie Aristote. Même la Spartiate, arrachée au gynécée, ne l'est qu'en fonction de son asservissement à la cité militariste, à la façon dont le furent les jeunes Allemandes du IIIe Reich, régime de *männerbund* s'il en fut.

Quelle différence avec la tradition celtique, et quelle coloration humaniste, plus proche de notre sensibilité moderne, présente à nos yeux le chatoiement des contes, légendes et mythes des cycles gaéliques ou des légendes galloises et brittoniques ! L' « amour fou », le don total de soi, l'oblation, les

(1) *L'amitié antique* (Félix Alcan, 1914).

royaumes du songe, la sacralisation de l'être aimé, tout y fleurit avec une richesse de situations, de thèmes, de figures et de personnages centraux ou accessoires qui rappelle l'abondance des fils bigarrés qui s'entrecroisent avec art sur les tapis de haute lice. La femme aimée y est tour à tour énigmatique ou exemplaire et s'assimile à une divinité ou au rêve d'une vie si heureuse qu'il ne peut en exister sur terre, et qu'elle nécessite un paradis pour y fleurir. Elle rappelle la mélodie d'un rossignol qu'on imagine, caché dans la nuit, parce qu'on ne peut le voir. Elle renvoie également à tous les problèmes métaphysiques du temps et de l'espace. Tout, dans une telle tradition, paraît proclamer que « l'amour, c'est beaucoup plus que l'amour » ; parfaitement détaché du mode opératoire de la procréation, il projette l'amant dans un domaine hors de l'humain. Et ce « sentimentalisme » rejoint finalement les dernières conceptions des chercheurs en sexologie qui, après avoir depuis longtemps dépassé le préjugé de l'éros lié à la transmission de la vie, en viennent à distinguer même l'orgasme du plaisir et y voir la fonction principale de faire éclater les limites de l'individu et les dimensions du moi.

Un de ces mythes concerne le chevalier qui, sur sa plus rapide monture, ne peut rejoindre la spendide passante aux cheveux d'or qui s'éloigne au pas nonchalant de la sienne et reste éternellement hors de sa portée. Cette aventure de Cuchulain n'est pas sans rappeler le premier film de la très belle trilogie japonaise, *Kwaidân*, projetée sur nos écrans il y a quelques années : le samouraï, lancé au galop et visant la cible de sa flèche, ne peut parvenir à détendre son arc parce qu'à cette seconde précise il se trouve happé par un autre continuum espace-temps : celui de son premier mariage où sa femme, tisserande, entrecroise très lentement les fils. La beauté plastique résultait de la juxtaposition des deux images, et de la rupture totale des rythmes. Comme le samouraï, le héros irlandais est livré à l'angoisse d'être piégé par la différence de *tempo* dû au Féminin (1).

Un thème mythique d'une moins haute complexité, d'une élaboration bien plus immédiate, mais qui n'en est pas moins

(1) Quand il veut rompre le charme, le samouraï se trouve livré aux horreurs d'un vieillissement accéléré dans le Jardin de la Mort.

significatif, c'est celui de la belle femme responsable de l'inondation, comme la fille-lune dans la légende mexicaine et dans l'australienne citée plus haut (Ire Partie, chap. III).

Ce thème s'exprime dans deux histoires principales, mais comportant une subtile contradiction qui en dit long sur l'affrontement non seulement de la gynocratie et du patriarcat, mais encore du christianisme et du paganisme chez les Celtes.

A) *Bretagne armoricaine :* Le roi de Cornouailles, Gradlon, est averti par saint Gwennolé que la mer va recouvrir sa cité à cause de la vie de débauche des habitants, et particulièrement de sa propre fille Dahud (d'autres traditions disent : Ahès). Il s'enfuit à cheval mais sa fille, qui lui a volé la clef des écluses, saute en croupe. Peu s'en faut que le roi périsse ; saint Gwennolé le sauve en le touchant de sa crosse et les vagues engloutissent Ys, tous ses habitants et la coupable princesse. Albert le Grand, en 1636, nomme l'endroit où se passa le prodige « le Pertuis de Dahud » ou « le Pertuis de la Clef », et ceci « pource que l'histoire assure qu'elle avait pris à son père la clef qu'il portait pendante au col comme symbole de la royauté » (*Vie des Saints de Bretagne-Armorique*).

B) *Pays de Galles :* Une jeune fille est chargée de garder une fontaine magique. Celle-ci communique, au Pays du Bas-Fond, avec la mer. Un ivrogne viole la belle qui, en résistant, oublie de veiller sur la fontaine ; les flots recouvrent tout le pays, à savoir « seize villes fortes ».

Une variante irlandaise de cette dernière histoire rend responsable la jeune Libane de ce désastre, non par l'assaut d'un ivrogne luxurieux, mais par un simple oubli de sa part. Elle deviendra une sirène.

Le rapprochement avec la légende de Sodome est ce qui frappe d'abord dans la première version. La Cité de la Plaine est détruite par le feu à cause de « l'impudicité de ses habitants » (ce n'est qu'une tradition très tardive qui fera de cette « impudicité » une homosexualité exclusive) ; Loth est prévenu par l'Éternel comme Gradlon par le saint évêque : sa femme n'échappera pas au désastre parce qu'elle a désobéi en se retournant pour voir brûler la ville.

Le second enseignement est la différence des éléments catastrophiques ; la légende biblique, absolument patriarcale, n'accuse la femme de Loth que du seul péché imputé aux

femmes en cette culture, la *désobéissance ;* elle est fondamentale, comme nous allons le voir, dans l'histoire d'Ys et sa variante gallo-irlandaise, mais dans la Bible elle n'est qu'anecdote ; l'Éternel ne va pas consumer une cité pour la conduite d'une femme, mais d'un peuple d'hommes ; la femme n'est pas *capable d'être coupable,* ou à peine. Les histoires misogyniques sont toujours liées au passage de la gynocratie au patriarcat, donc aux périodes plus proches de la première tradition, pénétrées de la violence nécessaire contre la « reine abattue ». C'est pourquoi l'Eau, élément féminin de la Déesse-Mère, constitue ici le fléau, et non le Feu du Ciel de la religion biblique. (On se souvient que dans le *Kalevala* finnois, également de tradition orale, la vie commence en ce monde avec la Vierge des Airs, Ilmatar descendant sur les flots immenses de l'océan et fécondante-fécondée sous le nom de Mère des Eaux.)

La réflexion suivante porte sur le symbole transparent de l'affrontement sexuel : la *clef* et le *pertuis.* La fille impudique, outre qu'elle est restée païenne (ce qui renvoie encore au péché le plus grave de Sodome : le refus d'entendre la parole divine), a dérobé la clef-phallus du père, il manquera bien être englouti, c'est-à-dire castré, si le christianisme patriarcal ne volait à son secours. L'endroit où cette méchante fille a failli commettre ce nouveau crime sera marqué du nom de son organe sexuel, le Pertuis de Dahud (1).

Ce qui nous ramène à la seconde version galloise. Jean Markale, qui a si savamment exposé et analysé ce mythe, n'a pas relevé la contradiction apparente des deux versants de l'histoire : dans l'affaire d'Ys, Dahud-Ahès est punie pour son impudicité, ce qui est logique en civilisation chrétienne ; mais dans l'autre version — qui appartient également à l'ère chrétienne —, c'est sa chasteté qui est sanctionnée ; si elle avait cédé à l'ivrogne, les seize cités n'auraient pas été englouties.

(1) On remarquera le moyen utilisé par le Saint pour sauver le Roi : la crosse. Ce détail nous renvoie à l'ère mégalithique où paraît la crosse, ou bâton coudé, sur les menhirs de la dernière période. A la Table des Marchands (Mané-Lud), comme au Mané-Rutual, on a la surprise de découvrir mitre d'évêque et crosse épiscopale. Ce détail a également frappé l'abbé Breuil. Il se peut qu'en Armorique les évêques aient affirmé leur prestige sur des signes extérieurs appartenant aux souvenirs archaïques, si lointains que l'origine en était perdue, de la culture patriarcale mégalithique.

Sans doute, cette variation aboutit à la même conclusion essentielle : il est très dangereux de confier une importante mission sociale à une femme, car elle est ou négligente ou menée par les sens, ou, c'est primordial, *tout simplement femme, c'est-à-dire désirable* et donc à la merci du premier ivrogne ; mais enfin, et c'est avec une naïveté pagano-chrétienne qu'est formulé cet aveu, peu importe en fin de compte qu'elle soit chaste ou luxurieuse, son principal crime est la *désobéissance.* Dahud-Ahès désobéit à la loi patriarcale, castre son père, nargue le prêtre ; la petite Galloise se contente de se révolter contre un ivrogne ; toutes deux sont châtiées, et la communauté entière avec elles, par l'engloutissement sous l'élément terrible de l'ancien Féminin.

Toute la répugnante misogynie du christianisme ne sera pas de trop pour venir à bout de cette fascination érotique et intellectuelle, aboutissant à une véritable thématique métaphysique, que le Féminin exerce sur le Celte. Certains contes en sont l'illustration ravissante : c'est Bran, déjà nommé, qui suit la fille d'au-delà des mers et sa branche de pommier en fleurs ; c'est Condlé le Rouge (Irlande) qui suit une fée, dans une nef de cristal, vers « la Terre de promesse où n'habitent que des femmes » (encore un échantillon de ce vieux mythe !), malgré les efforts du Druide pour le retenir ; ce sont les Filles de Tréguier « aussi charmantes — que des miroirs d'argent ; — Aucune pourtant ne fit la loi — Comme l'une qui était putain... » (1). C'est le jeune Efflam (Bretagne armoricaine) qui est envoyé par son père en mission scientifique : il doit savoir pourquoi le soleil est rose le matin ! Il ramène de son enquête une princesse que le vieux roi veut épouser ; elle le tue et choisit le fils ; on ne saura jamais pourquoi le soleil du matin est rose, mais il est certain que les femmes le préfèrent à celui du soir. Toujours en Bretagne armoricaine, les *Margot-la-fée* (P. Sébillot, *Folklore de France*) gardent dans leurs cavernes des hommes qui y sont si heureux qu'ils oublient tout le reste, comme le chevalier du Jardin Enchanté d'Ar-

(1) Voir la riche tradition paillarde des chansons bretonnes à propos des filles de telle ou telle localité armoricaine : Camaret, La Rochelle, etc. Nous y voyons le souvenir, devenu « gauloiserie », de la liberté sexuelle des femmes celtes à l'époque où elle scandalisait le christianisme naissant.

mide ; de même l'orpheline Brunissen (Occitanie) reçoit Jaufré, délivré de l'enchantement de la « maison du lépreux », dans un verger « tout clos de marbre » dont les arbres, les oiseaux et les fleurs font penser au paradis. Dans la version allemande de Tristan et Iseult, les amants échappent à la vengeance du roi Mark et au bûcher pour trouver, dans une grotte construite par les géants, le lit de cristal où ils s'étreindront. Loégairé (Irlande), fils de roi, est conduit par un chevalier né du brouillard vers les « gens de féerie » où il obtient la main de la belle Der Graine, qui le garde un an avant de lui permettre de remonter à cheval. Morgane, la savante doctoresse qui connaît les plantes et sait « voler à travers les airs à l'aide de plumes, comme Dédale », fait porter le roi Arthur blessé sur sa couche d'or, dans son île où l'on ne voit ni neige ni brume et où les gens sont sans défaut et immortels : une vierge royale, d'une beauté éblouissante, règne sur eux. (Guillaume de Rennes, *Gesta Regum Britanniae*, et Monmouth, *Vita Merlini*.)

Dans tous ces récits, les femmes sont belles et puissantes, possèdent une science mystérieuse et sont en général bienfaisantes et pacifiques ; la princesse d'Efflam fait peut-être exception, mais il semble que le barde lui donne raison de choisir le jeune envoyé « qui s'est donné tout le mal » contre son père souverain, même si le moyen employé — le meurtre du vieux curieux — est plutôt radical. En tout cas, la contrée des femmes est toujours paradisiaque et la captivité, quand elle a lieu, est douce et bien acceptée par l'amant.

Le christianisme s'est donné beaucoup de mal pour prétendre qu'il est la première des religions à avoir « relevé la femme » et à l'avoir « arrachée à l'indignité à quoi l'avait réduite le paganisme ». Il donne pour preuve le culte marial et la promotion du mariage en sacrement, le respect dévolu aux mères, etc. (1). Or, il est bon de voir de quel « paganisme »

(1) En réalité, ce culte marial fut l'effet d'une lente montée de l'importance du nombre des femmes dans l'Église, et rencontra de la part des hommes bien des obstacles avant de triompher ; quant au sacrement du mariage, il ne fut proclamé que très tardivement, et avec beaucoup de réserves verbales (anathème sur qui déclarerait cet état aussi saint que celui de célibataire voué à Dieu) ; la plupart des théologiens attribuent à l'acte conjugal la valeur de péché véniel. La condition des femmes livrées sans défense aux fonctions sexuelles

il est question, et combien il diffère, en ce qui concerne la condition féminine, du bassin méditerranéen aux Celtes, par exemple.

Si c'est cette dernière culture que l'on considère, il n'est pas difficile de considérer à quel point le mensonge est flagrant, et combien la condition féminine s'est détériorée sur tous les plans : le juridique (droit romain succédant à l'ancien), le social (fermeture aux femmes des fonctions élevées dans les armes et le sacerdoce), et le culturel : transformation de l'ancienne Fée, de la Mère divine, de la savante et de la séductrice en figures dangereuses, répugnantes, caricaturales qui sont liées, directement ou indirectement, avec la religion nouvelle. La dégradation de la femme due au christianisme est tellement claire que la tradition garde des traces des luttes entre les femmes et les prêtres, seconds missionnaires du « grand renversement », descendants en ligne droite des bâtisseurs de menhirs. L'Irlande, on le sait, est riche en folklore au sujet des Amazones ; elle comporte aussi — est-ce coïncidence ? — 8 000 dolmens à elle seule. Elle est également la terre où l'on raconte d'épiques règlements de compte entre moines, solitaires, saints de tout genre, et femmes irritées qui sont évidemment des *sorcières*. Même tradition dans l'Ille-et-Vilaine où la druidesse Irmanda jette un énorme rocher contre le bon saint Martin : on le voit encore, devenu le dolmen d'Orgère, et portant la marque de cette main de magicienne. On citera des martyrs, vrais ou imaginaires : saint Mauxe et saint Vénérand sont lapidés par les ouailles en colère, au pied d'un dolmen de la Seine-Maritime qu'ils prétendaient détruire (1).

dans une culture qui les frappait d'abomination, condamnées à être pécheresses ou religieuses, était si misérable que les femmes intriguèrent longuement pour obtenir cette mince et nécessaire protection, la sacralisation du mariage (Concile de Trente, XVIe siècle). Singulier sacrement, dont le contenu est la consécration d'un péché véniel ! Aucun paganisme antérieur n'a condamné les femmes à une condition aussi paradoxale et humiliée.

(1) A la décharge du clergé, il vouait le même vandalisme aux menhirs. Dans la région de Cahors, l'évêque les fit tous abattre. Même destruction à Avebury, dans le Wittshire, et en Saône-et-Loire. Même en 1900, on persista : le curé de Louisfert fit renverser tous les mégalithes de sa paroisse. Ailleurs, on se contenta d'y mettre une croix (en particulier pour empêcher les femmes d'aller se frotter dessus pour être fécondées). On se souviendra de l'anecdote singu-

Ce que Jean Markale appelle de si belle façon « la révolte de la fille-fleur » est logique en face des outrages que les femmes celtes, naguère si libres et si puissantes, essuient de la part de la religion nouvelle. La lecture des contes gaéliques et brittons, voire irlandais, est très instructive. L'antique déesse Epona, une des plus anciennes divinités gauloises, celle du Cheval, devient de « cavalière à l'habit doré » une jument humaine, en punition d'un infanticide imaginaire (*Saga de Rhiannon*, Galles) ; de chasseresse lunaire, l'ancienne Artémis méditerranéenne, elle, est biche traquée, que de temps à autre encore protège un généreux chasseur (*Lai de Guigemar*) ; la bénéfique Muirgen, l'immortelle de l'Ile aux femmes, est devenue l'impudique qui lâche sur la terre des hommes la Mort par les Eaux ; sa beauté même fait place à un aspect ignoble et repoussant dans le récit de *Peredur* (Galles), voici la messagère, une jeune fille aux cheveux noirs : « Sa physionomie était rude et grossière, elle avait les joues très relevées, le bas du visage allongé, un petit nez avec des narines distendues, un œil gris, l'autre noir, les dents longues et plus jaunes que la fleur du genêt, la poitrine plus haute que le menton. « Mêmes femmes horribles dans *Les fils d'Eochad Muigmedon* (Irlande) et *La fille du Roi sous les Flots* (Écosse-Irlande) ; il est vrai qu'ici elles se transforment en belles jeunes filles, mais dans la seconde histoire, après l'avoir guérie par une boisson magique, l'amant Diarmaid « ne conçoit plus que du dégoût pour elle, l'abandonne et revient en Irlande. » Cette fin est tout à fait nouvelle dans les contes gaéliques et porte la signature de la haine chrétienne de la femme quand elle n'est pas asexuée. De même, dans une aventure de Perceval, au XIII[e] xiècle, un saint ermite explique au paladin (qui vient d'échapper, grâce à un signe de croix, à ce péril funeste : coucher avec une belle femme dans un lieu paradisiaque), qu'il s'agissait d'une « créature de l'Ennemi » et qu'elle a voulu

lièrement significative d'une farce de maître Françoys Villon et ses escholiers ; ces jeunes subversifs de la Sorbonne en agitation avaient transporté en plein Paris la grosse pierre du Pet-au-Diable et obligeaient les passants à lui rendre hommage ; très remarquable manifestation de ce qu'on n'appelait pas encore *contre-culture* que cette bravade du clergé et du pouvoir par un retour aux sources qui en transgressait les tabous.

le soustraire au « grand soleil » du Saint-Esprit pour le garder dans le « *grand pavillon rond du monde entaché de péché* ». On ne saurait mieux décrire l'antagonisme entre le sexe féminin (la « Pertuis de Dahud ») et le pouvoir mâle, céleste et solaire, qui est le centre culturel du patriarcat.

C'est l'avilissement absolu de l'ancienne déité : la reine est jetée « dans la porcherie », on en fait une laie, une truie, son amour n'est que fumier ; il s'agit, pour les pieux apôtres, de remplacer le verger fleuri des Immortelles par la soue la plus infecte et de vouer l'amant d'hier, le jeune initié ébloui, à l'angoisse nécessaire au salut, traduisons : à l'insatisfaction sexuelle nécessaire à la société moderne qui commence, à la productivité et à l'exploitation de l'homme par l'homme, que cimente l'exploitation de la femme par l'homme, et qui permet au dernier des opprimés de supporter son mal puisqu'il peut le rendre à plus faible que lui, sa femme (1).

L'indéniable pouvoir féminin, contre lequel ne peut aucun patriarcat, c'est la possibilité biologique de porter et de mettre au monde ; ce pouvoir, bien entendu, se transforme en esclavage lorsque l'homme s'empare de la procréation, la contrôle et féconde la femme malgré elle ; c'est un des domaines où l'anti-féminisme de l'Église se maintiendra le plus longtemps, sous prétexte de « respect de la vie » en interdisant à la femme de se dérober à ce « devoir » qu'on lui impose sans son consentement et même qu'on lui inflige pour la punir d'être le seul être humain à pouvoir accomplir cette tâche mystérieuse et primordiale ; mais aucun despotisme ne peut guérir l'homme de sa rage d'être privé de la certitude de sa paternité, et de ne pas pouvoir se substituer, lui le tout-puissant, à son esclave. Aussi la haine de la femme enceinte, haine qui date de cette pathologie qu'est l'anti-physis née avec le patriarcat (et non avec le christianisme, mais confirmée par lui), s'exprime culturellement par de nouveaux récits empreints de la sombre hostilité du nouveau monde envers la femme déchue.

En Bretagne armoricaine, le roi Conomor (personnage historique du VIe siècle) maltraite ses femmes dès qu'elles

(1) « Qu'importe qu'on m'appelle esclave, si j'ai des esclaves ? » (D.A.F. de Sade).

attendent un enfant. Veuf plusieurs fois, il épouse Tryphina qui, sitôt enceinte, s'enfuit. Le roi la rejoint et la décapite. Saint Gildas lui replace le chef sur le cou et la ressuscite ; elle met au monde un garçon. Conomor le décapitera à son tour, et le Saint, à bout de patience, abat le château du roi.

En Irlande, le paysan Crunuc qui vient de rendre enceinte sa femme Macha, demi-sorcière et demi-déesse déchue, se vante auprès du roi des Ulates de la légèreté incroyable de sa femme à la course. Le Roi est curieusement furieux de cette vantardise, et oblige cette femme sur le point d'accoucher à courir plus vite que ses chevaux. Macha gagne la course, met deux jumeaux au monde, et frappe les Ulates d'une malédiction à cause de ce qu'on vient de lui faire subir : elle obtient du Ciel qu'Ulster verra ses habitants mâles frappés périodiquement des douleurs de l'accouchement pendant quatre jours et cinq nuits.

Ces deux histoires semblent bien des vengeances de femmes ; dans la première, pour une fois, l'Église est du côté de la persécutée ; dans la deuxième, les mâles sont durement châtiés de leur cruauté envers la grossesse. Il nous semble que le trait le plus remarquable soit la fureur du roi des Ulates devant une vantardise anodine, et qui n'est même pas du fait de l'intéressée ; il semble que le patriarcat nouveau-né ne puisse supporter la seule idée qu'une femme puisse égaler ou vaincre les hommes dans un exploit physique ; même remarque en ce qui concerne les Grecs misogynes interdisant aux femmes de courir dans l'arène ou de participer à des jeux sportifs quelconques, hormis les militaristes de Lacédémone et les libéraux d'Ionie.

C'est de ce même royaume des Ulates, décidément peu aimé des femmes, que Dechtire, sœur du roi Conchonbar, s'enfuira *sans demander la permission* à son souverain frère, avec cinquante jeunes filles avec qui elle se transformera en oiseau avant de donner le jour à Cuchulain. Elles fera entendre à cette occasion une étrange musique aux jeunes nobles lancés à la poursuite des oiselles.

La Femme jadis bien-aimée est profondément affligée par la perte de sa couronne et par la déchéance où le patriarcat la plonge, et de la nuit que projette sur elle l'ombre de la

Croix [1]. Brunnissen, coiffée de plumes de paon et tenant à la main « une fleur splendide qui répand une suave odeur », a de fins cheveux blonds noués par un fil d'or autour d'un visage dont l'éclat « ne s'altère à aucun moment, pas plus le matin qu'au coucher ; on le voit s'accroître, resplendir et répandre de la lumière » (*Roman de Jaufré*, Occitanie). Elle est donc conforme à la déité celte au plus haut de sa gloire ; sa face est celle du soleil féminin. Et pourtant, malgré toute sa fortune et sa beauté, elle verse des larmes amères depuis sept ans, quatre fois le jour, quatre fois la nuit. Sa seule consolation est le chant des oiseaux enchantés, ceux-là mêmes en qui semblent se transformer les femmes opprimées dans le conte précédent de Dechtire, mère de Cuchulain.

La divinité d'antan, la Femme-Soleil (qui n'est plus, ici, la lune des premiers âges mais le Féminin revêtu des attributs mâles du pouvoir : l'armure de la guerrière et l'éclat de la royauté qu'a ignorée le démocratique « matriarcat »), l'être de lumière se cache dans la nuit pour conserver quelque chose de son prestige et de sa liberté. C'est ce qu'on peut interpréter à travers la légende de Pressine et de sa fille Mélusine qui est un de ces récits où l'enfant devient identique à la mère, n'est que la répétition de celle qui l'a engendrée ; Pressine épouse Élinas à la condition qu'il ne cherchera jamais à savoir qui elle est ni d'où elle vient et lui donne trois filles, dont Mélusine. Élinas ne tient pas parole et Pressine le maudit en lui promettant la vengeance de sa sœur « la Reine de l'Ile Perdue » (autre avatar du thème « le Peuple des Femmes »). Mélusine vengera sa mère, contre le gré de celle-ci qui la condamne à être chaque samedi « serpent jusqu'à la ceinture ». Alors Mélusine quitte l'Ile Perdue et rencontre au bord d'une fontaine (tout comme naguère Pressine rencontra Élinas) le beau Lusignan qu'elle épouse à condition qu'il ne cherche jamais ce qu'elle fait le samedi. Bien entendu, l'époux ne tiendra pas davantage parole que le père, et Mélusine n'a plus qu'à ajouter des ailes à son étrange corps demi-femme

(1) Cette déchéance et cette tristesse font l'objet d'une des meilleures pièces de Jacques Audiberti, *La Hobereaute*, où l'héroïne symbolise la Gaule libre, sauvage et féerique, qui passe sous le joug de la Rome chrétienne et devient une sorte de Grisélidis, épouse abêtie et masochiste du haut Moyen Age.

demi-serpent pour disparaître en pleurant dans les airs.

Ce dernier conte, dû à Jehan d'Arras, offre ample matière à réflexion. Il est l'inverse de la légende de Psyché, sœur de Perséphone. La survivance gynocratique marque l'imagination du conteur : ici, deux fois, c'est la femme qui impose ses conditions de mariage, l'interdiction de la connaître entièrement ; elle sait que l'amour ne peut se passer de mystère ; dans l'histoire grecque, c'est l'Amour même — c'est-à-dire l'époux — qui défend à sa femme d'éclairer l'alcôve et de connaître ses traits.

Il va de soi que, dans chaque mythe, c'est celui des conjoints qui reste inconnu à l'autre qui mène le jeu et marque sa supériorité.

Dans l'histoire de Jehan d'Arras, la curiosité est devenue le défaut masculin, et c'est lui qui entraîne le malheur : être quitté par l'amour. Le pauvre Ellinas est même le plus durement puni, puisque ses filles complotent contre lui et finissent par l'enfermer, pour venger leur mère. Celle-ci, du reste, se montrera étrangement irritée de voir des héritières se charger d'une mission qu'elle eût voulu confier à sa sœur, la Reine de cette « Ile Perdue » où vit le peuple des Femmes. Est-ce que cela signifie que la révoltée ne retrouve pas dans la génération qui lui succède les méthodes de subversion qu'elle-même et sa sœur, sa contemporaine, auraient employées? Mais il est un autre point bien intéressant : cette réapparition soudaine du serpent sacré, celui de la Grande Déesse. La femme nouvelle, en culture celtique, est facilement « animalisée », comme on l'a vu ; tantôt demi-poisson ou sirène, tantôt oiseau ou cheval ; pour la première fois nous voyons revenir quelque chose de bien plus ancien et qui symbolise la puissance initiale perdue. Lorsque Mélusine s'envole, ce n'est pas sans évoquer une tradition de certains commentateurs théologiques : si l'Éternel a dit au Serpent de l'Éden : « Tu ramperas dans la poussière », c'est donc qu'auparavant il ne possédait pas cette forme hideuse et qu'il volait dans les airs : il était le Dragon étincelant. Condamnée par l'indiscrétion mâle après l'avoir été par l'ingratitude de sa mère, la femme de la nouvelle culture celtique est un être bâtard et hybride, conscient de son malheur, et qui ne peut plus que se réfugier dans le céleste domaine du rêve et de la légende.

Telle peut être la signification d'un mythe qui sert de trait d'union entre deux contrées bien éloignées : l'Ile Perdue (l'Irlande) et le Poitou où la noble famille de Lusignan, comme on sait, porta sur son écusson la légendaire femme-serpent ou Vouivre, Guivre en héraldique (1).

Mais il est d'autres voies ouvertes à la rébellion féminine, et que Jean Markale a analysées à travers le thème de « La Fille-Fleur » secouant le joug du Père. Cet érudit qui possède à fond la culture celtique s'est longuement appesanti sur le récit gallois rapporté par Jean Loth (*Mabinogion*) et qui a pour sujet le mythe de Blodeuwedd. Né de l'inceste de Gwyddon et d'Arianrod, Leeu a été « maudit » par sa mère : il ne pourra avoir de femme de la race des hommes. Alors son oncle-père, pour tourner le *tabou*, lui fabrique une fiancée faite de fleur de chêne, de genêt et de reine-des-prés. Celle-ci l'épouse, mais par amour pour un autre homme elle tuera son mari avec préméditation ; l'oncle magicien le ressuscite ; et pour se venger de sa femme-fleur Leeu la transforme en hibou.

Jean Markale voit dans la malédiction première d'Arianrod, figure de la Déesse-Mère, une précaution destinée à se réserver son fils-amant à qui elle désire s'unir incestueusement, comme Ischtar aime Tammuz, Cybèle Attis, et Aphrodite Adonis. C'est cet inceste primordial, celui de Jocaste et d'Œdipe, qui sera le plus en horreur à la société patriarcale au point d'évoquer l'image sanglante du crime (2) ; c'est la crainte du Père de voir la mère et le fils s'unir contre lui.

> « Dans la création de Blodeuweld, de Pandore et de Lilith il faut voir le symbole du grand renversement qui a eu lieu dans une période incertaine de l'antiquité ou de la préhistoire : le culte du dieu-père a remplacé celui de la déesse-mère. »

(1) On n'oublie point que de cette famille descendit Aliénor d'Aquitaine dont la liberté sexuelle et l'audace en tout domaine firent scandale à l'époque, autant que fut célèbre la beauté de sa chevelure d'or. Haïe du clergé, chargée de chaînes par son époux le roi de France, tenant cour d'amour et finalement devenue figure alchimique qui va affronter dans un labyrinthe de miroirs Rosamonde, la connaissance, elle prend à travers tant de faits réels et d'interprétations visage de symbole, et résumant parfaitement la femme celte à la fois puissante et défaite, tentatrice et bafouée, fuyante et opiniâtre, que révèle le conte de Mélusine.

(2) Voir la « souche sanglante » plantée par Œdipe dans le « sillon sacré ».

Pandore est l'œuvre de Prométhée, le voleur de feu céleste, et c'est de sa boîte que sortiront tous les maux qui vont ravager l'humanité ; Lilith est la première femme créée par Yaweh d'argile comme Adam, et qui sera chassée par le Dieu d'Israël parce qu'elle se révolte contre le premier homme, pour être remplacée par la docile Ève, tirée du côté de son mâle. Les deux magiciens qui fabriquent Blodeuwedd le font pour ne pas passer par une femme en vue d'une nouvelle vie et réalisent le vieux rêve mâle de créer de toutes pièces un être humain qui ne sera pas *né*. Mais la *femme-objet* ainsi obtenue ne sera pas plus docile que l'autre ; à Arianrod, la femme libre et dont l'enfant est élevé par des oncles *maternels*, devrait succéder la femme soumise au couple, la fondatrice de la cellule familiale destinée à remplacer le clan ; mais la décevante fille-fleur se choisit un amant et rejette l'aliénation patriarcale. Elle en sera châtiée. Elle s'envolera aussi dans les airs, comme Lilith dans la tradition juive, comme Mélusine à demi serpent, comme Dechtire fuyant les Ulates ; mais elle ne pourra devenir l'oiseau merveilleux dont le chant console la reine détrônée ; triste hibou, elle sera « en butte à la vindicte des autres oiseaux », lui déclare l'oncle magicien, et justicier. Mais s'il ne l'anéantit pas, c'est qu'il ne le peut ; elle est sa créature, comme Lilith l'est de Yaweh qui se contente d'en faire une espèce de « stryge ». Autre exemple d'un certain type de féminité, maudit cent fois, mais toujours vivant et présent, avec ses sombres ailes, dans l'inconscient collectif de la société mâle.

Toutes ces légendes, fictions et histoires relevant du rêve et du merveilleux, forment autant de joyaux du folklore oral de la culture celtique. Ils sont précieux à plus d'un titre : pour leur beauté verbale et l'enchantement toujours vivace qui s'en dégage et nous rend notre cœur d'enfants ; mais aussi pour la profondeur de leur enseignement qui nous aide à accéder à la maturité adulte. Cet enseignement doit être évidemment décodé ; beaucoup de ces contes semblent d'abord fort obscurs ; la pratique des interprétations analytiques est un chemin, mais n'en est qu'un parmi d'autres, et qui doit être tenu en suspicion dans la mesure où il ne ramène le plus souvent qu'à la tradition des Pères, parmi lesquels se tient Freud, comme un docteur de cette Église laïque qu'est le patriarcat

phallocratique. En poussant plus loin l'étude du sacré et l'acquis historique, on peut voir peu à peu s'éclairer bien des énigmes. Entre toutes les autres cultures, la celte est prodigieusement riche de révélations sur la lutte des sexes si longtemps occultée et niée par la victoire mâle. Quand on considère l'évolution des techniques de la productivité et sa superstructure juridique, le passage d'une religion à l'autre, le caractère particulier de cette ethnie dont la civilisation disparue ne s'adresse plus à nous qu'à travers ses récits fantastiques, le mystère se dissipe. De tout ce que nous avions déjà examiné dans les époques précédentes, c'est sans doute cet ensemble qui est le plus fortement concluant.

B)

DE LA CRÈTE A ÉPHÈSE

Une « matrie » ludique. – Les figures féminines. – La déesse aux serpents. – L'arbre. – Les Crétois et les dernières figures mégalithiques des Celtes. – L'îlot de Karpathos. – Une séparation favorable aux deux sexes.

Les historiens les plus conformistes et les plus soumis à la déclaration péremptoire de Lévi-Strauss : « Le monde a toujours appartenu aux hommes », avouent leur perplexité quant à la civilisation crétoise. Un jeune anthropologue que nous avons personnellement connu, le professeur belge Michel Bouhy, a écrit :

> « Sans oublier la prédisposition bien établie des Allemands à croire à un matriarcat existant dans des temps reculés, il est certain que leurs travaux sur la Crète, surtout la minoenne, révèlent ou confirment des traits absolument caractéristiques de gynocratie comme on n'en trouve nulle part ailleurs, même en Égypte, sauf à l'époque pré-dynastique, et encore. Mais ce n'est pas tout. Ces traits semblent se rattacher également à un caractère ludique, de gratuité et de plaisir, qui est peut-être une des valeurs les plus spécifiques des tentatives féminines de la haute antiquité, en opposition avec les impératifs moraux de la productivité qui débute, à sa façon définitive et moderne, avec le patriarcat (1). »

(1) Cet érudit, influencé par Marcuse et Ivan Illich, avait commencé un essai sur l'histoire du refoulement historique du principe de plaisir parallèlement avec l'asservissement des femmes, que la mort a interrompu. Ces lignes appartiennent à une lettre qui prend place dans une longue correspondance de 1970 à 1972.

Les auteurs antiques avaient eux-mêmes été frappés par cette différence, et s'étaient exprimés au sujet de la prépondérance féminine dans l'île crétoise. Mais ils attribuaient, soit avec galanterie, soit avec honnêteté, la prospérité extraordinaire de cette « matrie » à son régime féministe. D'après cette tradition, ils assuraient que « les femmes font tout ce que font les hommes à Lemnos, en Carie et dans les îles Cyclades » (Léo Abensour, *op. cit.*).

Lemnos nous rappelle le « Crime des Lemniennes ». Une vengeance d'Aphrodite avait doté les femmes de cette île d'une odeur de poisson pourri. Leurs maris, à ce coup, s'en allèrent choisir d'autres femmes plus parfumées. Les Lemniennes, furieuses, les massacrèrent et choisirent la liberté. Elles fondèrent un « peuple des femmes » que gouvernait Hypsopyle, à qui Jason fit deux jumeaux en cours d'escale. Mais quand elles s'aperçurent que leur reine avait secrètement épargné son père, le roi Thoas, elles abattirent le vieillard, détrônèrent la souveraine et la vendirent en esclavage. C'est cette sorte de légende qui fit croire à Bachofen — à tort, à notre avis — que les cultures gynocratiques s'édifièrent sur une offense précise commise contre le droit des femmes. Cette affaire de vindicte nous paraît beaucoup plus un mythe de type déjà patriarcal, destiné à rattacher à l'idée de gouvernement des femmes celle des traits les plus péjoratifs, de la fétidité au meurtre, en passant avec la promiscuité sexuelle avec les navigateurs de passage. Ces détails peu laudatifs sont en tout cas en contradiction totale avec les valeurs de jeu, de gratuité, de plaisir et de fête (sauf peut-être en ce qui concerne les amours de passage) qu'exprime la culture crétoise.

Celle-ci connaît son apogée vers 1 500 ans avant notre ère, mais elle avait mis autant d'années à évoluer à partir des Égéens de l'époque primitive. C'est à une période sans doute antérieure à celle de son plus grand éclat que se réfère l'allusion homérique aux parents de Nausicaa : « Au palais, ne t'agenouille pas devant mon père, mais va te jeter aux pieds de ma mère. » La Crète est le lieu d'un des premiers cultes du grand Serpent féminin, le boa d'ivoire doré adoré dans les grottes minoennes.

Les premières représentations plastiques, dont certaines

datent d'avant l'an 3000, sont des statuettes de marbre qui montrent d'étonnantes ressemblances avec celles du paléolithique, surtout du groupe de Cogul déjà cité, ou de la figurine de talc exhumée près de Menton. (Cf. C. Seltmann, *La Femme dans l'antiquité*, fig. 1, 2 et 13.) On voit deux types bien marqués : la sveltesse androgyne des anciennes chasseresses ou la taille de guêpe complétée par des fesses et des seins proéminents qui esquissent une sorte de diavolo. C'est ce second type qu'on retrouvera plus fréquemment dans l'évolution de l'art crétois.

On a souvent reproduit et décrit le costume si particulier de la figure féminine crétoise en ivoire ou faïence colorée : la jupe à volants, d'un brun violet, recouverte en partie d'un tablier à damier, le corsage évasé à manches mi-longues, le haut bonnet ou le diadème, les bijoux de type phénicien. L'œil est extrêmement fendu, cerné de noir, le nez pointu et retroussé. Nous aurons la surprise de retrouver exactement ce type féminin et ce costume dans les œuvres d'art, uniquement produites par des femmes, du matriarcat de Mithila, au nord du Népal, dont aucun livre d'histoire ou d'archéologie ne nous rapporte qu'il eut un contact avec la Crète [1].

De bronze, de faïence, d'ivoire, de terre cuite, ces célèbres effigies illuminent de leurs vives couleurs la nuit des hypogées ou cisèlent le chaton des bagues, ou parent les meubles des logis, les autels des temples. On peut voir à l'Ontario Museum la statuette d'ivoire incrustée d'or d'une Crétoise toréador dont les bras levés évoquent la pose des banderilles, mais qui n'expriment que le défi en usage dans les courses landaises ; le taureau n'était pas mis à mort, les *toreros* minoens se contentant de les esquiver, les taquiner, se suspendre à leurs

[1] On nous a objecté que ces peintures sur papier d'emballage étaient contemporaines, puisque ces œuvres qu'une coutume rituelle réserve aux femmes sont destinées à disparaître après avoir rempli leur seul office : évocation, message d'amour, et surtout expression fonctionnelle de créativité (sans aucun désir de perdurer, comme dans les civilisations patriarcales). Mais il est clair que les mêmes figures ont été transmises de mères en filles depuis les origines, qui se situent à l'arrivée des Aryens, 1 500 ans av. J.-C., justement à l'époque la plus haute de l'histoire crétoise. (Cf. *Appendice.*)

cornes ; le sacrifice sanglant ne prendra sa première valeur qu'avec le solaire et patriarcal Mithra (¹).

Ailleurs, les Crétoises dansent, célèbrent un culte, cueillent l'olive ; elles brandissent les serpents sacrés ; elles se tiennent assises en compagnie de petites filles (Anneau d'or crétois trouvé à Mycène). Au-dessus d'elles on peut parfois voir des nuées et des astres ; mais presque jamais de personnage masculin. Délurées ou sacrées, sportives ou prêtresses, elles se montrent presque toujours en mouvement, en opposition avec une des plus vieilles conventions de notre art : la femme statique et faisant admirer sa beauté d'immanence à côté de l'homme actif et dynamique, toujours transcendé par son action de possession du monde.

L'exceptionnelle représentation masculine, en Crète, souligne la prépondérance gynocratique de cette culture. On se souvient d'un sarcophage de pierre découvert à Haghia-Triada (cf. H. Bossert, *Art of the ancient Crete*). Là aussi les femmes, taille serrée dans leurs atours classiques, célèbrent un culte, où pour la première fois paraissent des mâles : ils servent de musiciens, d'acolytes, d'enfants de chœur, tandis que les femmes-pontifes versent le vin ou l'huile des offrandes aux morts devant une colonne ornée d'un vaste motif serpentin, ou jouent des flûtes auprès d'une vache aux mamelles gonflées allaitant un veau. Hormis ce culte de la fécondité, les images féminines abondent qui nous montrent les femmes de Crète conduisant leur char ou pratiquant le pugilat, chassant, fabriquant des poteries ; aucun témoignage archéologique n'en compte autant affairées à des activités diverses.

L'Égéide, d'où descend la civilisation crétoise, était virtuellement une province anatolienne ; nous avons déjà vu (Ire Partie, ch. I) l'importance des dernières fouilles dans cette région, au sujet des vieilles cultures de la Grande Déesse et des Reines qui la représentèrent. Les statuettes chalcolithiques, non seulement de Crète mais de Chypre, de la Thessalie et du Péloponnèse, démontrent comment au 3e millénaire les

(¹) Du moins à titre de jeux, il influencera ceux de la péninsule ibérique jusqu'à nos jours ; l'immolation religieuse du taureau est bien représentée sur le sarcophage d'Hagia-Triada, mais le sang versé n'a rien du *mana* qui devait baigner les épaules du célébrant phrygien.

influences culturelles d'Asie Occidentale avaient déjà instauré ce culte féminin.

On fait même parfois remonter à 3 500 ans avant notre ère les figures féminines en forme de violoncelles que nous avons examinées plus haut, à savoir jusqu'au Néolithique moyen. C'est dire l'ancienneté d'une religion qui devait pénétrer les structures d'une île qui brillera de tout son éclat deux mille ans plus tard. Arthur Evans soutient qu'il est impossible de les dissocier des effigies de la Déesse de l'époque minoenne (1). Ce serait vers 1 700 ans, les contacts commerciaux et culturels s'accentuant entre les Cyclades et l'Asie Mineure, que la Déesse deviendrait une sorte de trinité : Divinité chtonienne, Terre-Mère et Montagne-Mère ; on la glorifie sous le nom de *Maîtresse des Arbres*. Nous avons vu l'importance de la végétation divinisée, même avant la capitale découverte de l'agriculture, dans ce culte du Féminin. Plus tard encore on l'appellera Gardienne des Morts, comme c'est logique, et Dame des Bêtes Sauvages, ce qui rappelle Artémis, que nous verrons souvent confondue en Crète avec Britomartis ou Diktyanna (cf. E. O. James, *op. cit.*).

Charles Seltmann (*op. cit.*) commet l'absurdité de suggérer que les serpents sacrés qu'on voit manier par la prêtresse sont peut-être des écheveaux de laine! Le plus superficiel examen anéantit une telle hypothèse. Non seulement on les voit enlacer de leurs corps verdâtres tachés de violet-brun les bras ou la taille de ces célébrantes, mais dans le sanctuaire de Gournia, où se situe une des statues les plus primitives de cette célèbre figure, on trouvait un trépied (comme celui de la Pythie, dont le nom vient de *Python*), et un vase entouré de deux autres serpents. Détail intéressant, d'autres images ont pour accessoire un objet bien connu de nous, la double hache.

On nomme encore Chambre aux Serpents une petite pièce appartenant à une maison de Knossos : sur les parois des vases on remarque des reptiles modelés en terre cuite qui semblent boire dans des coupes de lait. Autre table tripode, où quatre autres logés dans de profondes rainures boivent dans la même coupe, au centre. Arthur Evans (*op. cit.*) y voit

(1) *Palace of Minos*, 1921.

une symbolisation rituelle et ophite des « esprits du foyer ». Nous croyons plutôt, avec E. O. James, que la divinité crétoise de Gournia est la personnification du double pouvoir féminin de la Vie et de la Mort, et qu'elle est la maîtresse à la fois de la fertilité et du culte souterrain des morts. Ce que confirme d'ailleurs la suite d'images du sarcophage d'Hagia-Triada où nous voyons les prêtresses en même temps présenter des offrandes au mort et célébrer la fécondité.

La Déesse, souvent, est associée à un arbre ou à un pilier ; ce pilier est sacré parce qu'elle est, elle, la Femme, l'axe central de l'espace social (mais pas encore sous la forme « poutre maîtresse de la cellule familiale » qui semble bien plus tardive et rattachée au patriarcat). Le féminin, que sacralise la végétation, est un thème qui se retrouve dans plus d'une culture descendant directement des rites de la Grande Mère. La prophétesse (la *Volva*, nom qui évoque curieusement « vulve ») de la religion scandinave, réveillée par le dieu printanier Odin pour révéler aux autres dieux les origines et la fin du monde, déclare :

> « *Je sais qu'il existe un frêne nommé Yggdrasil, il se dresse éternellement vert au-dessus de la fontaine d'Urd.* »

En Crète, il ne s'agit pas tout à fait de cet arbre-là, centre et support de l'univers, mais d'un arbre-théophanie, comme dans le reste du bassin égéen et en Inde. On le trouve auprès d'un rocher (comme souvent chez les Sémites) à la façon d'un symbolisme de la vie sans cesse renaissante à côté de l'immuabilité de la matière.

> « Les effigies représentant la *Ficus religiosa* sont assez nombreuses et il en est de même pour celles qui représentent la Grande Déesse nue... »

dit Mircea Eliade à propos de la civilisation pré-aryenne dont les fouilles, dans la vallée de l'Indus, ont mis en lumière la consubstantialité de la Grande Déesse et de la végétation. On la retrouve aussi en Égypte et en Mésopotamie.

Deux industries de type féminin fleurissent à l'époque minoenne : ce sont la poterie et les textiles. Les vases, pots et récipients ne servaient plus, comme aux origines, à un usage

simplement domestique ou religieux ; ils étaient un article essentiel de commerce. Le négoce maritime qui devait enrichir Crétois et Phéniciens ne connaissait pas d'autre « emballage » que les coffres et les vases. Les coffres contenaient les métaux et les étoffes, les vases des onguents, des fards, de l'huile et du vin. D'énormes quantités de vases minoens et mycéniens furent de la sorte retrouvés en Palestine, en Égypte et en Syrie, sans compter la Mésopotamie avec laquelle les Crétois, dès 1500 avant notre ère, communiquaient par Ougarit (Ras Shamra) (1). Dès 1800 avant notre ère, on trouve mentionnées les étoffes crétoises dans des textes originaires de Mari, sur l'Euphrate (2). Des écrits plus tardifs sur l'élégance des tuniques crétoises et leurs fines broderies nous viennent de la plume des petits-maîtres contemporains d'Athénée. Enfin, n'oublions pas que le commerce de l'étain avec la Cornouailles, aujourd'hui dûment prouvé, confirmerait une hypothèse curieuse de contact de la Crète avec les bâtisseurs de Stonehenge où l'on a retrouvé, gravé sur la pierre d'un mégalithe, un poignard de forme typiquement crétoise, mais seulement visible à une certaine heure sous l'éclairage « frisant » du soleil (3). Et c'est à la date où les textiles crétois, l'ambre et les perles de faïence de la Grèce mycénienne se faisaient connaître dans le monde antique qu'on voit apparaître sur certains mégalithes d'Armorique et d'Irlande, voire sur les rochers de la moraine scandinave, la barque gravée comme un signe du tournant pris par la civilisation avec le commerce par mer (4).

(1) SHAEFFER, *Ugaritica*, I (Paris, 1939).

(2) V. G. Childe, *op. cit.*, p. 159. Découverte en 1933 par André Parrot qui écrit en 1958 : « Tout est raconté non seulement sur des tablettes d'argile, mais se trouve inscrit sur ces murs » ; cette ville syrienne date de 5 000 ans. Elle était sémite. La correspondance du roi Shamsi-Adu nous la révèle comme un patriarcat absolu, guerrier et esclavagiste. Le soin et le raffinement vestimentaires ont fait surnommer cette métropole « le Paris de l'Euphrate ».

(3) C'est en 1953 que le professeur Atkinson fit cette observation en photographiant le cromlech, un soir de juin, au moment du coucher du soleil. Le même éclairage fit apparaître des têtes de hache de l'âge de bronze. On observa alors que les mégalithes les plus semblables à ceux de Cornouailles se trouvaient dans l'île de Malte.

(4) Cf. *Les grandes énigmes des civilisations disparues*, p. 192-194 ; *Dolmens et menhirs* de F. NIEL (« Que sais-je ? »).

Mais à ce même moment historique où la Grèce mycénienne lance ses vaisseaux richement chargés vers l'Orient comme vers l'Europe du Nord, apparaît un nouveau phénomène, le dernier de l'ère mégalithique qui se termine. Après le déferlement des menhirs patriarcaux, dix siècles plus tôt, tendant de submerger la culture des dolmens tombeaux et celliers, apparaît très curieusement le « menhir féminin ».

Un bel exemple en est celui de Saint-Sernin, dans l'Aveyron. Il est de grès rouge, de 1,20 m de haut et de 70 cm de large. « Il est totalement détourné de la représentation phallique du menhir ordinaire (1). » On ne voit que le nez et les yeux, en forme de T, mais non la bouche. Cette silhouette pareille à celle d'un mannequin découpé pour exercice de tir a un détail remarquable : un collier de cinq sinuosités, comme les cinq signes serpentins antérieurs, gravés sur le menhir « aberrant » de Carnac. S'agit-il là aussi de serpents ? Les seins sont deux hémisphères et la ceinture un bourrelet, sorte de tablier.

Nous nous étonnons que personne n'ait établi de rapprochement entre ces derniers détails et les figurines crétoises si célèbres. Certes, la différence plastique est très grande ; les images de la Déesse crétoise sont des œuvres d'une évolution artistique justement célèbre, finement travaillées et d'une grâce incomparable. L' « idole » de pierre est une forme grossière, à peine esquissée. Mais des attributs aussi semblables, même mal précisés, peuvent-ils être l'effet d'une coïncidence ? Outre les reptiles supposés, n'y a-t-il pas ce qui, précisément, pouvait frapper des étrangers d'une culture plus rude et moins plastique : la ceinture en bourrelet, avec petit tablier, et les seins ronds, placés haut, qu'on voit aussi bien sur la femme-toréador que sur la prêtresse aux serpents et la déesse à longue coiffure de Cnossos (1) ? L'hypothèse mériterait au moins d'être discutée. Nous dirons pourquoi elle nous semble très vraisemblable.

Ce personnage féminin si subitement apparu se retrouve dans bien d'autres endroits, à la même époque, en France et dans la péninsule ibérique. On en admire dans la vallée du Petit-Morin, à l'endroit même où j'écris ce livre, comme dans

(1) Et sur beaucoup d'autres effigies ciselées ou peintes de la Crète minoenne.

le Vaucluse ; c'est bien l'effigie de la Déesse-Mère telle qu'on la voit déjà sur des amulettes de pierre d'Asie Mineure, cette région d'où viennent les courants culturels qui ont fécondé le bassin égéen.

L'abbé Breuil a classé ainsi ces « visages femelles » :

a) Les *isolées*. A Locmariaquer, l'effigie est répétée sur les montants des Pierres-Plates ; à Luffang, l'auteur appelle, inexactement à notre avis, « poulpe » une sorte de disque solaire mal dessiné à l'intérieur d'une représentation plus grande et plus nette de la même déesse ;

b) Les *associées à la hache*. (Nous avons déjà signalé cette association, en plastique crétoise, après les figures singulières des tombeaux champenois.)

c) Figures *complexes* : on en constate des entassements sur les montants de Kercado et sur les tumuli géants de Tumiac (Morbihan).

d) Dernière catégorie, plus imprécise : *superposition* de figures de styles différents. Sur les montants de Gavrinis on en voit superposées à des haches et à d'autres gribouillis d'époque peut-être antérieure.

Ces figures sont contemporaines d'autres sigles bizarres, parmi lesquels nous avons dit la mitre et la crosse, et ce maladroit ensemble de cercle ovale entouré de traits, poulpe ou soleil, qu'on appelle généralement « l'écusson-bouclier ». Les haches, elles, sont très reconnaissables ; parfois il s'agit d'une hache-charrue, autre indice de la virilisation de l'agriculture, peut-être ; et la barque, que domine cet « écusson-bouclier » (probablement solaire), se retrouve au Mané-Lud et dans l'île armoricaine de Groix, entre autres. Ainsi qu'en Irlande où la nef, bien mieux dessinée, déploie sa voile haut larguée sur le dolmen de New Grange.

Comment, en plein patriarcat, ces nouvelles images de la Déesse-Mère refleurissent-elles sur les pierres levées de l'âge de bronze ? Comment l'expliquer sans une influence crétoise due au développement du commerce maritime ?

Outre l'étain de Cornouailles, les Mycéniens recherchaient au nord de l'Europe l'ambre de la Baltique, très utilisé dans leurs bijoux et objets d'art ; on a retrouvé dans les « barrows » du Witschire six disques d'ambre serti d'or analogues à un disque du même genre, exhumé d'une tombe de Cnossos.

Même type de poignard mycénien dans une tombe située entre la côte sud de Cornouailles et les mines d'étain de Bodmin Moor. Ces faits, parmi beaucoup d'autres, prouvent l'activité du négoce entre la Grèce mycéenne de centre crétois et les pays armoricains, britton et irlandais, sans compter l'Europe du Nord. Et qui dit échanges commerciaux dit, de tout temps, échange culturel, avec influence prépondérante de la civilisation la plus prospère. Qui sait, même, si le féminisme des Celtes ne doit pas beaucoup à ce croisement d'axes entre les origines agraires des peuplades d'Europe Centrale néolithique et l'apport culturel de la Crète, à l'époque de la montée indo-aryenne (1 500 ans avant notre ère) ?

On sait que les Gaulois utilisaient l'alphabet grec ; on discute encore de savoir si les Grecs en étaient redevables aux Crétois ; en tout cas, il n'y a rien d'impossible à ce qu'ils l'aient diffusé chez les Celtes. Mais il est encore d'autres traces indéniables de la survivance d'une prépondérance du « droit des Mères » dans l'archipel. Un lecteur, à propos d'un texte sur la portée du rayonnement féministe crétois, nous a récemment écrit en évoquant un livre publié en 1938 par Lucien Febvre et qui contient ce passage :

> « En pleine Méditerranée, un îlot comme Scarpento, l'ancienne Karpathos, entre la Crète et Rhodes, donne l'impression aux rares voyageurs qui y abordent d'aventure, du plus complet des isolements... (Consulter les témoignages recueillis par Stefani (C. de) Forsyth et Barbey, Lausanne 1895.) Des coutumes singulièrement archaïques, en particulier *une modification rare du matriarcat, la transmission de l'héritage aux filles aînées, de préférence à tous autres héritiers*... chaque printemps, presque toute la population mâle de l'île émigre... l'homme a beau voyager, s'il revient prendre place dans une communauté aux traditions *conservées par les femmes et les vieillards*, ce n'est pas lui qui modifie la communauté ; c'est elle qui le reprend tout entier, qui chaque fois le réabsorbe à nouveau (¹). »

(¹) *L'évolution de l'humanité* (Albin Michel, p. 270). Ces lignes sont introduites par une réflexion au sujet des îles « perdues dans l'espace océanique », qui rappelle curieusement la préoccupation de l' « Ile des Femmes » dont nous avons cité l'abondant florilège. Le même auteur, p. 182 : « Le couple primitif, où le prend-on ? L'homme et la femme unis « selon la nature » et composant avec eux la famille « naturelle », la première cellule sociale ? Pur roman, pure illusion

Cet immobilisme est en effet un des griefs les plus souvent retenus par le réquisitoire patriarcal contre toute prépondérance féminine dans la société ; il n'est pas sans fondement ; mais la suite de l'histoire nous a appris de quelle énorme masse de douleurs, d'injustices, de sang, de désespoir et de cruauté se payait un « progrès » qui n'en est un que selon le point de vue où l'on se place, et non du tout à titre de valeur absolue, pour qu'on puisse bien sérieusement retenir le bien-fondé de cette introduction masculine du mouvement dans l'Histoire que Kierkegaard assimile au péché originel (1).

L'exemple plus haut cité de Mari qui commerçait avec la Crète presque à son origine, prouve bien que l'influence culturelle, par exemple les tendances féministes et « matriarcales », ne s'exerce que dans le sens d'une civilisation à la technique de survie évoluée par rapport à une autre culture plus rudimentaire. Les étoffes exportées vers ce « Paris de l'Euphrate » n'entraînaient pas de modification de ce patriarcat absolu où régnait un despote sans cesse en proie aux soucis militaires. En ce qui concerne les Celtes, l'équilibre des forces économiques est entièrement différent.

L'absence d'écrits religieux, littéraires, politiques ou juridiques, laisse évidemment régner une obscurité sur le style précis des rapports entre sexes et couches sociales, la vie quotidienne, la condition des esclaves et l'éducation des enfants, l'éventualité d'un héritage, tous ces faits si étroitement rattachés à la place de la femme dans la société. Les images nous en disent déjà long, mais elles ne disent pas tout. A côté de ce silence de l'écriture qui nous prive de renseignements, il y a des silences de l'architecture qui sont instructifs. Le fait, par exemple, qu'il n'existe point de sanctuaire et que le culte de la Déesse soit célébré dans des bosquets, en plein air, nous assure du lien étroit entre le Féminin et la Végétation qui,

rétrospective... La liaison même, la relation causale qu'il nous paraît si simple d'établir entre ces deux actes chronologiquement si éloignés dans l'espèce humaine : l'accouplement et la parturition, *l'humanité a mis longtemps à la concevoir et à l'établir.* »

(1) Cf. James Joyce : « L'Histoire est un cauchemar dont je cherche à me réveiller. » Il va de soi que nous ne défendons pas davantage l'immobilisme matriarcal, comme nous l'avons dit dans l'Introduction. Tout le malheur vient de l'impossibilité de concilier en société mâle l'égalitarisme avec une technique de survie développée.

nous en avons vu à satiété des exemples, précède la découverte de l'agriculture qui confirmera cette très vieille structure religieuse, comme la maîtrise de l'agriculture et la découverte de la paternité confirmeront de très vieilles tendances opposées, celles de la prépondérance masculine, héritées du temps des grandes chasses.

A défauts d'écrits littéraires, les comptes commerciaux des tablettes numérotées par les chercheurs Ventris et Bletgen (1), nous fournissent des indications sur les professions masculines : on trouve sur la tablette An 18 16 allumeurs de feu, 4 gréeurs de bateaux, 5 armuriers, 3 boulangers. Sur la tablette AN 04, un certain Kerowo loue ses services de berger pour un bœuf. Les esclaves sont souvent appelés « esclaves du dieu » ou « de la prêtresse ». Jamais du prêtre. Une autre tablette mentionne qu'on offre de la laine au culte, outre des céréales, des fruits, du vin et de l'huile. Il n'est pas fait mention de sacrifices d'animaux.

La principale profession masculine paraît bien avoir été celle de marins marchands et d'auxiliaires de la marine. Il est question de garde-côtes, surtout au moment de l'invasion dorienne. Ce n'est sans doute pas une des moindres raisons de l'importance des femmes que cette migration chronique de la population mâle sur les routes de la mer, nécessité de base pour la prospérité florissante de cette île.

La richesse et l'éclat de la Crète semblent le résultat d'un heureux équilibre entre l'activité extérieure des hommes, navigateurs, marins et commerçants, et la gestion de l'île par les femmes agricultrices, tisserandes, potières, prêtresses et artistes. Les hommes, absents la plupart du temps, n'avaient ni la possibilité ni le désir d'imposer à leurs compagnes une supériorité dont la marche de la communauté n'avait que faire ; la répartition égalitaire des tâches était garantie par la séparation chronique et prolongée des sexes que devait compenser facilement une homosexualité réciproque et sans problèmes. La joie des retrouvailles était assurément un des motifs les plus fréquents de ces festivités répétées qui ont laissé à la culture crétoise ce caractère ludique et voluptueux dont s'étonnent encore les historiens.

(1) Cf. Ivar Lissner, *Civilisations mystérieuses*, vol. I, édit. R. Laffont.

C)

DE LA CRÈTE A ÉPHÈSE (*suite et fin*)

Les trois ségrégations. – Artémise et les sportives d'Ionie. – Figurines et vases. – Le culte d'Artémise à Éphèse. – Les *Éphésiaques*. – Auto-castration des prêtres. – Artémis, avatar de Cybèle. – Explication analytique et historique du mythe. – Culte marial. – Ultimes résistances. – Les oracles.

Nous voyons donc dans l'exemple crétois un troisième aspect de la ségrégation sexuelle déjà envisagée en cours de travail en relation avec la condition féminine pré-patriarcale. La première, hypothétique, fut celle d'un possible amazonat agricole en lutte avec le pastorat masculin, puis avec les premières tentatives masculines de s'approprier l'agriculture ; la seconde, parfaitement historique et encore contemporaine, est celui de l'abandon pur et simple des femmes et des enfants par les mâles ayant « d'autres choses à faire », comme on le voit chez les Aléoutes, les Esquimaux, les Samoyèdes, en Micronésie, en Australie, dans les pays occidentaux modernes et en Argentine ; la troisième est celui des civilisations maritimes à une période précise de leur histoire, sans doute avant la découverte de la paternité en tant que phénomène biologique. C'est le cas des Crétois, et peut-être des Phéniciens, et des premiers navigateurs scandinaves chez qui se maintiendra longtemps un culte des grandes figures de femmes guerrières qui rend plus surprenante encore la violence misogynique manifestée, dans la suite, par leur patriarcat.

C'est cette troisième forme de ségrégation sexuelle qui, aussi féministe que la première, mais non « misandre », respecte le mieux les droits et les intérêts des deux sexes.

L'Asie Mineure, nous l'avons vu, est la grande missionnaire de la Déesse Mère, et a contribué par cette influence culturelle à la dimension féministe du semi-patriarcat crétois. Mais elle a infiltré d'autres cultures, en Carie et Ionie particulièrement.

L'Ionie, on s'en souvient, occupait la région située au milieu de la côte occidentale d'Asie Mineure ; elle comprenait deux grandes îles, Chio (célèbre par ses vins) et Samos (patrie de Pythagore). Ses treize cités ne possédaient guère entre elles d'autres liens que celui de la culture religieuse ; elles s'honoraient aussi d'avoir été celles où Homère errant avait chanté ses poèmes, à l'époque héroïque et chtonienne. Au sud, Carie, face à Rhodes et au reste du Dodécanèse, appartenait à l'influence dorienne. Ces peuplades disparates formaient une mosaïque que les Hébreux plaçaient sous un seul nom, celui de Yawan ou *Javan* (les Iles).

> « Les Grecs d'Ionie furent bientôt réputés pour l'existence relativement confortable et luxueuse qu'ils menaient. Les femmes jouissaient là de libertés considérables et d'une rare influence... Il en résultait qu'elles avaient souvent beaucoup plus de personnalité que les femmes de Grèce »

dit Ch. Seltman (*La femme dans l'antiquité*).

On n'oubliera pas que les récits et légendes concernant les Amazones prennent souvent leur source dans ces contrées. L'Anatolie a été, dans ses premières cités, de régime apparemment gynocratique ; mais à une époque plus tardive, elle fut illustrée par des héroïnes dont la plus fameuse fut Artémise, la première amirale de l'Histoire. Alliée de Xerxès, elle se manifesta comme un marin avisé à la bataille de Salamine :

> « Au moment où le désordre commençait à se produire dans l'armée des Perses, le vaisseau d'Artémise fut poursuivi par un navire athénien ; elle ne pouvait fuir, parce que les bâtiments de ses amis lui barraient la route et que le sien était le plus voisin de la flotte ennemie. Elle prit alors la décision suivante et l'exécuta avec succès. Serrée de près par le navire athénien, elle se précipita sur un vaisseau allié... Toujours est-il qu'elle fondit sur lui et le coula. Ce fut une heureuse inspiration, car elle en tira profit de deux manières. D'abord le commandant du vaisseau athénien, la voyant attaquer un bâtiment ennemi, pensa que son vaisseau appartenait à la flotte grecque ou qu'elle trahissait les Barbares ; aussi cessa-t-il de la poursuivre... En second lieu, il arriva

qu'en faisant du mal à Xerxès elle se fit encore mieux voir de lui... Xerxès fit cette réflexion : « Dans mon armée, les hommes se conduisent comme des femmes et les femmes comme des hommes » (Hérodote, livre VIII, ch. LXXXVII).

L'indépendance dont jouissait la Ionienne est confirmée par les témoignages de Timée de Syracuse et de Théopompe de Chio, tous deux du IVe siècle. On pense couramment que la liberté sexuelle des Étrusques était un trait hérité de leurs fondateurs d'Ionie, les Tyrhéniens (1). Une éducation sportive, à la spartiate, mais sans l'austérité fasciste de Lacédémone, caractérisait les filles de Chio, Clazomène et Éphèse ; c'est ce qu'affirme Athénée qui, dans *Le banquet des Sophistes*, nous apprend que « la coutume spartiate d'exposer les jeunes filles nues aux regards des étrangers est très appréciée ici ; dans l'île de Chio il est plaisant de se rendre au gymnase et au stade pour y regarder les garçons luttant nus avec les jeunes filles nues également » (L. XIII).

Ce trait n'est pas forcément signe de licence, comme le croit Ch. Seltman : plus d'une fois dans l'antiquité la nudité nous est donnée comme indice héroïque, contraire de la mollesse, ascèse de gymnase (2), mais c'est sûrement une preuve en faveur de la condition féminine et de son relatif égalitarisme en régime déjà patriarcal, mais encore incertain de son phallocratisme. On voit sur un fragment de vase de Clazomène, au

(1) Ch. SELTMAN, *op. cit.* Timée et Athénée parlent de la nudité sportive des femmes étrusques, de leurs libations dans les banquets et des nombreux enfants naturels élevés comme les autres.

(2) On voit dans une comédie du IIIe siècle, un vieux rhéteur déplorer l'amollissement de l'éducation enfantine et rappeler que, de son temps, on allait nu à l'école ; un texte bien plus ancien loue Hélène de Troie qui « combattait nue, *comme un homme* » ; cette tradition nudité-héroïsme fut maintenue assez tard dans notre culture humaniste pour entrer en conflit avec d'autres aspects judéo-chrétiens. Napoléon, méditerranéen et phallocratique, l'avait en horreur et interdit d'ériger la statue de Desaix qui représentait le héros mort « dans sa nudité héroïque » ; de même Mme de Staël fut fort mal reçue d'avoir voulu forcer la porte du dictateur dans son bain avec ces mots : « Le génie n'a pas de sexe. » De façon plus platonicienne, la courtisane Fornarina dit au pape Jules II : « La beauté n'est jamais nue puisque elle est le manteau de Dieu. » Napoléon, qui n'entendait permettre la nudité ni au nom de l'héroïsme, ni au nom de la beauté, fit interdire l'exposition de la statue de sa sœur nue, la célèbre Pauline Borghèse.

British Museum, une jeune fille nue chevauchant une cavale noire que mène un homme et que suit un chien ; elle se tient à califourchon, comme les Amazones, et non les deux pieds d'un seul côté comme les autres Grecques. (Tradition peut-être imposée par le pouvoir masculin en souvenir des « mangeuses de chair humaine » et qui, par une contre-vérité notoire, est devenue l'expression « monter en amazone » (1).) On voit d'autres jeunes femmes, des Amazones celles-là, revêtues de collants et d'une tunique tachetée, coiffées de bonnets phrygiens, caracoler ou bander leur arc, brandir des boucliers et des lances, au flanc des vases ioniens ; leur type physique est celui des Turques de la côte. Sur deux autres coupes peintes, nous admirerons Atalante, de silhouette fort masculine malgré son soutien-gorge, tenant le bâton d'arbitre près du poteau marquant le but de la course ; plus féminine et le torse vêtu, mais le sexe à l'air, aidant Méléagre à tuer le sanglier qui dévaste la ville. Il ne s'agit plus ici de la Déesse-Mère ni même de déesses, mais de figures de femmes-héroïnes servant de symétrie parfaite à l'apparition du « héros de culture » ou demi-dieu comme Héraklès (dont un des douze travaux, justement, fut de défaire les Amazones). On voit encore la future épouse d'Hippomène se préparer à la lutte, sur un débris de vase du ve siècle avant notre ère, conservé à Florence.

Ces images et témoignages d'une vie bien différente de celle des autres Grecques à qui il était défendu, sous peine de mort, de déranger les hommes en courant sur l'arène ou en participant aux exercices du gymnase, c'est bien la preuve effective d'une condition plus égalitaire, sinon d'une prépondérance. Elle est du reste en scandale aux Athéniens qui s'indignaient déjà hypocritement des cuisses nues de la Spartiate ; ou elle inspire une réaction égrillarde comme celle, citée plus haut, d'Athénée.

(1) Les détails, sans doute ajoutés par les chroniqueurs à la vérité historique, dans l'histoire de Vlasta au VIIIe siècle de notre ère, veulent que les Amazones de Diévni, quand elles faisaient prisonniers les hommes de Vyschegrad, leur interdisaient de monter à califourchon et leur imposaient cette posture qui est une hérésie pour tout bon cavalier. C'est ce qu'explique Lucie Delarue-Mardrus dans un de ses livres (injustement oubliés aujourd'hui) où elle relate le scandale qu'elle souleva elle-même en chevauchant à califourchon en Normandie (fin XIXe siècle), tant ce détail sportif paraît lié à la subordination du sexe qui le subit.

Mais c'est à Éphèse que cette liberté semble la plus marquante, parce qu'étroitement liée au culte d'Artémis — qui donna son nom à la reine carienne alliée à Xerxès — et au souvenir, dans cette ville, des Amazones qui y auraient jadis apporté la statue de la déesse lunaire, ainsi que nous l'avons rappelé. L'aspect très particulier de cette déesse chaste et androgyne, couverte ici de mamelles comme une louve ou une laie, est unique ; elle évoque un culte bien plus ancien et qui se perd peut-être dans la nuit d'avant le « grand renversement », celui de la Fécondité, à savoir du Féminin.

Éphèse avait été bâtie au sud-est de Smyrne et devait sa prospérité à ce temple de Diane, centre de pèlerinage depuis l'an 620 avant notre ère. Ce temple dont les auteurs antiques nous ont décrit la splendide architecture et la richesse intérieure fut classé parmi les huit merveilles du monde et détruit deux fois, la seconde définitivement. La première par Érostrate qui n'avait pas trouvé d'autre moyen de léguer son nom à la postérité ; la tradition veut que ce fut le jour où naquit Alexandre. La seconde fois, en 236 av. J.-C., par les Scythes. Pendant quatre siècles, les Éphésiaques furent célébrées chaque année au mois *artémision* qui portait le nom de la déesse. Ces fêtes comprenaient une procession solennelle accompagnée de danses et de chorales, puis de jeux sportifs où luttaient filles et garçons et enfin un concours littéraire (1). C'était la fête nationale des Ioniens d'Asie qui s'y rendaient en foule et profitaient pour régler quelques différends entre cités. Mais les Grecs aussi y étaient attirés par les plaisirs ou la piété ; et le plus remarquable mélange des deux était cette *Danse des*

(1) Ces festivités donnaient évidemment lieu à des idylles et à des mariages, et c'est ce qui a inspiré à Xénophon d'Éphèse (200 av. J.-C.) un roman riche en descriptions colorées de ces coutumes, *Les amours d'Anthia et d'Habrocome.* On y voit le jeune Habrocome, sorte d'Hippolyte méprisant l'amour des filles (et qu'on présume homosexuel), recevoir le coup de foudre à la vue d'Anthia, âgée de 14 ans, qui fait partie des prêtresses d'Artémis comme toutes les adolescentes de bonne famille à Éphèse ; son costume se compose d'un chiton pourpre s'arrêtant au genou, d'une peau de daim, d'un arc, d'un carquois et d'un couteau de chasse ; pour participer au cérémonial du culte, elle doit se dénuder ; devant tant de beauté, Habrocome, lui-même le plus beau des *epheboi* présents en groupe à la fête, rend les armes au dieu des amours entre sexes ; on les marie et ils sont enlevés par des pirates.

Amazones que les belles filles nues et parées de guirlandes effectuaient devant le temple, feignant de lancer des javelots et de frapper de l'épée ; c'est Callimaque (poète du IIIe siècle av. J.-C.) qui nous en loue les charmes et proclame : « Que personne ne boude la danse annuelle! »

Lorsque les Éphésiennes se mariaient, elles quittaient leurs fonctions de prêtresses d'Artémis, déesse de la chasteté ou plutôt de la ségrégation sexuelle, en faveur de la chasse et de la liberté ; mais elles entraient dans un corps de matrones d'une importance sociale et politique remarquable, celui de Maîtresses des Robes. C'était les célébrantes plus âgées qui, à chaque procession, portaient en tête les objets sacrés avant les porteuses de torches et les thuriféraires. Leur principale tâche était de déshabiller et rhabiller la déesse qui possédait une prodigieuse garde-robe ; tous les princes ou rois des cités grecques rivalisaient en don de tuniques d'argent et d'or (1).

Vers 550 avant notre ère le sculpteur Endoios créa une autre statue de Diane en bois, les yeux rehaussés d'émail ; à la même époque, à peu près, les quatre plus célèbres artistes du temps furent invités par les Éphésiens à faire des statues d'Amazones pour ce sanctuaire. Ils taillèrent dans le bronze des corps à l'image des Éphésiennes, en court chiton, le sein ou la gorge nue comme elles devaient l'avoir pour les Éphésiaques, la silhouette sportivement élancée et les membres libres. Un marbre se trouve à Berlin, appelée inexactement « Amazone blessée » alors qu'il représente plutôt une jeune femme à bout de souffle qui s'appuie après un effort violent.

Mais les Éphésiaques ne comportent pas que ces aspects innocents. Si d'une part c'était au cours de leurs jeux annuels que se nouaient les amours et projetaient les mariages, de l'autre c'était le moment où d'autres *epheboi*, ou des hommes mûrs, soutenus par le vin, les drogues et l'effet vertigineux des danses d'origine thraço-phrygienne, se châtraient en hurlant et jetaient sur le chemin leur virilité sanglante. Ensuite, ils pouvaient se vouer à servir la déesse en tant que prêtres

(1) Il demeure encore, dans certaines paroisses espagnoles, une coutume analogue qui confie aux paroissiennes les plus estimées le soin d'habiller et de parer la Madone pour les processions et les grandes dates liturgiques. Mais elles n'ont aucune importance sociale particulière.

eunuques, ayant répété le geste sacré d'Atys, le fils-amant de Cybèle, jusqu'à ce que le code de Lesbos le leur interdît.

Cette émasculation du prêtre nous paraît prêter matière à ample réflexion, surtout quand nous la rapprochons du culte de la Grande Déesse, qui se maintient à travers le jeune patriarcat sous l'avatar de cette Artémis bien plus asiatique que grecque, et en relation directe avec la Révolte du Féminin qu'exprime — même mythiquement — l'Amazone.

La tradition sacrée qui veut que le prêtre se dépouille des aspects, primordiaux ou secondaires, de son sexe mâle, est extrêmement ancienne et largement répandue. Il ne s'agit pas du geste d'Origène et des sectes chrétiennes qui répètent celui d'Atys, non pour se garder à la Déesse, donc à la Mère, mais au contraire pour fuir la femme, par haine du Féminin et non par respect pour sa divinité ; le prolongement le plus authentique de cette tradition en plein christianisme se retrouve plutôt à Byzance où la *basilissea*, l'impératrice, est davantage le souverain que le *basilisseus*, où la naissance d'une fille réjouit plus que celle d'un fils, et où « l'ennuque est un ange ».

Mais bien avant cette structure qui ne sera que le rameau oriental du christianisme, nous trouvons dans les rites d'Éleusis ce souci de réserver la célébration aux femmes ou aux *imberbes*, souci qui inspira à Alexandre, fils endoctriné d'Olympias, ce soin de se raser jusqu'aux derniers jours de sa vie. (Ce qui parut au début une originalité ou une marque de bigoterie aux Macédoniens fiers de leurs barbes, comme Philippe.) Aux premiers temps de l'Église, il y eut une vive incertitude à ce sujet, et la barbe fut tantôt prescrite, tantôt bannie, selon que triomphait l'esprit d'Occident ou d'Orient. Finalement, elle fut proscrite au moment où se durcissait l'attitude *anti-physis* de l'Église et sa haine de la femme en tant qu'être sexué et désirable ; et l'on vit cette gageure d'une religion qui imposait à ses prêtres d'être à la fois chastes et imberbes, mais de garder entière et nette leur virilité pour ne jamais s'en servir. Le sacrifice de la barbe devait servir de castration symbolique, ainsi que le port de la robe, et le prêtre de Jésus s'en tenir rigoureusement là [1].

[1] Il est vrai qu'à part l'homosexualité (extrêmement répandue, du reste), Alexandre se contenta du même devoir signifiant : rester

La coutume thraço-phrygienne de l'auto-castration des pontifes de Cybèle, renouvelée par ceux de l'Artémis éphésienne, c'est la liturgie paroxystique d'un culte féminin qui manifeste sa soif de revanche et de représailles, comme la coutume cimbre de lire l'avenir dans les entrailles d'un prisonnier *toujours mâle*, chez la prêtresse transformée en meurtrière sadique. C'est le vestige des bacchanales du Bacchus Zagreus où l'éphèbe immolé est mis en pièces pour venger Ariane abandonnée à Nexos. Dans la riche complexité des sacrifices humains, on n'a jamais étudié la signification, si éclairante pourtant, de la haine des sexes née avec le patriarcat ou au cours des luttes qui le précédèrent : le meurtre d'Iphigénie par son père répond à celui des enfants de Médée par leur mère, ou d'Orphée par les Bacchantes. Et l'homme de ce culte religieux intègre l'idée de sa culpabilité et de son immolation nécessaire ; à la façon dont le chrétien se juge responsable du meurtre de son dieu, et sacrifie l'exercice de sa virilité en expiation, il prend sur lui le péché de son sexe tout entier et s'en mutile, symboliquement ou réellement, pour apaiser la Mère offensée.

Cybèle et ses rites connaissent de nombreuses variations dans tout le monde de l'antiquité qui balance, incertain, entre l'antique Déesse Mère et le culte nouveau du jeune dieu qui est son fils-amant, puis va devenir le phallus divinisé, le Père. L'histoire de la déesse est liée étroitement, comme nous l'avons vu, à celle de l'arbre hiérophanique ; c'est pourquoi, selon Diodore, le pin personnifiant Atys était entouré de bandelettes de laine fleuries de violettes, puis enterré au milieu des lamentations des femmes. En Syrie, Cybèle devient la déesse Koubaba, nom de la reine de Carshemish qu'un bas-relief nous montre assise sur un lion ; à Sumer, elle devient

imberbe et porter de temps en temps robe de femme. Dans plus d'une liturgie asiatique, le prêtre se doit d'être homosexuel, et homosexuel exclusivement passif ; c'est le cas du chamanisme. Mais c'est aussi le souci d'androgynie sacrée qu'il faut considérer, dans un sens comme dans l'autre ; l'usage babylonien de l'échange de vêtements au cours des orgies religieuses en est un exemple, comme la fausse barbe de la Pharaonne. (Cf. notre contribution, *Éros Minoritaire* (André Balland, 1970.) Cette nostalgie de la totalisation existe sous mille formes différentes dans l'histoire des religions. Par l'unité des sexes, l'inspiré ou le pontife accède à la compréhension totale du Cosmos.

la Déesse-Mère sous le nom de « Grand'mère », Hannahanna ; à Hiéropolis, elle est Astarté ; et ses prêtres, Galli, se flagellent les uns les autres parmi les stridences des pipeaux et le fracas des tambourins, puis s'émasculent ; on leur donne des robes et des parures féminines en échange de leurs organes (Lucien, *De dea Syria*, 49). Mais que la Mère soit Astarté, Cybèle ou Ishtar, son histoire ressemble au scénario d'une névrose provoquée par un traumatisme, et c'est toujours la même à travers les variations locales : la Terre, Mère originelle et déesse de la végétation (ici l'arbre d'avant la céréale), a un fils-amant qu'elle se réserve, mais qui la trahit avec une jeune rivale ; elle le surprend, le maudit ; et le jeune dieu, saisi de remords, se mutile pour que sa virilité ne serve à aucune autre qu'à sa mère. Tel est le rite que l'on retrouve jusqu'à Éphèse où la déesse vierge des Amazones redevient subitement, à cette occasion, la *Magna Mater*.

On a surtout interprété cette structure, logiquement, selon l'éclairage freudien ; la Déesse est devenue — comme Déméter, dans un autre domaine — la mère abusive qui ne peut tolérer que son enfant devienne adulte ; dans le cas présent, le désir incestueux de Jocaste pour Œdipe ajoute une dimension classique (1). Cela peut nous sembler des évidences, mais il serait bien simpliste de s'en tenir là. Notre regard doit se porter plus loin, vers l'évolution historique et culturelle ; le propre des semi-patriarcats, c'est ce moment d'incertitude où la société appartient encore à la femme et au droit des Mères et se prépare cependant à passer au « grand renversement » qui va enchaîner le Féminin. L'histoire de Cybèle-Astarté et du remords auto-destructeur de son fils Tanmouz exprime l'hésitation de la jeune communauté à commettre ce qu'elle pressent comme un véritable crime contre les origines, à savoir les Mères ; ce n'est pas seulement qu'Atys préfère « une autre femme », c'est qu'il se préfère lui-même, qu'il va passer de l'état de Fils à celui de Père, et qu'il va, avec la jeune nymphe, fonder une cellule familiale, c'est-à-dire mettre fin au pouvoir féminin. Non seulement il trahit érotiquement sa mère, mais il va la réduire en esclavage et la charger de chaînes en dispo-

(1) Cf. l'interprétation, dans ce sens, du roman en vers de François Mauriac, *Le Sang d'Atys*, 1939.

sant de sa propre fécondité. Renoncer à ses organes virils, c'est refuser cette part physiologique de paternité qui fonde le « grand renversement », c'est reconnaître que la Déesse-Mère, seule, est féconde, et non l'homme.

Cette résistance des derniers complices du pouvoir féminin rend un son aussi pathétique que celui des désirs impossibles, l'éternelle jeunesse par exemple. L'auto-émasculation, cri désespéré d'amour vers un monde appelé à disparaître, ne pouvait que se perdre comme un filet d'eau dans le désert : le rite avait perdu d'avance dans ce monde gréco-romain qui allait, en contre-attaque, diviniser ce phallus que les jeunes prêtres d'Asie Mineure rejetaient loin d'eux en un geste d'héroïsme sanglant et inutile pour signifier : « Plutôt la mort que de passer au monde du Père (1). » Les lois helléniques, babyloniennes et judaïques interdirent bientôt aux prêtres-eunuques de desservir les autels et les exclurent du service du temple, « que ce soit de la Déesse ou de n'importe quelle autre divinité » (E. O. James). C'est ainsi que le célébrant se devait de présenter une virilité aussi intacte que celle de la victime offerte. Un tel interdit était destiné à priver le dévot de la Grande Déesse de la reconnaissance de son suprême sacrifice ; il châtiait, au nom du Père triomphant, le dernier tribut dramatique de l'amour du Fils.

Éphèse, après la destruction de son temple, demeura un centre de résistance féminine à l'absolutisme patriarcal ; mais ce fut sous des formes infiniment plus timides ou clandestines. C'est ainsi que l'influence des chrétiennes au sein de l'Église,

(1) Dans une certaine mesure, et en tenant compte du retour légitime de la totalité érotique que Freud a dévalorisée du nom de « perversion polymorphe », il existe un lien indéniable entre la subversion de la jeunesse contemporaine et le refus de condamner l'homosexualité, voire sa pratique sous forme passive, chez les jeunes révolutionnaires les plus « virils » et leur affirmation, en tant que transgression, de ce « terrorisme » sexuel. La séparation symbolique des organes de la procréation est comme un défi lancé à la face de la « civilisation des Pères ». Le premier à avoir pressenti ce rapport, bien que fort primairement et sous un jour violemment hostile, c'est Curzio MALAPARTE dans *La Peau* ; bien avant l'actuelle subversion de la jeunesse depuis 1968 et la fondation de mouvements comme le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, allié déclaré du Mouvement de Libération des Femmes. (Cf. F.H.A.R. : *Rapport contre la normalité*, Champ Libre.)

bien que combattue par saint Paul (« *Nulla mulier in Ecclesia* »), fut d'un appoint considérable pour consacrer le culte de Marie Mère de Dieu à Éphèse, ancien bastion de la dévotion à Artémis et au souvenir glorieux des Amazones. C'est là que le Concile attribua définitivement à la Vierge le rôle de Mère de Dieu, « *Theotokos* », en condamnant Nestorius, patriarche de Constantinople, qui lui déniait ce titre (en 325 de notre ère).

C'est alors que partit du centre culturel éphésien, cette terre célèbre par ses rites orgiastiques, la nouvelle exaltation de l'*anti-physis* la plus déclarée ; elle gardait pourtant avec la précédente ferveur le point commun le plus important : sa fixation sur le principe féminin et maternel que la *dulie*, culte marial, exprime aussi fidèlement que l'adoration des grandes déesses.

Éphèse est un des hauts lieux du culte du Féminin, un des centres de résistance de la « Magna Mater » à l'avènement triomphal du Fils transformé en Père et maître des deux sources de vie, fertilité-fécondité. Que la Vierge Marie assume cette récupération sur un plan collaborateur en se chargeant de ce « secrétariat à la condition féminine » sur le mode planétaire, ne retire rien au fait qu'à travers cette réconciliation avec le nouveau Pouvoir, le patriarcat, se perpétue l'antique adoration de la Femme des origines, la mère cosmique, la Créatrice.

Une légende traduit les dernières convulsions de sa résistance : Eurynome, la divinité des Pélages, devant les prétentions au trône émises par son fils-amant Orphion, réagit comme Yaweh devant le rebelle Lucifer : elle le précipite dans les ténèbres, non sans lui avoir d'abord brisé les dents et frappé la tempe d'une vaste meurtrissure qui forme l'azur céleste. Cette lutte terminée par l'holocauste du fils, comme celle de Cybèle et d'Atys, demeurera longtemps dans l'inconscient collectif et retardera la pleine prise de pouvoir du patriarcat.

Mais le fait éphésien n'en est pas le seul témoignage. Des actions plus ou moins occultées par un aspect d'anecdotes historiques et religieuses assureront le relais, dans la guerre des sexes devenue une guérilla larvée et qui reprendra feu, au cours de l'histoire, sous d'autres formes comme le sexocide

des sorcières, les barbaries sexuelles tant musulmanes et chrétiennes que laïques [1], et sous les alibis politiques en temps de crise révolutionnaire [2]. Ces émergences d'un très vieux règlement de comptes, hormis le domaine de la tradition, de la fiction et de la légende dont nous avons déjà largement traité, se feront sentir à travers des incidents ou des évolutions institutionnelles en relation avec le sacré.

Un de ces incidents est celui du transport de la Pierre Noire d'Ida, météorite que l'on disait personnifier Cybèle, dans la Rome du IIIe siècle av. J.-C. Avec la complicité de la Sybille, ce furent les femmes de l'Urbs déchirée par une guerre de douze ans, qui firent rechercher à travers mille difficultés le bloc minéral de Pessinonte. Après avoir dû convaincre le roi de Pergame, les Romains virent leur bateau s'échouer à Ostie, à l'embouchure du Tibre ; et c'est là qu'une matrone romaine dont la réputation n'était point irréprochable remporta une des dernières victoires de la cause des Mères : elle fit désensabler le navire et conduire à bon port la Pierre Sacrée. C'est ainsi que grâce à Claudia Quinta, rapporte la chronique, Hannibal fut repoussé *et la moisson de cette annnée parut exceptionnelle.* La descendante des manieuses de houe possédait encore quelques arguments contre la charrue.

L'évolution institutionnelle est significative en ce qui concerne l'innovation de bâtir des sanctuaires pour les divinités

(1) La clitoridectomie, toujours appliquée en Éthiopie où les femmes votent, n'est pas seulement imputable au mahométisme qui l'a largement répandue en Afrique Noire, mais fut le fait de médecins occidentaux du XIXe siècle qui la préconisèrent et la pratiquèrent comme *remède à l'hystérie* (*sic*) et pour combattre la masturbation infantile. Dernière survivance de l'autodafé des religieuses accusées de lesbianisme, et du sexocide non seulement de sorcières mais de femmes susceptibles de le devenir *parce que femmes* (Alsace et Allemagne rhénane).

(2) La condamnation à l'échafaud de certaines personnalités féminines comme Olympe de Gouges, la différence de traitement entre Marie-Antoinette et Louis XVI (la reine cent fois sexuellement insultée, menée à la guillotine en charrette à foin et son époux en carrosse), et surtout la condamnation en bloc des « Femmes Révolutionnaires » rattachées à Babeuf et Jacques Roux, furent des événements toujours mis sur le compte d'un affrontement entre deux tendances politiques ; jamais explicités en raison de la toujours vivace guérilla entre sexes, comme l'a démontré tout récemment l'écrasement, par leurs « camarades » mâles révolutionnaires, d'une manifestation de femmes portugaises réclamant l'égalité sexuelle.

et de cesser de les célébrer en plein air, dans le cadre des bosquets et des eaux, selon ce quiétisme féminin que le christianisme retrouvera bien plus tard avec la tradition franciscaine ([1]). Mais à l'intérieur même de l'univers masculin du sanctuaire se maintient le féminin cultuel par une très intéressante coutume : celle de l'oracle.

On a vu l'importance de celui rendu par la Sybille dans l'histoire de la Pierre Noire d'Ida. Les noms de « Sybille », de « Pythie », sont déjà de précieux indices linguistiques : ils nous renvoient à cette vieille connaissance, le culte du Serpent au féminin. Apollon, dieu solaire du patriarcat, a tué le dieu millénaire, le Python, gardien du lieu saint de Delphes qui ne portait pas encore ce nom, mais celui même de Python. C'est un forfait que le dieu rayonnant reconnaît pour tel, et il doit manifester son remords en allant en Crète subir une expiation. Puis il revient sur les lieux de son crime et fait bâtir le temple où se manifestera l'oracle, par la Pythie. Que signifie cette histoire ?

Très évidemment, qu'Apollon « dieu de la vengeance » à ses origines asiatiques — avant que les Grecs en fassent « le plus aimable des dieux » — a commis un matricide symbolique ; Fils enfin vainqueur, il a détrôné le vieux Droit des Mères ; c'est pourquoi l'Apollon de Delphes peut plaider avec brio la cause d'Oreste, son homologue humain. Cependant — et les courtoises consolations qu'il adresse aux Euménides scandalisées le prouvent — il connaît la nécessité de ne pas s'aliéner un trop puissant vaincu, le sexe originel ; c'est pourquoi il lui offre un temple, et la possibilité de s'exprimer, pourvu que ce soit par l'interprétation supplémentaire d'un pontife mâle. Cette politique patriarcale en inspirera bien d'autres, du christianisme jusqu'à nos jours.

Une autre preuve du symbolisme sexuel de cette instructive histoire, c'est justement ce que l'on a appelé « l'énigme de la Pythie », à propos de l'oracle delphique.

Les auteurs de l'antiquité, Justin et Strabon, ont parlé de ce lieu saint comme d'une excavation profonde d'où se

([1]) Nous avons déjà rappelé ailleurs (« *Y a-t-il encore des hommes ?* ») l'amusante tradition hagiographique qui voulait, sans aucune irrévérence, au contraire, décerner au Saint d'Assise le titre de « *mère* François ».

seraient élevés des parfums et des vapeurs susceptibles de plonger dans les transes l'inspirée assise sur son trépied et rendant l'oracle, en vers ou en prose (que devait compléter ou interpréter le prêtre, à une époque plus tardive). Plutarque réaffirme ces faits, mais sans parler de fente ni de trou, uniquement de la fumée odorante qui s'élevait de l'*oïkos*, le lieu du trépied. « L'Adyton dispense, telle une source, cette vapeur comparable à un mélange de parfums précieux. » Il connaissait bien l'endroit, y ayant servi comme prêtre. Lucain (Ier siècle de notre ère) décrit la fureur frénétique de la Pythie sombrant dans la démence. Et les autres auteurs du Ier siècle avant notre ère et du Ier siècle de celle-ci évoquent fréquemment et avec force détails cette Pythie, son oracle, ses prêtres, mais sans jamais mentionner l'excavation du roc d'où montaient les vapeurs enivrantes. Ce qui laisse perplexes les actuels chercheurs qui se sont rendus à Delphes et n'ont trouvé aucune trace de la crevasse d'où, selon le mythe, devait monter l'haleine même du Serpent *tué mais toujours vivant, c'est-à-dire enchaîné*, et d'après l'hypothèse scientifique quelques gaz sulfureux issus d'un sol volcanique et comportant une intoxication passagère (1).

> « Une telle fente dans le sol ou dans le roc a-t-elle jamais existé ? Est-ce qu'il y avait vraiment des vapeurs favorisant la prophétie ? Est-ce qu'on a jamais décelé ce « pneuma » mystérieux, ce vent, ce souffle venu des entrailles de la terre ? (2) »

Il nous semble bien qu'un peu plus d'examen à la lumière du symbolisme sexuel que nous retrouvons dans toutes les histoires du Sacré des sociétés antiques, et particulièrement au sujet de cette lutte entre la Déesse-Mère et le jeune Dieu du Patriarcat, dissiperait une énigme qui n'en est pas une.

(1) S'il y avait eu une fente dans le roc, on devrait en trouver encore trace de nos jours, Delphes étant bâtie sur une terrasse de schiste. L'archéologue Bourguet, le Pr Flacelière, sont d'avis qu'on ne peut mettre en doute la description si précise de Strabon et de Justin ; au contraire, le géologue Phillipson ne voit dans toute cette tradition qu'une mise en scène cléricale. Émile Bourguet conclut, après de longues recherches, que les ruines ne révèlent plus rien et que « le mystère reste entier ».

(2) Ivar Lissner, *op. cit.*

A quoi bon inventer des hypothèses comme celle d'un séisme ou d'un canal [1] pour éviter de décoder le texte le plus ancien, celui de Strabon (63 av. J.-C.-19 de notre ère) et célèbre par ses travaux de géographe, sans jamais être allé lui-même à Delphes (fondée, rappelons-le, 700 ans av. J.-C.). Ce texte, que Justin reprend dans son *Histoire de Philippe* et qui constitue la source la plus ancienne du renseignement, est une information déjà de seconde main : la transposition est claire. Il n'y a jamais eu de fente ni d'excavation naturelle, et peut-être les prêtres chargés de rédiger en vers les phrases incohérentes de la vierge jetèrent-ils quelques parfums ou firent-ils griller quelques graines de pavots comme dans la grotte de Samothrace ; mais tout ceci n'est que symbole, et symbole nettement sexuel. La fente et les vapeurs sont l'évocation du sexe féminin, profond et odorant, d'où monte grâce à Géa, la Terre-Mère, l'obscure puissance de la voyance et de la prophétie. La Pythie n'est que la première forme de cette longue lignée de devineresses qui aboutit jusqu'à nos jours aux cartomanciennes et aux somnambules.

L'oracle en tant que démonstration du Féminin divinisé date de bien avant la Pythie delphique. Le plus ancien de tous en Occident, celui de Dodone, en est un exemple. Les poteries faites à la main qu'a trouvées le Pr Évangelidès ont fait savoir qu'il existait depuis au moins le IIIe millénaire avant notre ère. D'autres fouilles ont fait supposer une date approximative, environ 2100 av. J.-C. On attribue vingt siècles d'âge au chêne énorme dont on a retrouvé les racines. Ce lieu sacré n'était pas, à l'origine, un sanctuaire ; avant que le premier temple y soit élevé en l'honneur de Zeus, on n'y adorait que le chêne et la terre, c'est-à-dire la déesse Géa. Les prêtres couchaient à même la terre et ne devaient jamais

(1) L'Américain Leicester B. Holland, en 1933, proposa cette explication technique : un canal de petit diamètre aurait percé de bout en bout le socle où s'appuyait le trépied afin d'amener des vapeurs artificielles. « Je ne vois vraiment pas pourquoi on se serait appliqué à produire de la fumée par artifice », dit naïvement Ivar Lissner. Il se peut qu'en effet les prêtres aient exprimé de cette façon la reproduction simulée d'un symbolisme du sexe sacralisé. Ce n'est qu'un détail, qui a son intérêt mais qui ne change rien au fond de la question : on a cherché une réalité naturelle ou une mise en scène au lieu d'étudier la nature profonde du rite invoqué.

essuyer la poussière de leurs pieds, ce qui aurait été offenser la déesse. Et l'oracle était rendu par des prêtresses frappant des vases de bronze et interprétant leurs sons, différents selon le vent ou le climat de la saison. On a retrouvé, avec ces récipients, une foule de fragments de trépieds également de bronze, qui montrent que le trépied n'était pas seulement le siège de l'inspirée delphique.

Cet ensemble de culte d'Arbre et de Terre, non dans un temple mais dans un haut-lieu (qui domine la vallée de Dramissis), et ces oracles rendus par des femmes, tout cela désigne sans le moindre doute la persistance d'une culture de la Magna Mater à une date historiquement patriarcale. Plus tard, Zeus s'empare de cet espace sacré et en chasse Géa, comme Apollon tue le serpent ou plutôt le séquestre et le subordonne. De sa race ne naîtront plus que des monstres comme l'Hydre de Lerne, mais cependant le dieu doit faire pénitence pour ce meurtre (et non du tout Hêraklès qui, lui, a purgé les marais). C'est donc bien que le Python est ambigu : il y a en lui du sacré, et mieux vaut le réduire à l'impuissance que de le détruire complètement. Qu'Apollon doive aller faire pénitence en Crète, une des dernières terres de la gynocratie en semi-patriarcat, nous semble hautement significatif.

Dodone, Delphes, Éphèse, autant de noms de l'histoire religieuse irrigués par la source souterraine, qui ne rejaillira plus que par à-coups, du culte de la Déesse Mère et de ce qu'il exprime : la prépondérance ou le droit du Féminin. Ce droit qui, restreint et subordonné mais encore reconnu et même parfois sacralisé, récupéré souvent par le même coup, en régime patriarcal naissant, sera réduit à rien dans les siècles à venir et trépigné avec une horreur et une haine qui demeurent une des énigmes de l'anthropologie sociale.

Mais déjà, à peine quelques siècles avant notre ère, les semi-patriarcats du bassin méditerranéen cèdent la place à l'exaltation priapique de ce phallus que les derniers prêtres de la Déesse voulaient encore se retrancher ; et, très vite, succédera la divinisation de ce membre viril sous sa forme sublimée, la transcendance judéo-chrétienne.

D)

L'ÉGYPTE

L'histoire d'Isis. – Neit la Créatrice. – Solarisation. – Isis et Déméter. – Évolution des techniques agraires. – La haute situation des femmes. – Pourquoi le Pharaon devrait-il être un mâle. – Hatshepsout la « Grande Reine ». – Une prospérité à peu près continue. – Akhnaton et le monothéisme solaire patriarcal. – Le bouleversement des Hyskos. – Désertification et prudence modératrice d'Isis.

Isis, à ses débuts, n'était pas une déesse mais la simple servante du plus grand des Pharaons, Râ, l'homme-dieu.

Celui-ci, chaque matin, montait sur la barque solaire qui le menait à midi à l'autre embarcation chargée de le conduire vers l'Amanti, la Région des Enfers, au crépuscule.

En cours de route, il se voyait barrer le chemin par Apopi, le Grand Serpent qui provoque les éclipses de soleil. Alors, il fallait crier des prières, frapper des mains et jouer une musique bruyante, comme pour effrayer les crocodiles du Nil. Et Apopi se recouchait au fond des abîmes, percé de blessures par les rayons du dieu doré, tel Python par les flèches d'Apollon.

Cela se passait lorsque Râ habitait encore sur terre et était soumis aux lois du vieillissement, comme tout ce qui vit. Et quand il fut sur son déclin, tassé sous le poids des ans, Isis qui attendait son heure se leva dans l'ombre.

Elle pétrit, avec la salive qui coulait de la bouche du vieux dieu, un peu de terre à l'image du serpent sacré ; elle l'anima de son souffle en récitant la formule magique qui donne la vie. Et elle lui fit mordre Râ au talon.

Ensuite, elle vint pour le guérir de toute sa science de savante doctoresse. Mais pour y parvenir il fallait, selon la Connaissance, prononcer à haute voix le nom du malade. Et Râ qui porte tant de noms n'en a qu'un seul, tout-puissant et secret, qui contient l'essence même de son Être. Le savoir et le dire équivalait à posséder le pouvoir de Râ. Et Râ, vaincu, le révéla à Isis qui lui rendit la santé, mais devint déesse et toute-puissante par ce stratagème.

On retrouve dans ce mythe plusieurs legs intéressants que le mosaïsme judaïque tient de son héritage égyptien : la perfidie féminine et son complice le serpent, le secret sacré du Nom divin qui ne doit pas être prononcé, et peut être un très antique souvenir, perdu dans la nuit des ancêtres, d'une glaciation due à cette catastrophe, le vieillissement du soleil (1).

Pour ce qui concerne le sujet de ce travail, elle semble également fort significative. Le patriarcat naissant cherche à jeter le discrédit sur le droit des Mères, le vieux pouvoir de Neit et de la grande Isis, la déesse agraire. On attribuera par la suite à Osiris l'invention et de la houe et de la charrue, en ne laissant à sa sœur-épouse que le domaine des herbes médicinales (2). L'identification d'Apopi avec Python, le serpent matriarcal, et de Râ avec l'Apollon asiatique, dieu de la vengeance qui le vainc sans pouvoir le détruire, est également hors de doute.

Le culte de la Déesse-Mère est resté plus longtemps le

(1) Après sa mésaventure avec Isis, le dieu Râ doit punir les hommes qui se moquent de son grand âge et chuchotent *qu'il va disparaître.* Bizarrement, il les châtie de son œil gauche qui prend forme d'une déesse, celle de la destruction, Sekmet. Cette Kâli égyptienne se plaît tant au sang des hommes que Râ doit intervenir pour faire cesser le massacre ; encore comme Yaweh doit, pour terminer le châtiment de l'espèce humaine, faire intervenir un des *sephiroth* (attributs) contre un autre, sa clémence contre sa rigueur. Cet épilogue souligne la misogynie du mythe de Râ, le dieu solaire, l'emblème patriarcal.

Mais cette rage du soleil contre les hommes, et sa finale réconciliation avec eux, véhicule peut-être la crainte, très répandue dans la mythologie antique, d'une nouvelle catastrophe, canicule ou glaciation comme celle qu'avaient connue les premiers représentants de l'homo sapiens. (Même souvenir dans la légende de Phaéton.)

(2) Lorsque Râ devient définitivement dieu en quittant la terre, il établit sa résidence dans deux domaines à la fois, ceux-là mêmes qui ont été les pôles de la gynocratie : le Champ des Herbes (fertilité) et le Champ du Repos (mort).

pilier de la civilisation égyptienne que de toutes les autres, en dépit du panthéon tôt masculin de cette culture ; cette fascination adorante se prolonge à travers son semi-patriarcat et exerce une interaction continue avec sa structure économique et sociale d'origine agraire. Que veut donc dire ce mythe si irrévérencieux pour la Déesse ?

> « Il est très difficile de déterminer jusqu'à quel point les versions byblites plus tardives présentées par les sources classiques peuvent être regardées comme exprimant la véritable dévotion égyptienne à Isis »

reconnaît E. O. James (*op. cit.*). C'est donc peut-être le cas pour la légende contée ci-dessus. Mais Isis peut se voir assimilée, par un trait ou un autre, à toutes les déesses égyptiennes, ainsi que l'indique son appellation de « déesse aux noms innombrables. » Celle qui la précède et à qui parfois elle s'identifie, celle qui représente dans tout son éclat la Mère Originelle, est certainement Neit ou Nouit, la déesse ouranienne, la déesse-Ciel, mère de tous les dieux.

Ainsi que le dit Budge, elle

> « formait le germe des dieux et des hommes, elle était... celle qui au début des temps avait fait sortir Atoum du néant, qui *était* quand rien d'autre *n'existait*, et qui avait créé ce qui existe après être née elle-même » (1).

Neit, sous sa forme primitive, n'est pas sans rappeler cette Montagne-Mère dont le culte inspira l'oracle de Dodone, et que nous avons vu honorer en Crète. Celle qui fait dire très justement à Ifor Evans, dans *The earler religion of Grece* (1931), que « nous sommes en présence d'un culte qui tend au monothéisme et qui donne la première place à une religion féminine ». Ce qui, du reste, dément totalement le préjugé courant que le monothéisme apparaît avec le patriarcat sémite des Hébreux.

Sous sa forme nocturne, Neit est considérée dès la IVe Dynastie comme à la fois la mère et la fille de Râ, puisque la nuit succède au jour et le jour à la nuit. Sous la XXVIe Dynastie, elle est élevée au rang suprême : elle est le pouvoir

(1) *The Gods of the Egyptians*, vol. I, p. 463.

souverain qui dirige tout ce qui est vivant ou mort ; éternelle, elle est sa propre créatrice « personnifiant dès les temps les plus reculés le principe féminin créateur de sa propre existence, qui se suffit à lui-même et dont l'action se reconnaît partout (1) ». Il est difficile d'aller aussi loin dans le monothéisme féminin. Isis n'est que le visage humain de cette Toute-Puissance, comme le Christ est l'incarnation de Dieu le Père.

L'avatar de Neit qui passe de l'état de voûte céleste à celui de Vache Sacrée est explicité par l'histoire suivante : Nou (le Néant) prie Neit de placer Râ sur son dos pour secourir son extrême vieillesse.

> « Neit répondit : « Et comment cela, ô Nou mon père ? » Mais docilement elle obéit. Elle se transforma en vache et plaça la majesté de Râ sur son dos.
>
> Et après ce contrat d'alliance qui le réconcilia avec les hommes survivants, le grand Râ retourna vers la Vache céleste et monta sur son dos. Alors Neit se leva, s'arc-bouta sur ses quatre jambes comme une voûte mais elle plia sous le faix. Elle demanda à être soutenue.
>
> Alors Râ dit : « mon fils Shou, place-toi sous ma fille Neit pour la soutenir afin qu'elle puisse me porter. Maintiens-la au-dessus de ta tête et sois son pasteur ! » Shou obéit et Neit fut rassurée. C'est la voûte céleste, et l'univers fut enfin muni du ciel où Râ, le dieu tout-puissant, s'occupa d'organiser le monde nouveau qu'il découvrait sur le dos de la vache démesurément agrandi. Il y établit sa résidence en deux endroits, dans le Champ des Herbes d'abord et ensuite dans le Champ de Repos (2). »

Rien ne peut sembler plus clair comme symbole du passage de l'ancienne gynocratie au patriarcat, du vieux monothéisme à principe féminin au culte mâle. Ceux qui décident et commandent sont à présent le Père et le fils. Le Néant, père de toutes choses, qui « était avant que rien ne fut » donne des ordres à Neit (ou Nouît) qui, « docile », les exécute ; comme elle ploie sous le poids de son Fils-Père, le dieu solaire, c'est le fils de celui-ci qui va la « soutenir » et devenir son « pasteur ». De cosmos céleste elle est devenue animal, animal sacré de la

(1) E. O. James, *op. cit.*
(2) Marguerite Divin, *Contes et Légendes de l'Égypte Ancienne* (F. Nathan, 1974).

fécondité, sans doute, mais soumis au panthéon des dieux mâles. Et quand elle épousera Sibou, dieu de la Terre, ce sera en cachette de Râ qui l'aurait défendu et qui, en effet, frappe cette union de stérilité.

Cependant, comme il en fut si longtemps de la *dulie* qui, dans le bassin méditerranéen de l'ère chrétienne, est beaucoup plus connue et pratiquée que le culte du Dieu-Père abstrait et même parfois du Fils à visage humain, c'est la personnalité d'Isis qui, non seulement en Égypte mais dans tous les pays pénétrés d'influence culturelle égyptienne, et jusqu'à Rome, est honorée et célébrée de préférence aux dieux mâles. Une bonne illustration de ce que nous avons dit à propos des formes religieuses que prend la résistance féminine au patriarcat est fournie par cette réflexion d'E. O. James :

> « La victoire sans précédent du culte isiaque sur l'opposition officielle et sa persistance pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne témoignent de l'émotion religieuse profonde et sincère que suscitait cette dévotion chez les fidèles... Le culte avait pour but de dompter la chair afin d'obtenir des perceptions spirituelles plus claires ; cette idée était parfois peu appréciée des maris dont les femmes étaient adeptes du culte isiaque ; ils appréhendaient l'approche des *puri dies*, jours où leurs épouses se préparant aux rites d'Isis allaient dormir seules sur de chastes couches... Sa personnalité (celle d'Isis) avait un rayonnement universel dans tous les centres importants du vaste empire romain ; en particulier les femmes trouvaient en cette jeune et gracieuse reine et mère un objet de dévotion mystique qui satisfaisait leurs besoins religieux mieux qu'aucune autre figure sacrée. »

Les « besoins religieux » sont une formule commode ; les vaincues de l'ère patriarcale, si elles ne pouvaient plus inciter les mâles à la castration, s'emparaient des vestiges du culte de la Déesse-Mère pour pouvoir reprendre, fût-ce par périodes et à titre éphémère, la libre disposition de leur corps et quelques parcelles du contrôle de la natalité, jadis leur domaine absolu.

Mais il est un aspect syncrétique fort intéressant au sujet d'Isis ; si, dans les trois premiers siècles chrétiens, elle put maintenir son culte grâce à sa ressemblance avec Marie Mère de Dieu à qui font si souvent penser ses effigies maternelles lorsqu'elle allaite Horus, dans la fin de l'ère pré-chré-

tienne, elle fut plus d'une fois assimilée à Déméter, non seulement en tant que déesse agraire mais en tant que « quêteuse affligée ». Isis, cherchant dans les lamentations le corps d'Osiris assassiné par Seth le sombre dieu, a paru souvent analogue à Déméter cherchant Perséphone et répandant des pleurs. Une anecdote de ces deux quêtes est rigoureusement identique : Déméter, pour récompenser une femme qui lui a donné asile, veut rendre immortel son fils en bas âge, Démophon ; mais la mère, surprenant la déesse à un travail magique qui consiste à entourer de flammes le berceau, pousse un cri de terreur et le charme est rompu. Isis, parvenue au palais de la reine Nemanou où le cercueil d'Osiris constitue un pilier, devient la nourrice du petit prince héritier et veut lui procurer l'immortalité par le même procédé ; même effroi de la reine à la vue des flammes, et même déception de la déesse dont les travaux sont interrompus alors que ce feu était destiné à « purifier des éléments terrestres ».

Tel est probablement le symbole destiné à signifier que le pouvoir cosmique et magique de la Déesse-Mère, fondateur de structures gynocratiques, prend fin en partie par la faute des femmes du nouveau temps, de l'ère patriarcale où les femmes sont ramenées, de leurs nombreuses et importantes activités, à la seule fonction reproductrice ; les mères ont remplacé la Mère. Les enfants de leur sein ne seront plus que de simples mortels ; elles ont perdu le pouvoir d'engendrer des Dieux en se laissant posséder par la faiblesse et la crainte.

La Quête d'Isis remontant à Byblos, jusque dans le Delta, pour trouver et ressusciter son Frère-Époux Osiris, a été décrite par Plutarque dans *De Iside et Osiride* de façon analogue à celle de Déméter irritée et gémissante qui tente d'arracher Perséphone des Enfers. Par la suite, lorsque Osiris lui est rendu, Isis le laisse de bonne grâce régner sur les moissons et enseigner l'agriculture aux hommes. Au vice-roi de Nubie, Zeser, il tient ce discours sous le nom du dieu Knemou, un de ses avatars :

> « Je ferai monter les eaux du Nil pour toi et il n'y aura pas d'année stérile. Les plantes, les herbes foisonneront, l'épi fléchira sous le poids du grain, les arbres plieront sous la charge des fruits, le figuier, le grenadier, l'abricotier ; la pomme du lotus éclatera. » (Marguerite Divin, *op. cit.*)

Déméter, de son côté, annule ses menaces de stérilité lorsque sa fille lui est rendue, même pour la moitié de l'an ; elle transmet ses secrets aux hommes par le truchement du jeune prince d'Éleusis, Triptolème, qui est chargé de parcourir la terre en char et d'enseigner à tous l'agriculture. Cet épisode est relaté dans les *Hymnes homériques* ; on voit fréquemment, en iconographie, Triptolème tenant un sceptre et assis sur un trône tiré par des dragons, prenant dans sa main droite des épis de blé, la tête tournée vers la déesse dont il semble recevoir les instructions avec attention. Sur une autre plaque du Ier siècle av. J.-C. citée par E. O. James, Triptolème tend la main gauche pour prendre la gerbe. Sur un vase rhodien à figures rouges, on peut admirer encore Triptolème sur un char ailé, planant au-dessus de la Déesse du Blé qui élève un enfant mâle sur une corne d'abondance (1). Plus tard, dans son livre *Réfutation de toutes les hérésies*, le chrétien Hippolyte tire le rite d'Éleusis vers une signification prophétique de l'Eucharistie, en parlant d'un épi de blé séparé de sa tige dans une lumière éblouissante et dans l'annonce qu'allait naître un enfant divin (2). Proclus, lui, cite une formule rituelle : « Qu'il pleuve », récitaient les initiés en levant les yeux au ciel, puis les abaissant vers la terre : « Sois féconde ! » (3). Invocation commune à Éleusis et à Dodone.

Ces images et ces rites confirment ce qu'exprime le mythe analogue de la Quête d'Isis et de Déméter, terminée par une transmission des pouvoirs agraires, bien plus nettement indiquée d'ailleurs dans le mythe grec que dans l'égyptien : les hommes s'emparent de la fertilité-fécondité (4). Le patriarcat naît avec la découverte du mystère *de la procréation* : Isis, par son pouvoir divin, est arrivée à réunir les débris du mal-

(1) Farnel, G.G.S. Vol. III.
(2) *Refutatio omnium haeresium* V, 8.
(3) PLATON, *Timée*, p. 293.
(4) Quoique Triptolème ait pris le contrôle agraire, ce sont les femmes qui, aux semailles d'octobre, célèbrent les Thermophories sous le double patronage de Déméter et Perséphone. Ce sont des Égyptiennes qui s'opposèrent, au nom d'Isis, à certaines méthodes agricoles qui auraient demandé trop de récoltes à la terre. Mais si les Égyptiennes sont écoutées avec respect, les officiantes des Thermophories *doivent* être insultées avec autant de violence que les dévotes des Lupercales *doivent* être frappées.

heureux corps d'Osiris, sauf un seul, le phallus. Toute sa puissance échoue donc à mettre seule un *mâle* au monde. Dans le *Texte des Pyramides*, Râ a « *déposé dans le corps de Noût la semence qui devait germer en elle* ». C'est ainsi que le Pharaon se nomme « taureau du Ciel » ; il est l'incarnation du mâle dominateur, de la virilité, de la force. Il s'agit donc bien d'un patriarcat.

Comment se fait-il donc que jusqu'à une époque tardive les droits des femmes d'Égypte se montrent respectés, leur liberté sexuelle à peu près absolue, leur possibilité de faire carrière, comme un homme, quasi unique dans toutes les sociétés de l'antiquité ? Les mythes religieux ne sont que des superstructures ; ils modifient, par leur influence culturelle, la vie quotidienne, mais ils ne la fondent pas. Il faut donc remonter aux formes biologiques d'une communauté que sont les structures économiques et sociales.

L'histoire de la technique agricole, capitale dans toute évolution humaine, est d'une importance encore plus grande peut-être dans celle de la civilisation nilotique parce qu'elle dépend étroitement de l'histoire de l'irrigation qui ne prend forme probablement qu'avec le patriarcat. On ignore la date de l'expansion agricole en Égypte. Sans doute la première apparition de cette technique de survie, à savoir la culture à la houe, vint-elle de Palestine en Basse-Égypte où l'on a retrouvé des traces de l'ère néolithique ; entre autres ce premier pharaon Menès dont nous savons si peu, et entre autres l'emblème en forme de scorpion et la massue de calcaire [1]. Mais le foyer principal de la culture pré-dynastique se trouve en Haute-Égypte : indice d'une immigration asiatique par la Mer Rouge ? Y eut-il mélange de deux immigrations, asiatique par la Haute-Égypte, africaine par la Basse-Égypte ? En tout cas, nul ne peut dire si l'agriculture a été pratiquée dans la basse vallée du Nil avant le 4e millénaire av. J.-C., car les crues ont su à loisir en effacer les traces.

A cette époque — qu'on appelle « makalienne » pour l'Afrique — où les premières agricultrices occupèrent le bassin du Fayoum, le niveau du lac était plus haut et des forêts, des marais hantés d'hippopotames et de crocodiles remplaçaient

[1] Cf. Pierre Rousseaux, *Histoire de l'humanité*.

l'actuelle désertification. La population vivait de chasse et de pêche et élevait un peu de bétail bovin et ovin ; les femmes cultivaient le lin et le blé. Les harpons et les flèches d'os retrouvés sont de type soudanais, les faucilles sont de type natoufien, de silex dentelé, ainsi que les hameçons. Les morts étaient enterrés recroquevillés en position fœtale. Il semble que ces groupes primitifs se soient maintenus longtemps, formant des îlots parmi le reste d'une civilisation plus avancée.

C'est en 1901 que dans une localité sise entre Karnak et Le Caire on a découvert dans les fouilles des cadavres desséchés dont l'intestin contenait encore, conservés par le sable brûlant, des grains non digérés d'une céréale qui ne poussa pas en Égypte à l'état sauvage : l'orge. C'est ainsi qu'on put dater l'agriculture nilotique de 40 siècles avant notre ère. A cette époque pré-dynastique existait déjà le tissage et la poterie, industries féminines ; la seconde était décorée d'animaux, de femmes, de motifs géométriques. On a retrouvé également des cachets en forme de cylindre et l'écriture pictographique de Sumer (1).

Nous n'oublierons pas que c'est l'époque où se produit la poussée des nomades semi-agriculteurs vers l'Elbe, avec la seconde vague des figurines et statuettes de la Grande Déesse.

Les populations nilotiques se constituent en *nomes* plus ou moins totémiques qui éliront des « nomarques ». Menès, dont l'existence est à demi légendaire, semble avoir été le premier législateur de ces ethnies réunies — ou divisées — en « Deux Terres », la Haute-Égypte et la Basse-Égypte. « Nous ignorons par quel concours de circonstances la IVe Dynastie se trouve être la plus importante de l'histoire d'Égypte avant l'avènement de la VIIIe Dynastie », dit Will Durant (2). Sans doute en raison de la prospérité due à l'exploitation des mines qui commence à la fin de la IIIe Dynastie et assure le commerce égyptien en Méditerranée. Mais en tout cas c'est un moment particulièrement significatif pour l'histoire des femmes, en attendant l'époque plus lointaine de cette XVIIIe Dynastie où l'apogée de la gloire et de la puissance d'une civilisation déjà brillante comportera le règne exceptionnel d'une Pharaonne, Hatschepsout.

(1) Cf. Willy DURANT, *op. cit.*, p. 237-238.
(2) Max Muller, cité par W. Durant.

« Aucun peuple, ancien ou moderne, n'a assuré un statut aussi élevé à la femme que les habitants de la vallée du Nil (1). »

De son côté, Diodore de Sicile prétend que le contrat de mariage, en Égypte, exige l'obéissance du mari à la femme (2). Les biens se transmettaient par lignée féminine : « Même à une époque avancée le mari cédait par contrat de mariage tous ses biens et ses revenus futurs à sa femme. » On voit, dans un conte de Memphis dont le héros est le scribe Satni (sorte de Faust égyptien qui par amour du savoir a affaire à des forces diaboliques), la belle Thouboui qu'il demande en mariage lui répondre :

« Je ne suis pas une esclave! Tu vas faire signer le contrat par tes enfants afin que plus tard ils ne cherchent pas querelle aux miens au sujet de mes biens (3)! »

Un des plus anciens documents à ce sujet est celui du testament d'une certaine Neb-sent qui transmet sa terre à ses enfants (4). Cette preuve précieuse de la mainmise féminine sur l'héritage remonte à la IIIe Dynastie ; c'est à bon droit que nous pouvons nous étonner que le *Deuxième Sexe*, qui souligne fort justement le lien indéfectible entre héritage et condition des femmes, ne distingue pas le caractère non pas matriarcal, mais non patriarcal non plus, d'une culture comme celle de l'Égypte, ce que Will Durant nomme un « matriarcat atténué ».

Une des preuves les plus flagrantes et les moins invoquées de cette prépondérance féminine est la sévérité des lois contre l'infanticide, unique dans toute l'antiquité. Les parents coupables devaient tenir l'enfant tué dans leurs bras, trois jours et trois nuits (5).

(1) Max Muller, cité par W. Durant.
(2) Diodore, I, XXXVII, 2.
(3) Marguerite Divin, *op. cit.*
(4) W. F. Petrie, *Egypt and Israel.*
(5) Les anthropologues s'accordent d'ordinaire pour trouver une preuve de l'influence ou de la puissance des femmes dans les lois protégeant les intérêts *physiques* de l'enfant (si les lois cherchant à protéger les intérêts *moraux*, de type souvent répressif, sont un fait de patriarcat) ; mais il y a plus. La généralité de l'infanticide, dans l'antiquité, est souvent le seul type de contraception en patriarcat. Son absence marque, infailliblement, d'autres possibilités contraceptives, donc le contrôle des femmes.

Les femmes d'Égypte usaient sans hypocrisie, non seulement de leur liberté sexuelle, mais de la puissance économique que leur donnait la législation ; l'initiative amoureuse leur était réservée ; on trouve dans les documents de la Haute comme de la Basse Égypte, une foule de lettres et de poèmes d'amour adressés à l'homme et signés de la femme. C'est elle qui offre le mariage ; elle n'a rien à y perdre :

« O mon bel ami, mon désir est de devenir ta femme et la maîtresse de tes biens ! »

exprime, en toute franchise, une lettre citée par Briffault (*The Mothers*). Ni l'institution des danseuses nues pour les fêtes, ni celle de la prostitution officialisée, voire sacrée, n'était une marque de mépris féminin ; il faut attendre le judéo-christianisme pour que les structures mentales de cet ordre s'accompagnent d'une réification sexuelle de la femme ; pas davantage ne s'accompagnaient de dérision les scènes que nous caractérisons de « pornographiques » qui décorent les murs des hypogées dans le louable but de distraire le mort et de lui rappeler, dans les ténèbres d'Amanti, les couleurs lumineuses de son vécu (1). Vieille, la courtisane était entourée d'estime et reçue dans la meilleure société, en gratitude légitime du bonheur qu'avait dispensé sa jeunesse ; il faut bien des siècles consacrés à l'anti-physis judéo-chrétienne des sociétés féodales et bourgeoises de notre monde pour s'en étonner aujourd'hui.

Lorsque l'Égypte passa au patriarcat absolu sous l'influence des Hyskos et en raison de l'impérialisme guerrier qui supplanta peu à peu l'heureux isolement d'un passé agraire, des lois apparurent, qui faisaient entrer l'Égyptienne dans le reste du bétail antique des femmes ; l'une des premières, destinée à obliger l'épouse à demander l'autorisation maritale pour exercer un commerce, fut si mal accueillie qu'on en fit des chansons satiriques. Mais l'une des marques les plus fortes de cette importance unique du « deuxième sexe » dans la vallée du Nil reste l'histoire d'Amten qui vivait peu avant la dynastie de Chéops, environ 3 000 ans avant notre ère — date approximative de la mise en place du patriarcat

(1) Maspero, *Struggle*, 503.

du monde antique. Fille de scribe, puis scribe, rédactrice de ministère, elle gravit tous les échelons, fut gouverneur de province, ensuite *nomarque* — grade qu'on peut comparer à celui de préfet — et mourut comblée d'honneur comme général et « commandante des Portes de l'Occident ». N'étant ni de sang royal ni favorite, une telle réussite sociale est unique dans l'histoire des femmes de l'antiquité et désigne une culture où le sexe ne présentait aucun obstacle au jeu des mérites individuels (1).

Comme chez les Ioniens et les Crétois, la femme d'Égypte circule libre, sans chaperon, montre sa nudité ; comme chez les Étrusques, elle participe aux banquets et aux danses, jouit de liberté sexuelle ; comme chez les Celtes, elle choisit son époux ; comme chez les Crétois elle s'adonne à toutes sortes d'activités lucratives et garde souvent la fonction sacralisée de tout ce qui touche aux funérailles et aux rites de la fertilité ; elle honore deux grandes déesses, aspects différents et complémentaires de la Grande-Déesse, Neit et Isis, sa double projection aux cieux. La juridiction la favorise jusqu'à une époque tardive ; sous Darius, la sœur aînée est encore proclamée tutrice légale en cas de mort des parents. Quel patriarcat traita jamais les femmes de la sorte ?

On objecte souvent que les pharaons et les prêtres, à savoir le pouvoir suprême, sont des hommes. C'est certainement pour cette raison qu'on ne peut appeler l'Égypte une gynocratie, si le droit y est incontestablement matriarcal jusqu'aux Ptolémées, sauf lorsque il s'agit du niveau social le plus élevé, celui du règne, *qui est placé précisément hors du social par son appartenance au sacré.* Il s'agit d'une inversion exacte du monde patriarcal judéo-chrétien qui va succéder et qui trouve une de ses formes les plus rigoureuses sous la féoda-

(1) De toute manière, lorsqu'une favorite atteint le sommet de la puissance, dans toute l'histoire patriarcale, elle demeure conseillère occulte et ne porte jamais les signes distinctifs. Une Pompadour peut diriger un royaume : elle n'est que l'amie intime du souverain. De même des femmes qui atteignirent à un pouvoir politique momentané en dehors de la faveur d'un monarque (comme Germaine de Staël dans la coalition contre Napoléon, ou George Sand à la révolution de 1848), ne furent jamais porteuses d'un titre quelconque proclamant leur prépondérance. La civilisation mâle craint beaucoup plus le verbe que la réalité que ce verbe exprime.

lité, c'est-à-dire avant le régime de productivité économique absolue : les femmes seront soumises et subordonnées aux hommes à tous les niveaux, dans tous les domaines, parfois jusqu'à un esclavage et même une persécution pratiquement inconnus auparavant, mais cette structure de base disparaîtra au niveau le plus élevé, celui du règne, pour la même raison : *son caractère sacré le place hors du social* ; la femme y est un souverain, le sexe d'un souverain ne peut entrer en ligne de compte. De même pour la sainteté ; si la femme est exclue de l'Église au nom du principe paulinien, le domaine de la spiritualité lui est ouvert comme à l'homme, et par ce biais elle pourra même parvenir à pénétrer dans l'Église misogyne ; Thérèse d'Avila en est un Docteur, une Catherine de Sienne, fille d'artisan, donnera des ordres au pape, une Jehanne Darc au roi qui est le représentant féodal de Dieu.

Le Pharaon, lui, représente donc l'ordre inversé de son temps et de son espace — et cet ordre est aussi féministe que l'ordre judéo-chrétien sera misogyne et gynophobe. S'il doit être un mâle, c'est en raison d'une conception fondamentale du Sacré en tant que non social, tout comme le souverain chrétien *pourra* être une femme. La Déesse est une figure dominante en Syrie, en Mésopotamie, en Anatolie, et dans le bassin égéen ; mais en Égypte la situation est contraire ; sitôt le mythe d'Osiris associé au culte solaire — qui, comme le signale Mircea Eliade, est toujours une rationalisation et un signe d'élitisme, le soleil restant semblable à lui-même en face de la changeante lune — le Pharaon devient l'incarnation humaine d'Horus, fils posthume du soleil *et de la fertilité.* « En conséquence, le roi devait sa divinité et son statut national aux dieux qu'il incarnait et qui tous étaient des dieux mâles » (E. O. James).

On peut se poser la question : pourquoi l'époque dynastique n'a-t-elle pas commencé par une Pharaonne qui eût été une incarnation de Neit? Et qui eût dû son statut national (d'unificatrice des « Deux Terres ») à la Grande Déesse qui était un principe féminin?

Avant de répondre à cette question, précisons qu'il n'y a rien, dans cette élimination du principe féminin sacré au profit du mâle, qui puisse se comparer, même de très loin, à une misogynie phallocratique comme celle des siècles à

venir. La preuve en est la sauvegarde sociale et économique d'un sexe qui vient, à l'échelon du sacré, de perdre la partie. Mieux encore : de façon locale, à une époque plus tardive, les femmes vont remporter une revanche dans ce seul domaine qui leur est fermé.

On sait l'exemple surprenant de la reine Hatshepsout (1501-1479) que son père avait appelée, de son vivant, à partager son trône ; elle put régner en faisant rédiger une biographie hagiographique la proclamant fille d'Amon-Râ qui se serait présenté à sa mère « dans un flot de lumière et de parfum » pour lui annoncer l'incarnation, par ses œuvres, d'une fille chargée de faire rayonner le prestige d'Amon sur la terre. Il ne fallait pas moins que cette intervention directe du dieu dans le processus de procréation pour rendre la princesse égale à ses prédécesseurs royaux ; même le partage du trône, du vivant du Pharaon, ne pouvait remplacer ce droit divin, source de leur monarchie, qui instituait chaque souverain « fils d'Horus » *ipso facto*, sans qu'il fût besoin de lumière et parfum accompagnant une telle Annonciation. Cette belle fable était nécessaire pour dépasser l'obstacle constitué par son sexe de femme, dans le royaume le plus féministe de la terre.

Qu'Hatshepsout ait été un des plus grands noms de la royauté égyptienne, qu'en vingt-deux ans elle ait réparé les dommages que les rois hyskos avaient infligés à son peuple, lancé ses galères à la conquête du marché des Indes et d'Extrême-Orient et ouvert ainsi le chemin des épices et des perles aux conquérants qui lui succéderont, ce sont des faits qui n'entrent pas, malgré leur intérêt, dans le cadre de ce travail. C'est un lieu commun qu'en pleine ère phallocratique le monde ne manque jamais de grandes reines ni de femmes illustres ; ce genre de souvenirs si soigneusement recherchés par les féministes des générations précédentes ne nous semblent plus probants, car ils sont à présent bien connus. Plus importante, pour notre démonstration, nous semble la signification des soins pris par la « Grande Pharaonne » pour justifier son droit au trône, de se masculiniser et de devoir *prouver* son origine solaire paternelle.

Il est également intéressant de souligner que, dès la XVIIIe Dynastie, l'épithète d' « épouse du Dieu » s'applique aux

reines thébaines qui deviennent *prêtresses suprêmes d'Amon-Râ*, tandis que les princesses royales revêtent une dignité supérieure à toutes les précédentes, et ceci en une période qui va de 1545 à 1310 avant notre ère, soit donc longtemps après la domination des Hyskos (1800-1600) dont l'influence phallocratique a dégradé le statut des femmes et accéléré l'évolution de semi-patriarcat vers le patriarcat absolu de la conquête grecque et des Ptolémées. Tout se passe donc comme si — et c'est bien là notre opinion — les possibilités féminines d'accéder au trône et à l'autel, domaines du Sacré, constituaient un vase communiquant avec celui du statut civique et économique des femmes ordinaires ; à partir du règne d'Hatshepsout, l'Égypte perd peu à peu son aspect si original de semi-patriarcat (ou « matriarcat atténué ») pour ressembler de plus en plus aux autres cultures historiques mâles où les femmes sont assujetties à la loi du Père, mais y échappent si elles appartiennent à l'élite des familles royales ou de l'Église (1).

Comment cette évolution a-t-elle pu se produire, et qu'est-ce qui informe la double évolution-régression de l'Égyptienne, au niveau du trône comme à celui de la citoyenneté ?

L'explication, ici comme ailleurs, pour l'évolution différente et toujours semblable des autres cultures humaines qui assurent la liaison entre le néolithique et l'histoire moderne, remonte aux modifications du rapport de l'homme aux deux sources de vie, fécondité et fertilité, que l'économie de base autant que le mythe a fait toutes deux, jadis, passer par le Féminin.

Au moment où s'instaure la première société égyptienne pré-dynastique décrite plus haut, la société est de base

(1) Rappelons que Hatshepsout fut la plus grande, mais non la seule à régner en Égypte. Citons Amenardis, qui régna à la fois comme prêtresse et princesse, et dont la statue d'albâtre grandeur nature se trouve au temple d'Osiris, à Karnak ; elle n'était pas pharaonne, mais souveraine de Thèbes ; son droit fut transmis aux nouveaux monarques saïtes par sa fille, Shepenapt III ; la fille de celle-ci, Nitokris, fit noyer tous ses ministres. Il s'agit d'une tentative pour transmettre la succession solaire par les prêtresses, après l'imposture magistrale d'Hatshepsout, qui constitue une dégradation du droit mâle-solaire au trône, au moment même ou l'infrastructure économique et historique dégrade, en sens inverse, la condition féminine populaire en Égypte.

entièrement agraire, complétée par l'élevage. L'irrigation est encore très primitive. On ne possède pas de preuves que ces communautés, de structure gynocratique (comme le prouvent l'abondance des effigies de la Grande Déesse, la poterie et l'absence de sanctuaires, autant que les suites sociales et juridiques en Égypte dynastique), aient jamais tenté de dompter « le dieu Nil ». La prospérité déjà réelle, bien que relative, de cette époque reculée, est due à des crues plus ou moins régulières du fleuve. Tandis que les Fayoumiens campaient au bord du lac, les agricultrices de Merimde et Badari sont installées avec leurs enfants et leurs compagnons mâles sur les éperons qui dominent le Nil. L'unité sociale prend de l'importance lorsque apparaissent les premières nécropoles, qui correspondent à un progrès décoratif des poteries des femmes. Cette évolution s'accentue avec le soin d'orner la tombe du mort par de la nourriture et des figurines. Puis c'est l'apparition de la métallurgie, déjà vieille de mille ans en Asie occidentale ; de même les roues, déjà utilisées depuis longtemps en Mésopotamie, ne seront introduites qu'au 2e millénaire avant Jésus-Christ, à l'instar d'une autre brillante civilisation, la pré-colombienne, qui ignorera ce mode de transport. Pendant toutes ces innovations, *l'importance féminine ne décline pas*, même au moment de l'essor métallurgique si souvent fatal à l'égalitarisme sexuel. Le maintien de cette structure de base est évidemment dû en partie au relatif isolement de la civilisation égyptienne. Les influences culturelles de l'Asie se firent sentir sans que pour autant la vallée du Nil se vît exposée aux invasions, alors que les autres villes de Mésopotamie étaient entourées de voisins belliqueux et ambitieux. Cette paix, cet isolement protégèrent exceptionnellement les structures culturelles féministes ; nous pouvons les discerner dans bien d'autres civilisations antiques à l'origine, mais l'apparition des classes sociales et les nécessités de la guerre les compromettent à plus ou moins longue échéance.

Ici, tout au contraire, les couches sociales, même durcies en castes, jouissent d'une sorte de *démocratie de base* qui tient à une répartition assez équitable, selon l'effort, de cette prospérité à peu près continue, Pour parer le danger politique d'une rivalité intérieure entre les Deux-Terres, la suprématie

du souverain, porteur des deux couronnes (ainsi Isis coiffée des deux serpents), était le seul trait d'union, le facteur d'unification essentiel. Il est donc primordial de comprendre que ce fait, qui est à l'origine de la période dynastique (à savoir du semi-patriarcat), se produisit à l'époque d'un tournant déterminant dans l'évolution agraire : la généralisation de la charrue, mais surtout le début de la maîtrise du Nil ; et — sinon à ce moment précis, mais peu après — la découverte du processus de la paternité.

Hérodote trace un tableau quelque peu idyllique de la facilité du travail agraire ; au ve siècle avant notre ère il prétend que le paysan ne se donne plus la peine de travailler à la charrue ou à la houe, il se contente de faire enfouir la semence par son cochon après la crue qui a arrosé son champ ; Adolf Erman (*Life of the ancient Egypt*) parle de singes dressés à cueillir des fruits sur les arbres. Si ces images séduisantes semblent quelque peu exagérées, il est certain que l'irrigation maîtrisée du Nil assura une récolte régulière avec un minimum de peine pour le cultivateur. Les bas-reliefs nous montrent pourtant le travail de la terre à l'aide d'une charrue légère ; dans l'une de ces scènes, reproduites sur tous les manuels scolaires, on voit l'homme courbé sur le soc et la femme qui le suit jeter la graine dans le sillon ; association qui représente peut-être une répartition significative des tâches selon le sexe ; la charrue phallique, découverte éminente de l'homme, ne fait qu'ouvrir le sein de la terre-mère, mais c'est la femme qui place encore le grain, à savoir le symbole germinatif de la vie. Parmi les malheurs du simple paysan de l'Ancienne Égypte, il est question de l'usure trop rapide des courroies « qui lient le fer de la houe au manche » [1], ce qui montre que ce type de technique primitive s'est maintenu assez longtemps, bien que le texte fasse un état d'un homme et non d'une femme. Mais quoique l'impôt ait été lourd et les corvées nombreuses, le bien-être semble avoir régné assez rapidement chez les plus humbles ; un autre texte qui énumère ce qu'il est permis à un écolier de manger fait état de 33 espèces de viandes, 48 plats cuits au four, 24 espèces de boissons ! (Adolf Erman, *Litterature of the Ancient Egypt.*)

[1] MASPERO, *Dawn* (331).

La terre appartenait au Pharaon et à la caste des prêtres, le peuple en tirait sa substance en travaillant dessus et vivait de cet usufruit ; la question de l'héritage n'apparaît donc qu'au niveau social supérieur et se transmet, nous l'avons dit, selon la lignée féminine (1). Mais le bien-être, même inégalement partagé selon les classes sociales, est dû à l'extraordinaire ingéniosité des hommes s'ajoutant au bienfaisant régime hydraulique de la nature ; sitôt l'apparition de la première charrue qui signale l'agriculture masculine, des canaux sont créés ; l'on voit sur un bas-relief le souverain « Scorpion » présider à l'ouverture de l'un d'eux (2) ; et l'eau du Nil y montera grâce à des norias nommées *schadoufs*. Tous ces indices d'une évolution dans la maîtrise agraire sont ceux de la tendance patriarcale qui naît après l'époque badarienne et confirme la raison pour laquelle le souverain personnifiant le Soleil ne peut être qu'un homme. Osiris est le dieu du Nil ; ce n'est pas pour rien qu'on souligne sa virilité ; dans certaines processions religieuses, il porte le triple phallus ; il est vrai que là encore ce sont des femmes qui le font mouvoir, à l'aide de cordes. (Rappelons à cette occasion qu'en tant que divinité symétrique de son frère-époux, Isis est souvent considérée comme le Delta de terre noire et grasse dont la fécondité enrichit les Deux Royaumes.)

L'hymne à Aton, dieu du soleil et *dieu unique* qu'élève le souverain hérétique Akhenaton (1380-1362 avant notre ère), comporte ces deux vers significatifs :

Créateur du germe chez la femme
Créateur de la semence chez l'homme.

(1) L'héritage transmis par les femmes n'est pas un fait unique de l'Égypte antique ; les Celtes en ont conservé longtemps des vestiges. Dans la vallée de Barège, le droit d'aînesse était jadis appliqué uniquement au profit des femmes ; en Bretagne, cette coutume s'est maintenue localement ; le 19 août 1975 Mlle Duval, vieille poétesse de Tréguier, racontait à la Télévision comment sa propriété était transmise depuis toujours de mère en fille. Aucun patriarcat n'a pu effacer totalement ces survivances.

(2) L'importance du canal en Égypte a inspiré des images poétiques. Une femme écrivant un poème d'amour déclare à son élu :

Tu es pour moi le jardin que j'ai planté
De fleurs et d'herbes odorantes.
J'ai dirigé vers ce jardin un canal
Où tu puisses tremper ta main.

(Papyrus dit de Harris).

Akhenaton est l'innovateur du monothéisme masculin en Égypte ; il ne s'agit plus du monothéisme féminin de Neit, déjà bien loin. Pour lui, le dieu solaire (qui seul est vivant parmi des fantômes créés par les prêtres) est le « Maître de l'Amour » et le « créateur de l'homme-enfant dans la femme ». Ces indications sont révélatrices de la conception égyptienne, à une époque tardive, du processus de la transmission de la vie. Si l'observation du bétail avait permis aux habitants de la vallée du Nil, comme à tous les autres peuples, de comprendre la participation mâle à la procréation, *ils n'en avaient pas fait une totalité* comme les autres ethnies agricoles ; l'homme était émetteur de fécondité comme le Nil, mais pour que sa semence germe il fallait que s'en mêlât la divinité, dans le sein même de la femme. Dans ses conceptions subversives, Akhenaton ici n'innove point : il reprend la croyance courante en la mettant seulement au compte d'un dieu unique qui fait disparaître Amon pour régner seul.

Il est certainement très significatif que cette conception, qui voit à nouveau en la femme un réceptacle, non plus de l'homme, mais de la divinité, soit éphémèrement rattachée au monothéisme par le biais de la solarisation. Celle-ci, nous l'avons dit, est patriarcale et élitiste ; rationaliste, elle instaure la suprématie de l'abstraction sur l'affectivité. Le pouvoir est solaire avec le Pharaon, et manifeste cette tendance monothéiste-mâle avec l'un d'eux, tardivement, au 2e millénaire avant notre ère.

En effet, comme on le voit chez Mardouk, les cultes solaires absorbent fréquemment ceux de la fécondité, préalablement rattachés à la lune. Les Samoyèdes, dont il est dit plus haut la coutume de ségrégation sexuelle au profit de l'homme (abandon des femmes et de leurs enfants), voient dans la lune et le soleil les yeux du dieu Ciel : évidemment, le soleil mâle est le bon œil, et la lune féminine le mauvais. La peuplade tribale des Kaffa appelle encore « Père » et « Soleil » sa divinité suprême, Abo. Chez les Birhors, du Chota Nagpur, même Être suprême solarisé : à la naissance de l'enfant, le père offre une libation d'eau et prononce une invocation pour que le grand dieu fasse couler le lait de la mère. D'après Bodding, il y aurait eu chez les Santali une coalescence de leur dieu suprême et originel avec le soleil, tardivement ;

dans l'île Wettar où on appelle le soleil « le Vieillard d'en haut », il garderait les traces de son ancienne structure de dieu ouranien.

Ces quelques exemples, pris parmi beaucoup d'autres, témoignent d'une vérité : la tentative audacieuse du Pharaon Akhnaton est moins originale qu'on a pu le croire ; elle appartient à une loi de l'évolution religieuse fréquente en Afrique, la tendance à une divinité solaire *et unique*, à mesure que se développe une culture accusant ses caractères secondaires mâles : centralisation, durcissement des castes, goût et pratique de la guerre.

Certains de ces traits, en Égypte du Nouvel Empire, s'accusaient depuis la domination des Hyskos qui avait mis fin au Moyen Empire ; ces pasteurs venus d'Asie ont rompu l'isolement protecteur des Deux-Terres et imposé pour de longues années un nouveau type de rapports entre sexes, le phallocratisme primaire des nomades au lieu de la paisible dévotion au Féminin que comporte à son origine une communauté agraire. Les envahisseurs chassés, leurs traces culturelles demeuraient ; et même les nouvelles tendances réactionnelles, le soin plus accusé de centralisation et de bureaucratie administratives, par exemple, nées de la crainte de l'étranger belliqueux, et évidemment le perfectionnement de la chose militaire, tout ceci, qui convient admirablement à une culture de solarisation monothéiste, continuait la tâche des Hyskos en éloignant l'Égypte de ses origines religieuses et idéologiques pénétrées de matriarcat, de sa chaude sensualité et de son pacifisme bucolique.

Mais il est un dernier aspect de la question, le plus important peut-être, qu'on n'a pas encore regardé de près en ce qui concerne l'évolution de la condition féminine et les caractéristiques agraires d'une civilisation ; rapport dont l'Égypte offre un exemple unique.

Toutes les autres métropoles, également nées d'une civilisation agraire, et où les femmes occupent à l'origine une situation élevée, ont créé plus ou moins rapidement autour d'elles une désertification que les agronomes d'aujourd'hui commencent à peine à mettre sur le compte de tout autre chose que des changements de climat et autres phénomènes naturels mais catastrophiques.

La Mésopotamie, la Syrie, l'Anatolie ont été des pays d'une grande fertilité dont les auteurs anciens nous tracent des tableaux séduisants. Un flot de sable a recouvert peu à peu les sites enchanteurs et effacé les vestiges des splendides capitales. L'ombre des vautours passe sur les espaces vides et brûlés où se balançaient les palmes, où se moissonnaient les grappes et les épis. Ce qui fut le grenier de l'antiquité n'est plus que désert (1).

Or, sitôt découverts les secrets de la culture multipliée par la charrue et l'irrigation, les Sumériens, les Mésopotamiens, les Babyloniens ont arraché des flancs de la terre des récoltes bien plus vastes que les précédentes, et se sont enivrés de leur victoire sur les déesses de la fertilité au point d'en abandonner peu à peu les directives que Triptolème avait reçues, jadis, avec tant de ferveur ; entre autres, cette sage coutume de laisser reposer une partie des champs tandis qu'on en exploite l'autre. La terre s'est épuisée ; d'immenses territoires, naguère débordant de céréales, sont devenus incultes et arides. L'avidité dite « humaine », en réalité masculine et patriarcale et se confondant avec l'essor de la productivité d'où sort le monde moderne, a condamné à mort la poule aux œufs d'or.

> « Les Égyptiens n'ont pas fait exception à la règle en ce qui regarde cette fièvre, générale dès l'âge de bronze, d'exploiter le sol et de le peupler. Ils ont mis au point, à une certaine époque, une sorte de « blé branchu » qui rappelle étonnamment celui dont s'est tant enorgueilli l'U.R.S.S. à son époque mitchourinienne, avant la déconfiture de Lyssenko dont le tort fut de tirer des conclusions scientifiquement absurdes d'une expérience agronomique parfaitement valable. Ce blé si riche en grains donna plusieurs récoltes splendides, puis médiocres, et les propriétaires des champs s'en inquiétèrent. C'est alors que des femmes de Thèbes, après avoir offert un sacrifice à Isis, déclarèrent que la déesse n'approuvait pas qu'il fût demandé au Delta plus *d'enfants* qu'il n'en pouvait sans douleur mettre au monde, et malgré leur ennui de renoncer à une si prompte méthode d'enrichissement les cultivateurs renoncèrent à leur blé branchu et laissèrent reposer la terre (2). »

On voit qu'en dépit de la prompte absorption des pouvoirs de fertilité par les divinités solaires Osiris et Horus, Isis et ses

(1) Cf. Appendice II.
(2) Michel Bouhy, correspondance personnelle (1971).

dévotes conservaient en Égypte une possibilité remarquable de faire entendre leur voix. Et cette voix était celle du conservatisme et de la retenue en face de l'enthousiasme aventuriste des tendances patriarcales.

Sans cet impérialisme et cette avidité de produire et de consommer qui se double promptement d'un bond démographique, le monde serait resté fixé au stade de la prudence et n'aurait pas bougé. En histoire de la culture, le Féminin conserve, le Masculin accroît.

Mais l'on meurt aussi bien de carence en demeurant paralytique que d'une chute dans l'abîme en courant sans répit et au-delà de ses forces. Le progrès dans l'élévation du niveau de vie et du nombre de producteurs-consommateurs entraîné par l'apparition du patriarcat se basait sur trois valeurs culturelles inconnues des premières sociétés féminines : l'appropriation, la compétitivité et l'expansionnisme. C'est de ces trois puissants ressorts qu'est née l'hydre tricéphale, aujourd'hui triple menace écologique d'un monde en perdition. Le rapport des richesses du sol en voie d'épuisement avec la démographie en voie d'explosion, qu'on nomme « la bombe P », est la preuve du fiasco de cette tentative prométhéenne, et surtout du sacrifice du deuxième sexe qui l'a consacrée.

Seule de toute l'antiquité, l'Égypte a conservé pendant des siècles un relatif équilibre entre l'ingéniosité, la recherche et le perfectionnisme producteur des tendances patriarcales, et la prudence modératrice des vieilles gynocraties tribales, leur aspiration à la paix, à l'art et au loisir plutôt qu'à la productivité. Grâce à leur long isolement par rapport au reste du monde, grâce à leur système économique d'usufruit où l'héritage, quand il avait lieu, était le bénéfice du sexe conservateur, où l'influence féminine continuait à s'exercer (entre autres domaines) sur une gestion agricole dont ne l'avait pas évincée la découverte des secrets de la fertilité ni l'invention de la charrue, les Égyptiens des trois Empires successifs purent maintenir un éclat et une prospérité dont le cœur, l'unificateur, le Sacré fut sans doute patriarcal, mais dont les formes sociales et humaines, à tous les niveaux, furent féministes et parfois gynocratiques. Un équilibre jamais atteint, ni avant ni depuis, entre les deux sexes gérant les biens de la terre et assumant la marche de l'Histoire ; voilà ce que fut, dans cette

civilisation célèbre, le principal facteur d'un monde qui ne pouvait que disparaître devant les impératifs de la guerre et de la productivité à tout prix, ces deux désastres obligatoires du phallocratisme.

Isis ne peut être que louée d'avoir su s'emparer d'une partie du pouvoir mâle du vieux dieu Amon-Râ, ce premier avatar du Soleil.

CONCLUSIONS

CONCLUSIONS

Au cours de ces pages, on a vu l'importance de la relation mythique Femme-Serpent dans des religions aussi différentes que celle des Mésopotamiens, des Grecs, des Celtes, des Égyptiens, sans compter nombre de sub-cultures, africaines entre autres. Mais en ce qui concerne l'évolution de notre civilisation occidentale, cette structure est d'une importance capitale. C'est à l'éclairage de cette signification que nous devons relire le passage de la Genèse consacré aux paroles de l'Éternel chassant Adam et Ève du Paradis :

> « Et Il dit à Ève : tes désirs seront pour l'homme et il te dominera.
> Et Il dit au Serpent : j'établirai une inimitié entre ta race et la race de la femme. »

La race de la femme signifie l'humanité tout entière, et non pas l'ensemble des femmes comme le croient, en lisant leur « Histoire Sainte », les petites filles qui ont peur des reptiles [1]. La lecture correcte, au premier degré, signifie évidemment : il y aura une horreur « naturelle », donc voulue par Dieu, entre l'être humain et le serpent ; le réflexe « naturel » sera de lui écraser la tête ; de même, pour le fidèle de l'Éternel, le serpent doit symboliser le Démon qui est l'ennemi du genre humain, et que le Juif, puis le chrétien, doit chercher à exterminer en son cœur.

Mais la connaissance de tous les mythes relatifs à la vieille

[1] Ce fut mon cas.

culture gynocratique personnifiée par le Serpent projette quelque nouvelle lumière sur cette version du Péché Originel qui est à la base de toute notre culture occidentale et, par la supériorité de l'évolution technique industrielle de notre monde, a supplanté la plupart des autres structures religieuses des pays moins développés et colonisés par notre pensée comme par notre économie.

On se souvient de la légende de Lilith, créée d'argile comme Adam, puis rejetée — quoique non détruite — par l'Éternel à cause de la guerre des sexes entre elle et Adam, pour être remplacée par cette côte séparée dont l'Éternel fait une femme, celle à qui Adam adresse ce salut qui dénote une longue patience : « *Enfin* la voilà, ma véritable compapagne... »

Un poète féministe pourrait se poser cette question : ne serait-ce pas Lilith qui a pris la forme du Serpent ? Certaines traditions folkloriques juives en font une des femmes de Satan. Ne serait-ce pas elle, mince et frétillante dans sa resplendissante tunique d'écailles, qui se glisse entre les branches chargées des fruits du savoir pour chuchoter, avec une éloquence *sibylline*, cette incitation à la révolte qui doit faire d'Ève sa complice dans sa vengeance contre Adam et l'Éternel ?

Mais nous n'avons pas besoin de ces interprétations, si agréables soient-elles. Il suffit de s'en tenir aux conclusions des faits rapportés, et de décoder le Mythe comme le rêve d'un rêveur collectif, l'homme des premiers patriarcats.

En raison de l'abondant dossier réuni ici, nous pouvons sans aucunement forcer les textes traduire ainsi la malédiction des Élohim (1) :

> « J'ordonne que s'établisse une inimitié entre la race humaine et celle du Vieux Serpent Matriarcal. J'ordonne qu'Ève n'ait de désir que pour Adam et qu'il la domine. »

(1) C'est à dessein que nous citons le nom pluriel de l'Éternel qui, avant sa malédiction, a formulé cette réflexion intérieure : « Voici que l'homme peut devenir semblable à l'*un de nous.* » Ce qui est conforme à la promesse du Serpent : « Vous serez comme des dieux. » Nous avons vu dans les deux fables comparées de la Quête d'Isis et de Déméter que les fils de la Femme ne peuvent plus être immortels, en dépit de la tentative de la Grande Déesse. (Et que, peine supplémentaire pour Déméter, sa fille perd sa liberté comme son fils (adoptif) son immortalité.)

Certains aspects de cette malédiction sont répétitifs, en regard de la situation édénique. « Tu ramperas dans la poussière », est-il dit au serpent : volait-il donc dans les airs ? « Tes désirs seront pour Adam » ; pour qui donc d'autre que lui ?

Mais « il te dominera » et « j'établirai une inimitié entre ta race et la race du serpent » sont des impératifs nouveaux. Ils enchaînent avec une parfaite logique. Adam dominera Ève, sa côte surnuméraire, comme il n'a jamais pu dominer la rebelle Lilith ; une inimitié sera donc établie entre la race humaine, la postérité d'Ève, et celle du grand boa minoen d'ivoire doré, du symbolique reptile des grottes de Samothrace et de tous les cultes ophites, des méandres innombrables du vagin d'où est sorti l'homme. Il convient donc que le pouvoir de ce Serpent qui encercle le monde soit percé des flèches d'or du Père, et que — Python ou Apopi — il aille cacher sa malfaisance et ses sifflements sibyllins dans les ténèbres, c'est-à-dire dans le monde du sexe.

Les rites du paganisme patriarcal avaient simplement changé de sexe le serpent ; contre les survivances menaçantes de son premier culte, auto-castration du dévot ou lynchage liturgique par les bacchantes, l'homme avait dressé d'abord un rempart juridique, puis institué, en contre-attaque, la divinisation du phallus. Au cercle ténébreux et fertile du serpent lové, le Féminin, il convenait d'opposer le serpent dressé comme le javelot du guerrier ou l'épi de l'agriculture enfin masculine. Ptolémée, le protecteur des soixante-dix lettrés qui traduisirent en grec l'Ancien Testament, fut un des premiers souverains à proclamer le culte du membre viril en faisant transporter à travers Alexandrie ce phallus de cent vingt coudées que suivait une procession ; mêmes cérémonies à Hiéropolis ; ainsi l'Égypte et la Syrie sont dé-féminisées, comme on évangélisera les « sauvages » ; retour en force du prosélytisme mégalithique du « grand renversement », définitif *cette fois*. Car lorsque le judéo-christianisme s'opposera avec horreur à ce culte, ce ne sera pas du tout à son contenu profond, mais au contraire à la *parcellisation de ce contenu* ; si l'on veut une analogie moderne, les anarchisants d'extrême-gauche s'opposent avec la même violence aux partis communistes pour leur « révisionnisme » et non pour leurs objectifs politiques qui sont les mêmes ; les premiers reprochent à leurs

prédécesseurs une parcellisation de ce qui devrait être totalité révolutionnaire. Ainsi, les chrétiens, fidèles à l'inspiration judaïque qui les a dressés contre le paganisme, abominent le culte du phallus et non pas du Père ; ils reprennent à leur compte l'absolutisme patriarcal à un niveau bien plus vaste que le sexuel ; la paradoxale obligation faite à leurs prêtres d'être à la fois parfaitement virils et entièrement asexués le prouve. Le triomphe du phallocratisme met le pénis entre parenthèses, car il demeure la seule *brèche* (et que ce relief soit un manque, c'est tout dire) devant l'armée ennemie ; c'est par ce talon d'Achille que peut triompher la Mort, à savoir la Femme.

On comprend que dans ce contexte culturel — où l'homme-mâle est à la fois castré et transcendé — la femme soit, à tous les niveaux, la « moitié dangereuse ». Elle l'est déjà, sitôt l'apparition du patriarcat absolu et du phallus divinisé, avant le christianisme. Elle l'est encore dans les cultures non chrétiennes qu'ont étudiées les anthropologues.

M. Fortes (1), cité par Georges Balandier (*op. cit.*), parle d'une société africaine, les Tale, où la femme est dite « femme en raison d'un *accident de naissance* », ce qui « la constitue comme « le » *rival masqué* et d'autant plus *dangereux* de l'homme qui est son homologue mâle et ne doit sa position sociale qu'à sa qualité d'homme. La société féminine est une société *refoulée*, estimée *concurrente* et *toujours menaçante* (2). »

On ne saurait mieux définir, à propos d'une sub-culture groupusculaire quelconque, le schéma mental universel du monde patriarcal, qu'il soit d'industrie développée (capitalisme d'État ou de monopoles) ou peu industrialisé, ou non (Tiers Monde). Et comment pourrions-nous accepter une description si cruellement dé-mystificatrice, si contraire à tous les enseignements de notre enfance s'évertuant à nous montrer les rôles complémentaires et « tout aussi valables » des deux sexes et la nécessité de leur amour, de leur union, de leur harmonie « conforme à la nature », si nous ne nous reportons pas à ce passé lointain où le deuxième sexe, naguère, possédait un statut si différent de cette fameuse « complémen-

(1) *The dynamic of clanships among the Tallensi.*
(2) G. Balandier. Souligné par nous.

tarité » qui n'est qu'une escroquerie ? Et si nous ne mesurions pas la dimension de sa perte, et la profondeur de la crainte masculine devant un nouveau « grand renversement », cette fois-ci aux dépens d'une victoire si lentement et péniblement acquise ? N'est-il pas indispensable, aujourd'hui, que s'établisse une « sociologie anthropologique » de la femme, comme le demandent Marcel Mauss, Georges Balandier et Pascal Lainé (1) ? Et cette tentative ne doit-elle pas commencer par un ré-examen de la péremptoire affirmation de Lévi-Strauss, que « le monde a toujours appartenu aux hommes » ? Comment le croire, devant un tel dossier ?

Beaucoup de marxistes, oublieux de ce mot capital d'un de leurs plus grands théoriciens : « La femme était esclave avant que l'esclave fût », imaginent la lutte des sexes comme un simple aspect de la lutte des classes. Il est facile de fournir une foule d'arguments en faveur de cette thèse, tant les deux luttes ont d'occasions de se recouper, surtout avec l'essor du monde industriel et la naissance du capitalisme. Mais même en dehors de ce dernier cas, nous en voyons souvent les analogies. L'exemple de l'Iroquoise (voir notre chap. I) qui, dans la communauté la plus misogyne qui soit, peut mettre son mari à la porte si elle possède plus de biens que lui, en est une illustration ; nous avons vu également le Celte dit « en puissance de femme » si c'est l'épouse qui détient la fortune ; et l'on peut également méditer sur cette description :

> « Toute femme est inférieure aux hommes de son rang, mais hommes et femmes *réunis*, constituant une « classe » supérieure, imposent leur supériorité aux hommes et aux femmes de rang inférieur. C'est en ce sens qu'une femme de condition élevée peut exercer un pouvoir indirect sur des hommes se trouvant dans la dépendance de son mari, direct sur des hommes placés dans sa propre dépendance... La dominante hiérarchique fait que la coupure statutaire prévaut sur la coupure « sexuelle « (2). »

(1) Marcel Mauss, cité par S. Moscovici, déplore l'absence de travaux de cet ordre. Pascal Lainé a écrit une thèse non publiée sur l'*Ethnologie de la Française contemporaine.*

(2) G. Balandier, *op. cit.* Ce travail, excellent à plus d'un égard, n'évite pas certaines naïvetés de cet ordre que connaissent les meilleurs anthropologues, si fascinés par le sujet de leur étude qu'ils ne voient pas à quel point les structures décrites existent chez eux, dans leur propre pays et dans leur famille même.

De quelle société est-il question? De la féodale ou de l'industrielle? De celle de Rome, de San Francisco, d'Haïphong ou de l'Angola? Non, de la peuplade rundi où « l'infériorité de la femme n'est plus absolue, mais relative : son statut social la limite ou l'agrave selon sa condition ». Comme disait M. Fenouillard, ce n'était pas la peine de venir de si loin pour voir ça.

Aux marxistes qui tombent si facilement dans ce mécanisme déjà blâmé par Lénine (1) et demeurent aussi incapables d'expliciter l'interaction des superstructures sur les infrastructures que de définir en profondeur le phénomène du racisme, il est facile de poser des questions auxquelles ne conviennent pas des réponses basées sur l'unique critère économico-social : pourquoi les femmes, loin d'être opprimées en raison primordiale de la société de classes, ont-elles joui (même pauvres) de tant de liberté et de droits dans des sociétés de castes, et même esclavagistes, comme la Crète et l'Égypte? Pourquoi aucune société moderne se proclamant socialiste n'a-t-elle supprimé l'exploitation de la femme par l'homme, y compris à l'intérieur de la cellule familiale (toujours existante en dépit des théories d'Engels et de Lénine) (2)?

Une conciliation ponctuelle, mais importante, entre marxisme et féminisme, est la suggestion de certains auteurs comme Evelyn Reed selon qui l'antique société « matriarcale » ignorait la division de classes comme la guerre (offensive, si ce n'est la fortification défensive). Il faudrait déjà, comme nous l'avons répété, s'entendre sur le mot « matriarcal » qui

(1) « Ramener un fait à son unique explication sociale et économique n'est pas du marxisme, mais du rationalisme » (Lénine).

(2) Il est certain que cette seconde question ne peut qu'embarrasser un membre du P.C. qui s'en tirera en niant les faits avec indignation; un gauchiste répondrait évidemment qu'il n'existe aucun « socialisme » au monde et que les pays dits tels ont remplacé le capitalisme de monopole par le capitalisme d'État. C'est évident. Mais le refus de ces marxistes plus conséquents de voir et de soutenir l'autonomie de la lutte des femmes, pré-existante à celle des classes, même si souvent elle la recoupe, alors que depuis 1968 ils ont ouvert les yeux sur la réalité de la lutte des « jeunes » (autre catégorie qui n'est pas une « classe »), prépare avec certitude, en cas de révolution de cet ordre, une nouvelle occultation de la lutte des sexes, comme au Portugal.

peut en effet répondre ici ou là à une réalité historique conjuguant la lignée matrilinéaire avec le pouvoir féminin, mais qui est bien loin d'en présenter partout un lien constant, une relation de cause à effet. Pour ne citer que celle-ci, la communauté Ndembu étudiée par V. W. Turner en 1968, présente en Zambie un caractère à la fois matrilinéaire et d'une idéologie fortement patriarcale qui subordonne la femme agricultrice à l'homme chasseur. (Mais où, il est vrai, la tension conflictuelle entre sexes est reconnue, quasi institutionnalisée, au lieu d'être occultée comme dans la plupart des régimes phallocratiques.) Nous avons donc préféré, chaque fois que possible, employer le mot « gynocratique » ou simplement « féminin » pour qualifier ces cultures dirigées ou seulement marquées avec force par cet ensemble : primauté de la fécondité-fertilité sur la chasse et la guerre, tendances modératrices à l'expansion ou à la surexploitation, vie cultuelle dépourvue de sanctuaires (1), intérêts principaux pour le domaine de la mort et de l'enfance, tendances au ludique, au gratuit, au quiétisme et à certaines industries légères (poterie et textiles). Ces différents traits, ou seulement les principaux réunis, ont toujours caractérisé, nous l'avons vu, les civilisations ou cultures où les femmes jouissaient d'une condition bien trop élevée pour qu'on en puisse soutenir que leur monde « appartenait à l'homme ».

Les très anciennes sociétés gynocratiques ou féminines comme Jéricho I et II, la pré-urbanisation d'Asie Mineure, Tripolje, la vallée du Nil pré-dynastique, ont peut-être été des sociétés sans classes et sans guerre, qui se contentaient de repousser éventuellement l'ennemi mais ne cherchaient nullement à s'accroître, se bornant à pratiquer le sédentarisme nécessaire à l'agriculture. On pourra gloser à l'infini sur la question de savoir si ces caractéristiques sont dues au « communisme primitif » ou à la « prépondérance des femmes ». Comme les deux se présentent ensemble, c'est aussi stérile que de savoir si c'est l'œuf qui fait la poule, ou le contraire. Lorsqu'ap-

(1) Tous les cultes antiques où prédomine l'homme connaissent le temple religieux ; mais l'obsession architecturale des Hébreux, l'importance toute particulière attachée à l'édifice de Salomon, est sans doute significative de l'absolutisme patriarcal formulé par la première religion sans déesse.

paraît la division en classes, puis la guerre d'expansion, le monde mâle prend son essor ; mais l'importance des femmes ne décroît pas obligatoirement, bien au contraire, comme on le voit dans la société égyptienne. Mithila, matriarcat depuis 3500 ans, est une société de castes, comme le reste des Indes. Ce qui se passe de nouveau, c'est que dans une société de castes ayant une force militaire les valeurs de base deviennent masculines, même si les femmes y conservent égalité ou prépondérance ; la compétitivité, l'appropriation et l'expansionnisme remplacent l'esprit ludique et quiétiste ; les femmes partagent le pouvoir des hommes ou s'en emparent, mais s'éloignent de l'originelle « matrie » du communisme primitif.

Nous sommes donc obligée de nous opposer à deux conceptions qui s'opposent elles-mêmes l'une à l'autre : la croyance de Bachofen — et, dans une certaine mesure, des grands socialistes idéalistes du XIXe siècle — à un « matriarcat » qui aurait régné sur terre en proposant aux hommes un certain type de bonheur communiste rejeté par la domination des mâles ; et l'explication marxiste selon laquelle les femmes n'auraient été réduites en esclavage qu'à cause de l'apparition des classes et de la réification en marchandises du travailleur (esclave, prolétaire) et de la reproductrice (la femme). Domination sexuelle dont il n'est pas question de s'occuper, ni de l'analyser, car elle ne pose aucun problème particulier, n'étant qu'un des multiples aspects de l'exploitation de l'homme par l'homme qui prendra fin avec la dictature du prolétariat.

Nous avons dit pourquoi nous ne pouvions adopter le premier point de vue. Les utopistes du XIXe siècle, géniaux à plus d'un égard, avaient saisi l'importance capitale du « grand renversement » qu'ils attribuaient, à très juste titre, à la passation de l'agriculture aux mains masculines ; mais ils n'en avaient ni mesuré la véritable dimension historique, ni compris le complément nécessaire, et parfois éloigné dans le temps, de la seconde grande découverte : la paternité. De plus, ils avaient établi un lien indéfectible entre la suprématie féminine et la lignée matrilinéaire, ce qui fut la plus grave de leurs erreurs. Mais encore, pénétrés d'un esprit d'optimisme touchant, ils n'avaient vu dans les femmes que les innocentes victimes d'un monde mâle, despotique et gratuitement in-

juste, que le triomphe du féminisme socialiste allait rétablir dans leur candeur première ([1]).

Notre travail et nos découvertes s'inscrivent en faux contre ce tableau délicat. L'ampleur et la continuité de la guerre des sexes, même réduite à la guérilla chronique des derniers siècles, excluent cette vision manichéenne, si flatteuse soit-elle pour le sexe opprimé. Il est certain que le colonisateur est responsable, non seulement de ses atrocités, mais de celles du colonisé ; elles n'en ont pas moins lieu. La femme renversée de son ancien état de puissance et de liberté, outragée comme un monstre après avoir été adorée comme *un dieu*, a riposté par des représailles à faire frémir ; le légendaire « crime des Lemniennes » est peut-être une invention justificatrice, comme celle des westerns américains caricaturant les Indiens ; mais peut-être plonge-t-elle, cette légende sanguinaire, des racines dans le passé. L'auto-castration rituelle des Phrygiens, le massacre de 70 000 Romains pour venger Boadicée, la mise en pièces d'un jeune homme symbolisant Bacchus Zagreus, l'éventration des prisonniers par les prêtresses cimbres, voilà des faits de culture dont l'ombre passe dans le ciel des fictions comme celle d'Orphée lynché par les Bacchantes ou de Médée égorgeant ses enfants, ou des Lemniennes massacrant tous les hommes de leur île. Oui, la guerre des sexes fut longue et cruelle, et les femmes ne furent pas en reste de férocité désespérée ; aucun féminisme ne peut imposer le silence là-dessus ; au contraire, car seule la vérité est révolutionnaire.

Quant à l'explication marxiste classique, nous en avons vu à loisir les limitations. Elle peut englober la mainmise des hommes sur l'agriculture, puisque il s'agit là d'un fait économique, et qu'Engels lui-même appelle « la grande défaite du sexe féminin » ; mais elle ignore totalement, elle aussi, l'immense importance de la découverte du processus paternel dans la procréation, comme elle demeure indifférente au racisme sexuel qui n'est pour elle « qu'une superstructure », donc un aspect négligeable en regard du fait économique. Bien que Marx lui-même ait si souvent souligné le retentisse-

([1]) Les bons théoriciens des sectes fouriéristes avaient leur hymne, *Compagnons de la femme*, qu'ils chantèrent au cours de l'expédition romanesque de la « Clorinde » qui, en 1833, s'en alla en Orient chercher la « femme-Messie ».

ment de la superstructure sur l'infrastructure à venir, cette lucidité semble complètement obscurcie chez la majorité de ses adeptes (1).

Il est une évidence, c'est que la fin, que tout annonce, du patriarcat dont le capitalisme n'est que le dernier stade, ne peut se produire dans le cadre de celui-ci ; la libération des femmes (qui n'a pas à être confondue avec un vain égalitarisme au sein d'une société dont l'inégalité est la règle) ne sera vécue que dans la libération de l'humanité tout entière. Mais cet objectif ne peut être non plus confondu avec la formule de « dictature du prolétariat » qui fait appel aux deux notions les plus réactionnaires, celle de dictature d'abord, puis de *maintien de l'existence du prolétariat*, puisque celui-ci ne peut vaincre qu'en se niant en tant que prolétariat.

On voit combien nous sommes loin de rattacher la lutte autonome du sexe opprimé à celle de la classe exploitée, bien que tous deux aient le même ennemi ; car il semble évident, après l'examen de tant de faits historiques, que si l'oppression des femmes fonde et cimente toutes les autres, elle s'en distingue chronologiquement. « La femme était esclave avant que l'esclave fût » ; nous l'avons vu, il est des semi-patriarcats où cet axiome ne joue point ; la femme de la classe pauvre y est libre de son corps et de son peu de bien, beaucoup plus qu'aujourd'hui, au lieu d'être un instrument d'exploitation familiale ; que ces faits de sociologie soient devenus impossibles en économie développée n'enlève rien à ceci, *qu'ils ont pu avoir lieu*. (Et que même, comme nous l'avons vu en Égypte, la femme ordinaire soit avantagée, du point de vue civique, en face de celle de l'élite ; une fille de Pharaon ne peut devenir que très exceptionnellement souveraine, et celle d'un simple scribe finir sa vie en préfète et chef d'armée !)

> « Les racines de la « domination mâle » se sont enfoncées dans les couches les plus profondes des sociétés et des cons-

(1) « Le marxisme, sinon Marx lui-même, a trop souvent raisonné comme si les pratiques découlaient directement de la *praxis*. Sans mettre en cause l'incontestable primat des infrastructures, nous croyons qu'entre *praxis* et pratique s'intercale toujours un médiateur. C'est à cette théorie des superstructures, à peine esquissée par Marx, que nous désirons contribuer. » LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*.

ciences. La subversion féministe tente maintenant de les arracher, de produire une révolution *plus corrosive que celle visant à la seule élimination des rapports de classes* (1). »

Il est cependant juste, à un niveau largement historique, que « la femme était esclave avant que l'esclave fût ». En dépit des nombreuses exceptions que comporte cette règle, le principal de notre évolution culturelle est basé dessus : l'esclavage féminin ne peut être considéré, jaugé ni vécu comme un des multiples aspects de l'oppression de classe, même si elle la renforce à un très vaste niveau, surtout en ère de production industrielle et capitaliste où la vieille « infériorité sexuelle » sert à la classe dominante pour refouler les femmes dans les secteurs inférieurs de la productivité, ou pour les évincer du marché du travail. Mais même à cette époque historique, le Capital peut libérer la femme d'anciennes aliénations nées bien avant lui, même si c'est souvent pour la précipiter dans une autre. On sait combien de femmes préfèrent subir les maux d'un travail sous-payé que de continuer à subir la tyrannie conjugale et surtout l'étroitesse de l'univers domestique. Mais il y a mieux encore. G. Balandier cite le cas, à propos du système africain bamiléké étudié par J. C. Barbier, d'une promotion des femmes de cette peuplade ; elles se sont associées pour mettre en commun leurs économies, et se sont de la sorte constitué un petit capital réparti strictement entre elles, « y trouvant le moyen d'une émancipation économique qui inquiète les hommes ». Tant il est vrai que la subordination sexuelle des femmes n'a pas attendu le régime capitaliste et n'est pas forcément aggravée par lui.

Une autre dimension du problème qui ne fut jamais abordée par aucune théorie marxiste, c'est un aspect très particulier de cette réification des femmes, sitôt la formation du patriarcat tribal, aspect qui se distingue totalement de tous les autres caractères d'aliénation du prolétariat ou de la classe exploitée. Il s'agit de l'étrange « circulation des femmes » qui avait déjà intrigué les ethnologues examinant les raisons de l'exogamie. Les travaux de Malinowski, de Mircea Eliade et de Serge Moscovici, pour ne citer qu'eux, font état de cette

(1) G. Balandier, *op. cit.* (Souligné par nous.)

« structure mobile » qu'on retrouve dans presque toutes les sociétés dites « primitives », où les femmes sont sans cesse échangées d'un groupe à l'autre ; non pas tant, a observé Lévi-Strauss, comme des biens de consommation, mais comme *les signes d'un message* : traité d'alliance, contrat, offre de paix, pacte. Cette réification qui tend à abstraire des êtres humains et à les traiter davantage en idéogrammes qu'en marchandises ne peut être comparée à aucune autre aliénation de la classe dominée par la classe dominante. Et c'est Serge Moscovici qui en donne l'explication la plus probante : il s'agit, pour les hommes de la communauté, de concilier la nécessité qu'ils ont des femmes avec l'avantage de s'en passer, en n'ayant jamais affaire aux *mêmes* femmes ; car leur enracinement dans la communauté, en dépit de tous les tabous anti-sexuels que nous avons énumérés, risquerait de procurer le pouvoir à cette « moitié dangereuse ». En bref, conclut Moscovici, l'exogamie est le coup d'arrêt donné au pouvoir féminin, et la parade à cette périlleuse perspective : l'alliance du jeune fils et de la mère contre le Père, le seul inceste qui soit absolument intolérable (1).

Nous avons en effet cité, en cours de travail, quelques mythes — parmi beaucoup d'autres — où la Grande Déesse interdit à son fils-amant de devenir Père. Les conséquences les plus terribles, pour l'homme, en furent sans doute cette autocastration d'Atis que les époques suivantes ont vécue parfois, individuellement, à un niveau symbolique qui se réduisait à une dimension de plus en plus exclusivement érotique : il n'était plus question que de la rivalité entre la génitrice et celle qui la supplante en permettant à l'homme de rentrer partiellement, au moyen du pénis, dans le vagin d'où il est sorti. La société mâle avait beau jeu de démontrer le funeste égoïsme de toutes ces Jocaste et les graves dangers d'une fixation à l'époque fœtale. Mais ce qui fut occulté par tous ces jeux littéraires et psychanalytiques était le plus important : le facteur historique et social du « grand renversement » de la déesse découronnée, et l'explication de sa fureur de lionne agonisante par le malheur de tomber en esclavage dans la civilisation des Pères. Quant à l'angoisse

(1) Cf. *La Société contre nature* (1973).

de la même Déesse devant l'enlèvement de sa fille Perséphone, ne comportant aucune explication incestueuse, elle n'intéressa pas la recherche des symboles.

Il est pourtant d'autres solutions, dans la société mâle, pour « se mettre à l'abri des femmes », selon la formule significative de Will Durant. En dehors du patriarcat hérissé de tabous anti-sexuels et misogynes, il existe une ségrégation sexuelle au profit des hommes, l'abandon pur et simple des femmes et des produits superflus d'une éphémère rencontre avec elles, ces défaillances dues à la présence d'un phallus que le phallocratisme n'arrive jamais à transcender assez magistralement. Cet abandon logique, régulier, quasi institutionnalisé de la femme-réceptacle et de son rejeton qu'elle fera vivre par ses propres moyens, c'est le fait d'un grand nombre de sauvages ; ils prospèrent chez les Esquimaux, les Aléoutes, les Samoyèdes, les Birmans, les Argentins, les Italiens, les Parisiens, les indigènes de Fouilly-les-Oies. Mais ce système est dangereux. Devenue chef de famille puisque la base même de la société mâle est la famille, fût-elle composée d'une femme et d'un enfant, l'abandonnée risque de reprendre à son compte la ségrégation sexuelle et de savoir se passer socialement et économiquement d'un sexe qu'on lui a toujours présenté comme son indispensable protecteur. L'homme qui vit en patriarcat et en dénonce le contrat peut de plus en plus difficilement s'en réserver les avantages ; il voit se lever une armée de viragos, d'hystériques, de mal-baisées et de lesbiennes qui prétendent au contrôle de leur destin et veulent, quel toupet, disposer de leur propre corps ; il prend peur et s'indigne, et crie au matriarcat.

Une troisième et dernière solution, sans doute extrémiste, peut mettre notre homme sauvage de Mélanésie ou de Berlin à l'abri de la « moitié dangereuse » : le *männerbund*. La ligue masculine, la société secrète de résistance à la mixité du patriarcat.

> « Le national-socialisme a été littéralement hanté par l'idée de *männerbund*... Un autre exemple souvent proposé est celui des *Berseker* scandinaves... On aura reconnu au passage les lycanthropes de l'antiquité grecque et les homms panthères de l'Afrique Noire. Ces sortes de sociétés secrètes sévissent encore en Mélanésie et en Afrique orientale...

partout où s'implante *une civilisation agricole placée sous l'image de la Grande Mère...*

Dans une société moderne elles peuvent être une protestation pseudo-virile contre le règne des femmes, comme aux États-Unis le Ku Klux Klan (1). »

Il n'est pas que le Ku Klux Klan. Lionel Tiger (2) adjure l'urbanisme américain de tenir compte du lien inter-masculin si sainement biologique pour prévoir « de vastes salles ou bâtiments réservés aux hommes qui voudront se reposer des femmes » (*ibid.*). Cette solution n'est que la poésie du fascisme; la ségrégation sexuelle de ce type, obligatoirement complétée par celle des femmes formant une communauté d'amazonat, a pu appartenir à un lointain passé d'hommes-chasseurs et pasteurs et de femmes agricultrices-cavalières ; elle aurait toutes les caractéristiques, en régime d'économie développée et de démographie inflationnelle, d'un corps chimiquement instable et prêt à se désintégrer rapidement. Mais que de tels rêves puissent hanter les cerveaux modernes, en capitalisme tardif, est significatif ; la tension conflictuelle des sexes, si longtemps déniée pour les intérêts de la société mixte, éclate avec une violence tout à fait imprévue. Les délires aussi sont éclairants. Il n'est plus possible de traiter de fiction la gynophobie de la société mâle, non plus que la tempête de haine et d'horreur que les femmes, de plus en plus, libèrent contre cette société qui les a réduites à ce qu'elles sont. L'épreuve de force entre l'homme et la nature est parallèle à celle qui s'est jouée entre les deux sexes.

Oui, la société patriarcale, schéma universel de la planète, a vaincu la Grande Déesse et fait boire la coupe de poison à Boadicée dépouillée. Elle a exploité les femmes comme elle n'a exploité aucun de ses travailleurs, sauf les esclaves et les forçats, leur a menti comme elle n'a jamais osé mentir à personne, sauf à ses enfants, et les a souillées comme elle n'a jamais pu souiller personne, si ce n'est ceux dont la race est méprisée. Que ces êtres de peu, ce « sexe infâme » (Montherlant), soient les mailles mêmes du tissu humain, la matière biologique de l'Histoire, cette contradiction n'affecte en rien

(1) Jean Amsler, *Hitler* (Coll. « Le temps qui court », 1960).
(2) *Entre Hommes*, 1971.

l'idéologie mâle : « Les femmes? disait un chef Chippeway, une seule peut tirer ou porter autant que deux hommes. Elles dressent nos tentes, fabriquent nos vêtements, nous les raccommodent et nous tiennent chaud la nuit. Nous ne pouvons absolument pas nous déplacer sans elles. Elles font tout et ne nous coûtent pas grand-chose à nourrir. *Comme elles font constamment la cuisine, il leur suffit, en temps de disette, de se lécher les doigts* [1]. » L'*Histoire d'O* n'est pas de la science-fiction : c'est de la littérature naturaliste.

« Beaucoup de femmes, écrit W. Durant (*op. cit.*), ont tué leurs filles à leur naissance pour leur éviter de souffrir ce qu'elles ont souffert. » Qu'est-ce qui libérera les femmes? Quelle peut être la fin d'un tel drame historique?

« Les droits politiques », nous répond-on. Nous voyons en Éthiopie les femmes voter, et continuer à subir, soit dans l'enfance, soit à la puberté, la clitoridectomie. Sans aller si loin, elles votent aussi en Espagne franquiste où l'on voit non seulement ce qu'on a fait endurer de supplices à Eva Forest, mais encore à Lidia Falcon contre qui ne pouvait être retenu que le seul grief de féminisme. Les droits politiques libèrent-ils la femme?

« Le travail, base de l'indépendance économique. » En été 75, la télévision a diffusé un documentaire sur le Sénégal où une jeune femme noire, fort jolie et employée de banque, a conté comment non seulement elle avait été mariée sans son consentement, vendue par son père pour une villa et une automobile, mais comment elle n'avait même pas été avertie ni n'avait assisté à la cérémonie : « *En rentrant du boulot, un soir*, j'ai vu ce vieux qui m'a dit qu'il était mon mari et qui m'attendait chez moi. » — « Et ton divorce? » — « La même chose. *En rentrant du boulot*, j'ai appris que j'étais divorcée, les collègues de travail m'en avaient parlé déjà. » Le travail libère-t-il la femme?

[1] Cité par Will DURANT (*op. cit.*). Les « éloges » de ce Peau-Rouge peuvent être comparés à ceux d'un autre sauvage, contremaître d'une usine en Alsace-Lorraine où les femmes portaient de lourdes barres de métal pour déposer sur des chariots où les hommes attendaient, les bras ballants : « Elles sont admirables! Pas un homme ne ferait le travail qu'elles font! » (Pierrette SARTIN, *La femme libérée ?* Stock, 1968).

« La révolution des travailleurs. » En U.R.S.S., le statut de la femme a été modifié et re-modifié selon que l'État avait ou non besoin d'enfants ; comme l'a rappelé S. de Beauvoir dans une interview en 1973, le *Pavillon des Cancéreux* met en scène une femme médecin, gloire de la recherche scientifique, qui doit interrompre ses expériences pour faire son ménage, n'ayant même pas une aide domestique ; en Roumanie, l'État fait obligation à chaque libre citoyenne d'avoir un minimum de 4 enfants si elle est mariée ; en Algérie, la promotion de la femme a été arrêtée brutalement et à chaque instant les discours font état de l'infériorité d'un sexe qui « ne compte pas de prophète » (*sic*). En Chine, la femme — comme l'homme — est condamnée à un refoulement sexuel sans exemple dans aucune société ou à aucun stade de l'histoire. A Cuba, depuis peu, il est question d'une grande innovation : on supporterait que l'homme fasse une part des travaux domestiques. Auparavant, Castro avait prononcé un discours édifiant pour les amazones du maquis fraîchement démobilisées ; si elles gardaient leurs habitudes d'indépendance, « qui préparera le repas de l'enfant non scolarisé ? Qui s'occupera de l'époux ? » Quant au Portugal, beaucoup plus radicalement, les travailleurs révolutionnaires se sont jetés sur la manifestation des féministes et les ont rouées de coups, les ont déshabillées, ont simulé des viols, sous les yeux des enfants qui les accompagnaient. (Vive la révolution, libératrice des femmes !)

Voilà comment son traitées aujourd'hui celles qui, dans tant de sociétés de l'antiquité, même au début du patriarcat, même dans des civilisations esclavagistes, ont joui d'autant de droits et de liberté que les hommes de leur rang quand elles étaient citoyennes ; et qui, si l'on remonte plus haut encore, ont dirigé l'essor du monde au moment de l'agriculture et de la poterie, sur cette terre couverte des autels à la Grande Déesse.

« Comment la crainte et la haine qu'inspiraient les femmes atteignirent-elles ces proportions ? s'étonne W. Lederer. N'était-il pas suffisant, pour supplanter l'autorité de la Déesse, de les placer comme en Israël et en Grèce sous l'autorité de Dieu le Père [1] ? »

[1] *Gynophobia ou la peur des femmes*, Payot.

Il faut croire que non. C'est pourquoi le *moujik* du siècle dernier, aux noces de sa fille, la frappait d'un fouet pour ensuite passer le fouet à l'époux, aux acclamations des buveurs ; pourquoi chez l'Indien d'Amérique, en dépit du droit matrilinéaire (1), l'esclave accablée de corvées multiples se voit sans cesse traiter de « chienne » ; pourquoi aux îles Fidji le prix d'une femme est un fusil et là, dans certains temples, on laisse entrer les chiens, mais les femmes, dans aucun ; sur presque les deux tiers de la planète elle est encore vendue, louée, achetée, répudiée, assimilée tantôt à l'animal domestique, tantôt aux mots d'un message entre hommes ; dans une grande partie du monde, y compris là où parfois elle vote, on lui tranche le clitoris ; enfin, sauf dans une fraction terrestre (et encore avec beaucoup de contestations), partout on l'engrosse malgré elle, légalement (2). Mais tout cela est insuffisant ; les hommes cherchent toujours, en vain, à se mettre « à l'abri des femmes ».

Les femmes aussi, fait surprenant, ont cherché à se « reposer des hommes ». On a vu la dépêche de l'agence Reuter, publiée par le *San Francisco Chronicle* et faisant état, en 1966, du dernier avatar du grand mythe de l'Ile des Femmes. Même isolées malgré elles par on ne sait quelle catastrophe, ces sauvagesses ne se contentaient pas de violer les voyageurs pour s'en faire féconder ; si elles les tuaient ensuite, eux et

(1) Will Durant, *op. cit.*, p. 68.

(2) La question de savoir si une femme, aujourd'hui, a le droit de disposer de son embryon ou doit le soumettre *avec elle* à la Loi des Pères, renouvelle, sur une base pratique, l'antique question de la propriété de ce dernier, et donc de celle qui le détient (la « pomme du pommier » dans le code Napoléon). Récemment, nous avons pu lire en toutes lettres dans une littérature de propagande nataliste, une éloquente protestation contre « le droit *monstrueux* de la mère » destiné, selon les auteurs, à reconduire « le droit du père romain qui avait droit de vie et de mort sur ses enfants ». Sans parler de l'extrapolation aberrante de l'embryon à l'enfant, il semble bien au contraire que la revendication féminine pour l'avortement s'inscrit, logiquement, dans la perspective exactement contraire. Il y a du reste longtemps que ce droit de vie ou de mort paternel romain a laissé place à l'indifférence, de plus en plus étendue, pour la vie ou la mort des embryons, des enfants et des femmes, de la part des mêmes pères, comme nous l'avons indiqué, dans la tendance masculine moderne au *männerbund*, et surtout le besoin impérieux de « se mettre à l'abri » de ce qui est peut-être « la moitié du ciel » mais plus sûrement encore « la moitié dangereuse ».

les enfants mâles, c'est que sans doute elles préféraient vivre entre elles. De même, un groupe de militantes de Mouvements de Libération de divers pays se sont réunies récemment à Paris pour étudier très sérieusement les possibilités matérielles d'acheter une terre en Amérique et d'y élever une Ville des Femmes, une sorte de petit Israël destiné à devenir le refuge des plus « marginalisées » d'un sexe entièrement marginalisé qui compte 52 % de la population mondiale. Faut-il crier au péril du « matriarcat » [1] ?

Ceux qui se révoltent devant de telles informations se réfèrent fréquemment à la nécessité d'une lutte commune et égalitaire, sans distinction de sexes, pour abolir l'injustice sociale ; le sort des femmes dans les pays où la révolution a triomphé, cependant, ne semble guère encourager ces nobles desseins, ni non plus la constatation que les changements de régime ont tous renversé certains mâles pour les remplacer par d'autres. La vue des pays non révolutionnaires où gouvernent des femmes, Indira, Isabelita, Golda, n'est certes pas plus réconfortante. La gynocratie et même le semi-patriarcat ne sont que feux perdus dans la nuit du passé et ne peuvent servir de phares pour personne.

Mais si nous nous pénétrons bien de cette idée que la gynophobie de notre société phallocrate (cette tendance profonde au rejet et à la ségrégation qui ne se maîtrise qu'en raison des nécessités impératives de la production, base de son impérialisme), que cette terreur inspirée par la femme provient de ce passé-là, et prouve hautement que *le monde n'a pas toujours appartenu aux hommes*, alors la lutte des sexes se place dans une tout autre perspective. Les militantes des Mouvements de Libération cesseront de chanter : « *Nous qui sommes sans passé, les femmes — Nous qui n'avons pas d'histoire.* » Les jeunes filles qui découvrent avec émerveillement le féminisme connaîtront leurs héroïnes, leurs odes, leurs mythes, leurs combats anciens. Et leurs mères qui si souvent se croient seules parce qu'elles sont sans hommes et se soumettent encore à ce diktat biblique : « *Tes désirs seront*

[1] A un niveau local, un établissement unique au monde existe à Londres : des femmes ont édifié un refuge pour les femmes martyrisées ou en péril de mort. Voir le document *Crie moins fort, les voisins vont entendre* (édit. Des Femmes).

pour Adam », relèveront la tête en découvrant que la ségrégation sexuelle ne s'effectue pas toujours à l'exclusif profit des hommes, et que la férocité de l'oppresseur ne vient que de son effroi.

Il n'est pas question de répéter l'histoire : nous l'avons dit, la gynocratie a fait son temps, tout comme le communisme primitif. S'emparer du pouvoir dans un monde qu'a pourri le pouvoir n'est pas plus un objectif pour les femmes que pour le prolétariat. Le seul objectif est de détruire jusqu'à la notion de pouvoir : alors, et alors seulement, le prolétariat pourra se nier en tant que prolétariat, et les femmes s'assumer en tant qu'*universalité* : la race humaine.

Le but n'est pas seulement juste, l'entreprise n'est pas seulement l'unique souhaitable : il s'agit d'une nécessité. Si le « grand renversement » du patriarcat n'est pas effectué, et très vite, c'est la fin de notre espèce.

Les deux découvertes qui l'ont fondé en détrônant la Loi des Mères et ont valu à l'humanité ce bond prodigieux, sont exactement à l'origine de ce qui, aujourd'hui, nous menace tous d'une mort imminente. La maîtrise de la fertilité a abouti à la destruction des ressources (1) ; celle de la fécondité à la surpopulation imminemment explosive (2) ; le Capital,

(1) Le tableau de Meadows, publié par le Club de Rome, fait état d'une vingtaine de métaux et minerais indispensables à l'industrie destinés à disparaître entre 20 et 250 ans (à l'exception du charbon, deux milliers d'années). Ce qui est moins catastrophique pourtant que l'épuisement des sols par tractorisation et engrais chimiques, surtout dans les régions du Tiers Monde comme l'Inde et l'Afrique où le processus de désertification, véritable génocide des pays riches, est accéléré de façon effrayante par les produits et méthodes d'agriculture imposés par eux, sous des aspects d' « aide », et gratifiés d'un énorme profit économique.

(2) La progression géométrique de la population mondiale pose un problème d'autant plus lourd que, contrairement au préjugé courant, elle est beaucoup moins grave dans les pays pauvres surpeuplés que dans les nôtres où la natalité est bien plus faible : en effet, tout enfant qui naît en Suisse ou en Amérique du Nord pèse dans la balance écologique (destruction des ressources) 20 à 25 fois plus qu'un enfant du Chili ou du Bengladesh (qui a pourtant 77 millions d'habitants pour 1/4 de la France). Rappelons ici que la population mondiale s'est augmentée, entre 1950 et 1960, du chiffre qui la représentait *tout entière* au XVIIe siècle. Conséquence directe d'un patriarcat universel qui a arraché à la femme l'antique contrôle de la démographie pour l'affolant « croissez et multipliez » de la première religion entièrement phallocratique.

régime économique des pays développé, n'est que le stade suprême d'un cycle qui se termine, celui du Pouvoir d'une classe sur une autre *grâce à l'institution du Pouvoir d'un sexe sur un autre*. Et que l'extrême pointe de cette économie soit le choix suicidaire de l'énergie atomique résume tout le reste.

La dimension absolument nouvelle du problème politique mondial n'est que l'aboutissement lointain d'un chemin pris depuis l'âge de bronze en Europe. On peut sourire de voir remonter aussi loin pour expliciter une crise aussi vaste et aussi complexe que celle de la surindustrialisation ; cependant, dans la mesure où cette nouvelle dimension est, pour la première fois, écologique, il est facile de déterminer ce périlleux tournant qui est précisément celui du patriarcat : la crise d'épuisement du sol et la crise de population. Si d'immenses territoires fertiles se sont si vite transformés en désert, c'est en raison des nouvelles méthodes d'agriculture, aux premiers résultats éblouissants, de l'âge antique ; n'a-t-on pas appelé la charrue « ce tracteur des premiers âges »? Si les problèmes de population se sont posés si vite à la même époque, alors que la terre était si peu peuplée dans sa totalité, mais parce que déjà les premiers centres urbains étaient congestionnés, c'est en raison de l'obligation faite aux femmes de porter et mettre au monde plus d'enfants qu'elles n'en auraient acceptés aux âges précédents ; sous l'alibi de la « paternité divine », le Vieux Droit des Mères y contrôlait la démographie. Il y a mieux : à l'heure actuelle, les problèmes les plus aigus de l'agriculture, comme par exemple la monoculture et le remembrement, trouvent leur origine dans cet expansionnisme du « croissez et multipliez » qui marque l'âge patriarcal ; longtemps demeurés à l'état latent en raison des étendues encore vierges à cet âge lointain, et des relativement faibles moyens de *destruction* dont l'homme dispose (pour *construire* le monde), ils sont devenus cruciaux avec l'augmentation, même relative, de la démographie mondiale et surtout le régime de profit illimité qui débute avec le mercantilisme [1].

[1] Tout ce qui fut le plus applaudi autrefois : rasage de forêts, assèchement de marais « aux miasmes pestilentiels » et destructions d' « insectes nuisibles », est aujourd'hui dénoncé comme une cata-

C'est pourquoi la « lutte des classes » ne peut se voir elle-même que sous un jour entièrement nouveau et non plus sous celui des siècles précédents ; l'enjeu même de cette lutte, à savoir la gestion des biens de la nature par l'exploitation humaine, est compromis et menacé de disparition ; la possibilité, pour l'humanité, d'avoir un avenir, ne passe plus tant par la classe de ses futurs gestionnaires que par le changement total des méthodes de gestion et d'exploitation. Il va de soi qu'évidemment la classe en question n'est pas indifférente ; il est impossible à l'actuelle dominante — monopoles ou État — de passer à l'âge post-industriel sans se saborder ; c'est dire que la mutation absolument indispensable ne peut être le fait du Capital, comme tout le monde s'en doute, y compris le Capital lui-même [1]. Mais que cette mutation puisse être le fait d'une simple passation de pouvoir du Capital au prolétariat sans que celui-ci se dépasse en tant que tel, c'est-à-dire sans qu'il renonce totalement aux mêmes méthodes d'exploitation et de gestion *et se contente d'assumer l'héritage*, ce serait aussi catastrophique que le changement de pouvoir entre les anciennes sociétés féminines et le Patriarcat ; et, certes, l'avenir de cette passation serait infiniment plus bref et déboucherait sur une Apocalypse immédiate, celle de la pénurie et du chaos.

Ce changement de méthodes équivaudrait à un véritable bouleversement et non plus à un style de vie semblable, mais amélioré ; en fait d'une « plus juste répartition des biens de

strophe ; on pense à recomposer artificiellement des marais, et l'on parle d'élevage de sauterelles. Le tracteur, salué comme économisant l'effort humain, est accusé formellement par l'agronomie avancée (René Dumont, *L'Afrique Noire est mal partie*), qui reconnaît même que la charrue a endommagé la terre bien plus gravement que la houe. Quant à la monoculture, hérésie agricole qu'a multipliée jusqu'à la démence la soif de profit, on en a vu les désastres en Algérie colonisée, et on en voit aujourd'hui les conséquences politiques qui excitent des troubles aussi graves — entre autres causes — que ceux de la Corse de 1975, et de son éco-guérilla (voir Appendice II).

(1) L'auto-critique de Mansholt et la constitution du Club de Rome, pointe avancée de la technocratie capitaliste éclairée, ne sont point des manœuvres « de diversion », comme l'ont cru les socialistes naïfs, mais bel et bien le bilan déposé par des actionnaires cherchant au moins à sauver les meubles et à assurer l'héritage, à la façon des nobles « avancés » de 1789 renonçant à leurs privilèges pour sauver leur intégration à la communauté nouvelle.

consommation », il faudrait remettre en question la base même de notre vie, le cycle production-consommation, par la remise en question de toute la productivité ; l'arrêt de l'épuisement des ressources est à ce prix, et en même temps le stoppage du génocide du Tiers Monde par la stupide et criminelle désertification due à l'aboutissement des méthodes agricoles patriarcales [1].

Une révolution véritable, donc *mutationnelle*, et qui dépasserait l'esprit classique de révolution comme celui-ci a dépassé l'esprit libéral de réforme, impliquerait *à la fois* les deux aspects dont les adeptes s'opposent furieusement les uns aux autres : la révolution des structures économiques, sociales, techniques, qui sont les infra-structures, *et* la révolution des valeurs de base qui n'en sont pas seulement de vagues superstructures, mais aussi l'intériorisation, le facteur répétitif inéluctable. En bref, aucun changement matériel, si spectaculaire soit-il, ne pourra être valable si se maintiennent idéologiquement, comme dans tous les pays « socialistes, les impératifs moraux d'appropriation, d'expansionnisme et de compétitivité *qui apparaissent avec le patriarcat* et la mise en subordination des femmes.

Sans ces valeurs idéologiques de toutes les cultures, aussi bien de la super-industrie que de la tribu perdue dans les glaces du Nord ou sous les lianes des Tropiques, la propriété et le sens du profit n'auraient pas entraîné la violence faite sur les êtres « inférieurs », femmes, enfants, esclaves ou travailleurs ; l'esprit de compétition — soit de force physique,

(1) Il n'est évidemment pas question de revenir aux méthodes agraires du matriarcat, à la houe et au compost biologique exclusif, mais à des techniques améliorées à partir des primitives : le pourrissement des broussailles au lieu de l'écobuage, par exemple, pourrait apporter une solution, dans l'immédiat, aux famines du Tiers Monde africain et indou. (Cf., sur ces sujets, les travaux de René Dumont et d'Auber.) Or, de si « simples » moyens sont absolument impossibles en régime économique de profit ; Attali et Guillaume (*L'Anti-Économique*) en donnent un exemple : le maintien de l'industrie du caoutchouc synthétique, coûteuse et polluante, en raison de l'investissement des capitaux et du refus de placer des sources de production en pays pauvres et donc suspects de rébellion (le caoutchouc naturel, végétal du Tiers Monde). L'agriculture biologique en Afrique ruinerait d'aussi grands intérêts. On procède donc allègrement au génocide par la famine.

soit d'accumulation des richesses — n'aurait pas entériné ces violences et ces outrages nécessaires à l'oppression sociale ; l'esprit d'expansion n'aurait pas engendré ce délire de dépassement des limites, pompeusement qualifié de « prométhéen », et qui aboutit peut-être aux relations interplanétaires, mais sûrement à la bombe atomique.

Véhiculer ces mêmes valeurs mâles et patriarcales à travers une nouvelle gestion de la terre en péril, fût-elle « prolétarienne », c'est délirer sur un mode différent, et délirer quand même.

Reimut Reiche [1] a exposé, dans une analyse très pertinente, la surprise des révolutionnaires honnêtes de voir que la propriété collective des sources de production, objectif premier — et légitime — de toute révolution sociale, n'entraînait pas automatiquement le changement de toutes les superstructures, et que certain « noyau » résistait à ce remaniement, *en particulier tout ce qui touchait au rapport entre sexes*. A une observation si sagace il faut apporter ce commentaire : l'auto-gestion de demain, pour nous permettre de vivre, sera écologique ou ne sera pas ; et pour l'être, elle doit renoncer irréversiblement aux valeurs patriarcales de la civilisation.

Nous avons, au cours de ces recherches, découvert mainte réalité historique et hypothèse de travail riche en probabilités où le « deuxième sexe » a affirmé sa prépondérance sur le premier, voire son autonomie. Les travaux actuels des anthropologues ont mis au jour un certain nombre de sub-cultures du même ordre, où les rôles sexuels sont inversés ; mais le sexisme n'y règne pas moins, puisque les tâches sont encore réparties selon le sexe, en sens inverse cette fois. Nulle part nous n'avons constaté d'égalitarisme, sauf peut-être à certaines époques de l'Égypte ancienne, et encore à l'intérieur d'une classe qui semble bien être la classe moyenne des professions libérales, si dans toute la société les femmes jouissent de droits très supérieurs au reste des autres femmes dans le monde et l'histoire.

A l'heure présente, et en face de ce problème de vie ou de mort qui s'impose au niveau planétaire, selon les mises en

(1) *Sexualité et lutte des classes*, Maspero (1971).

garde des écologistes, il semble limpide que les solutions ne peuvent être ni la gynocratie, ni la ségrégation sexuelle des Amazones et du *männerbund*. Beaucoup de progressistes et même de féministes qui se croient radicales envisagent, en fait, un nouveau type de semi-patriarcat. Or, la première partie de la seule solution possible est négative : c'est la fin irréversible du patriarcat *sous toutes ses formes*, et pas seulement sous la forme de l'oppression des femmes (donc aussi sous sa forme d'accumulation du capital), qui est exigible. Mais la deuxième partie est positive : c'est l'instauration de la seule culture que le monde ait jamais connue : l'égalitarisme absolu entre les sexes, seule condition de l'égalité entre tous les individus, car « le rapport de l'homme à l'homme se mesure au rapport de l'homme à la femme » (Marx).

La fameuse « égalité dans la différence » qui est l'escroquerie de tous les colonialistes obligés de composer avec la marche de l'Histoire doit être remplacée par la notion d'égalité dans la diversité. Un aspect de cette diversité sera, par exemple, que sans léser en rien l'égalité des sexes, le contrôle démographique doit revenir entièrement aux femmes ; il ne s'agit pas d'un retour par la bande d'une supériorité quelconque, mais d'un simple équilibre destiné à compenser le handicap de la grossesse et de la parturition, en même temps que d'une nécessité absolue pour arrêter l'inflation de la natalité mondiale. Les structures patriarcales, au niveau le plus élevé, que représentent les gouvernements, pourront être remplacées sans dommage par des conseils d'auto-gestion, si ces conseils ne recréent pas en leur sein le patriarcat et ses valeurs mâles en formant une hiérarchie intérieure (même au profit du « prolétaire » de la veille), qui serait forcément destinée à devenir une hiérarchie sexuelle. Les violences exercées contre les femmes, prolétaires comprises, par les « révolutionnaires » victorieux, que ce soit au Portugal ou en Algérie républicaine, ou ailleurs, en sont une assez bonne illustration.

Nous pensons avoir prouvé, par un assez grand nombre d'exemples, que le monde n'a pas toujours appartenu à l'homme, fût-ce à quelques hommes de la classe dominante, puisque la formation des classes n'apparaît qu'à une époque relativement tardive, après les cultures féminines agraires ; et que même à leur début il arrive que les femmes y jouissent

d'une libre disposition d'elles-mêmes qui n'a pas d'exemple dans notre actuel régime du patriarcat universel. Notre opinion personnelle est que les formes économiques et sociales de ces régimes sont impossibles à ressusciter en raison de l'évolution de nos techniques de survie, même si celles-ci s'avèrent, à la limite, des techniques de préparation à la mort. Il ne s'agit pas de faire un pas en arrière, mais de côté, et dans une voie irréversiblement anti-patriarcale, mais non pas anti-mâle. Car les intérêts du sexe féminin sont ceux de l'humanité tout entière. Les Écritures, cependant si phallocratiques, n'appellent-elles pas celle-ci « la race de la femme »?

Paris-Bussières-Marckholseim.
avril 1974 - août 1975.

APPENDICES

I

Les femmes et l'héritage

« Il est certain qu'on ne peut guère appeler héritage un objet personnel, légué d'une génération à l'autre, dans le sens où cette notion se rattache à l'évolution de la famille et de la femme. Le don d'une arme, d'un bateau de pêche, entrera dans cette catégorie car ces objets ont la propriété de transmettre un certain pouvoir sur le monde ; cependant, c'est seulement à partir de la transmission d'un territoire paternel, et notamment d'un champ cultivable, que la véritable histoire de la condition féminine dans l'héritage commence. Mais pourquoi ne réfléchit-on jamais à cette très simple observation :

Pour léguer un moyen de production, il faut non seulement que celui-ci soit constitué en propriété, mais encore qu'on puisse le transmettre à *quelqu'un* ?

Jusqu'à la découverte du processus de la paternité, ce quelqu'un pouvait être un héritier adopté ou plus probablement le fils ou la fille de sa sœur ou de sa femme ; ce n'est qu'à la découverte du sens même du mot paternité que l'homme peut envisager de transmettre sa propriété, source privée de production nourricière, à son fils. Pourquoi à son fils *et non à sa fille ?*

Parce que celle-ci n'est plus le relais direct de la transmission génétique ; elle ne sera jamais que le réceptacle de la force vitale d'un autre mâle. C'est l'origine lointaine du raisonnement à la base de la loi salique. L'héritage constitue donc une double éviction de la femme :

au niveau de l'ascendance, puisque c'est le patriarche qui est désormais propriétaire,

au niveau de la descendance, puisque c'est le fils qui seul peut hériter en tant que futur patriarche.

Ce fait revêt une telle importance qu'on voit dans une foule de sub-cultures les rites initiatiques de la puberté mâle s'appliquer à retirer au fils la qualité d'enfant de la femme pour en faire l'enfant de l'homme. »

Le capitalisme, dernier stade du patriarcat (à paraître).

II

L'exploitation patriarcale : progrès et désastre

« La terre, même bonne, a besoin d'irrigation sous un climat avant tout desséchant. Le miracle égyptien, le seul, c'est que le Nil fournit à la fois l'eau et la terre arable, tout le reste est dû à l'homme.
On a trop vite et trop facilement parlé des conditions uniques de la vie au bord du Nil, on oublie que ces conditions *ce sont les hommes qui les ont créées par irrigation* » (J. Vercoutter, *L'Égypte Ancienne*).

En effet, en Égypte, il semble bien que l'invention de la charrue revête une moindre importance que celle de l'irrigation. L'Égypte est si hantée par la question de l'eau qu'un texte menace quelque mort récalcitrant de ne plus « lui donner d'eau » ; une des plus vieilles représentations pharaoniques nous montre le souverain creusant un canal ; l'Égyptien préfère habiter sur le sable du désert pour ne pas perdre un pouce de la terre cultivable et inondable. La nécessité d'un pouvoir centralisé correspond certainement à ce besoin d'un pouvoir unique chargé de l'entretien de tous les canaux et des digues, dans toutes les provinces de ce pays en forme de couloir.

Or, une des raisons de la prospérité de cet oasis est qu'à l'époque du début de l'histoire égyptienne le Sahara commençait à se dessécher et les populations vivant autour des points d'eau affluaient vers le Delta, assurant ainsi un apport de population continu.

Pourquoi le Sahara se desséchait-il? Pas seulement pour des raisons climatiques ; ainsi que l'a dit René Dumont, et à propos du Sahel l'hydrologiste Marcel Roche (cf. *Science et Vie*, mars 75), la mauvaise gestion humaine en est en grande partie responsable. « Long saccage de l'écologie par les Blancs et les Africains », titre Alexandre Dorozynski (*ibid.*). La preuve en est, pour les écologistes, les propriétés florissantes en plein désert, *sans la moindre irrigation*, dues à des méthodes d'exploitation très anciennes... dirons-nous : « pré-patriarcales »?

Exemple : Après avoir vu une photographie prise par le satellite

E.R.S. dans le Sahel, le 8 mai 1973, d'un hexagone foncé dans les sables du désert, un agronome américain, Mac Leod, eut la curiosité d'aller se rendre compte sur place de ce qu'il représentait. Il trouva un gigantesque ranch verdoyant. Le propriétaire expliqua qu'il faisait paître son bétail chaque année dans un cinquième de son ranch et laissait reposer les quatre autres, à tour de rôle.

« A l'extérieur du ranch où ce principe simple n'est pas appliqué il en résulte une désertification formidable du fait d'une surexploitation anarchique du sol par le bétail. »

Les peuples patriarcaux ont dévasté naguère les greniers de l'antiquité par surexploitation tant pastorale qu'agricole, surtout les pasteurs nomades.

Ce n'est pas l'effet d'un hasard si les peuples pasteurs et nomades sont les plus phallocratiques (ainsi que les chasseurs).

En revanche, chez les peuples sédentaires-agraires du début du patriarcat, la femme garde l'importance que seule lui fera perdre, plus tard, la découverte du processus de la paternité. On a vu, par l'exemple de l'Égyptienne qu'elle fut capable de s'opposer à certaines entreprises de surexploitation de la terre à une haute échelle. La disposition qu'elle avait de son corps, dans la vallée du Nil, lui assurait un moyen de pression incontestable ; peut-être est-ce l'explication de ce vieux texte qui a intrigué Jean Vercoutter : « *Sûrement, les femmes manquent ; on ne conçoit plus.* » En l'absence de toute émigration ou isolement dû à une catastrophe, il semble impossible que le nombre de femmes ait été un jour si inférieur à celui des hommes, en Égypte ancienne! Le souci démographique du scribe doit se lire comme suit : « manquent à leur fonction » sinon à leur devoir. Contrôlant la natalité, les Égyptiennes pouvaient sûrement, dans une certaine mesure, avoir droit de regard sur l'agriculture et l'irrigation masculines.

L'irrigation elle-même, cette magnifique découverte de l'Antiquité, fait partie de cette politique de profit à court terme et d'assassinat du sol à long terme ; exemple : le forage des puits a accéléré au Sahel l'accroissement du cheptel jusqu'à une limite qui était le seuil maximum écologique ; l'accroissement continua encore, *avec la surnatalité, une des plus élevées du monde.* Résultat : mort intensive des mères et des enfants dans l'actuelle famine, due au saccage patriarcal de la nature et au sexocide des femmes par les hommes « prométhéens », pleins d'un « élan infini » et assoiffés de « croître et multiplier ». Bref : l'honneur du monde.

III

Mithila...

Chères amies, je sors de l'exposition de *Mithila* dont vous avez donné un compte rendu dans le *Quotidien des femmes.*

J'ai lu avec plaisir les lignes que vous lui consacrez mais je voudrais vous demander pourquoi vous non plus vous n'avez pas abordé la question primordiale que pose cette culture.

Premièrement, comment se fait-il qu'on ne mesure pas l'impact explosif de cette découverte qui sape les fondements idéologiques de l'archéologie ? Comment ! Toute la science officielle et universitaire, à la suite de Lévi-Strauss, et même avec la caution de S. de Beauvoir — c'est la seule réserve importante que je fasse dans mon admiration pour *Le Deuxième Sexe* — proclame qu'il n'y a *jamais* eu de matriarcat ; et voici qu'aujourd'hui on nous révèle un art féminin, expression d'une culture matriarcale qui dure encore *dans un pays de 20 millions d'habitants,* et personne ne bronche ? Personne ne demande des comptes à la version lévi-straussienne de l'anthropologie ?

Je sais bien qu'il faut s'entendre sur le mot de « matriarcat » et qu'il n'est pas question d'en revenir aux erreurs de Bachofen qui l'identifie à une prépondérance féminine basée sur la transmission matrilinéaire du nom ; c'est entendu une fois pour toutes. Il faudrait mieux utiliser le terme de *gynocratie,* cette culture archaïque dont des traces indéniables se retrouvent dans les « semi-patriarcats » de Haute-Égypte, d'empire hittite, des villes mésopotamiennes mises au jour en 1960-1962, et enfin de Crète dont il faudra reparler.

Je voudrais attirer votre attention sur le fait que depuis quelques années, très exactement depuis le début de l'agitation internationale de nos Mouvements de Libération, les découvertes archéologiques se multiplient pour remettre en question la vénérable thèse selon quoi « *le patriarcat a toujours existé* ».

Est-ce l'effet d'une coïncidence si nous avons dû attendre 1972 pour que l'anthropologue Von Puttmaker communique à l'Académie

de Berlin sa découverte des trois grottes d'Amazones retrouvées dans la jungle brésilienne, avec la photographie des décorations murales reproduisant exactement le nom d'Amazone donné au fleuve américain, et traité de fabulateur par toute la science universitaire ? N'est-il pas encore plus significatif que Von Puttmaker ait gardé quelque temps sa découverte secrète « de peur qu'on ne cherche à détruire ces grottes » ? Qui désirerait le faire et qui y aurait intérêt ? Qui, sinon tout ce qui sous-tend notre science officielle phallocratique ?

Est-ce l'effet d'une coïncidence si nous devons attendre jusqu'en 1975 pour qu'un chercheur nommé Yves Véquaud découvre une civilisation matriarcale fondée 1 500 ans avant l'ère chrétienne et subsistant toujours, non pas perdue dans les glaces du pôle ou sur un de ces îlots du Pacifique où existent encore des naufrageuses, mais au nord d'un État bien connu, largement fréquenté par les Européens, le Népal ?

Il me semble que le *Quotidien des femmes* est fondé, plus que tout autre, à se/nous poser ces questions troublantes.

Secundo, la ressemblance hallucinante de ces personnages féminins avec l'art crétois pose une autre énigme qu'il faudrait pourtant aborder. Ces images qu'on nous montre, qui sont contemporaines, mais *très certainement semblables à de millénaires archétypes cent fois reproduits*, exercent des variations répétées sur celle qu'on nomme ou « la Parisienne » ou « la Déesse aux Serpents » dont l'art crétois nous offre tant d'exemplaires : nez pointu et retroussé, grand œil cillé noir vu de face dans le profil, cheveux en vrilles, *même costume* : corselet très serré, jupe ample à volants ou losangée de couleur, manches courtes et larges, parfois collier et diadème. Si on ne croit pas aux « interférences de l'inconscient collectif » (qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?) et si on ajoute l'accessoire si souvent retrouvé du serpent (divinité féminine avant de devenir symbole mâle), il est impossible de ne pas voir une source là où, encore une fois, la science officielle et universitaire s'accommode de « rencontre » ou de « coïncidence ».

Qu'y aurait-il d'invraisemblable à ce que les Crétois qui, 1 500 ans av. J.-C., lançaient déjà leurs navires sur les côtes d'Orient pour y acheter les épices et les parfums, aient pu laisser des traces dans une civilisation aryenne primitive, traces visibles au niveau de l'image d'une Déesse Mère et d'une culture gynocratique ?

D'autres questions, certes, et passionnantes, se posent. Cette culture féminine est une société de castes, alors que la plupart des auteurs semblent accorder que le « matriarcat » ait été une société sans castes ; ne faudrait-il pas raccorder ce fait à celui que la culture de la terre se fait *à la charrue*, fait qui partout ailleurs dénote (dans un contexte patriarcal) la possession de la terre par quelques-uns (quelques-unes) ? Quels sont les rapports de ces castes féminines au système de production, à l'objet-marchandise ? L'initiative amoureuse réservée aux femmes (demande en mariage rituelle faite au

moyen d'une peinture) n'est-elle qu'une variation de la morale sexuelle ou la bouleverse-t-elle ? Quelles conclusions tirer de ce fait culturel unique : la pérennité de l'œuvre d'art, destinée à disparaître après avoir rempli sa seule fonction, le plaisir créatif, est liée à l'usage exclusivement féminin de cet art ?

Mes amies du Mouvement Écologie-Féminisme qui ont longuement et souvent discuté de ces différentes questions (et que sensibilise tout particulièrement le tissu de malversations qu'on nomme science universitaire ou enseignement officiel) m'ont encouragée à vous écrire cette lettre et à vous demander que le *Quotidien des femmes* fasse état de notre curiosité à toutes, et aussi des problèmes archéologiques et anthropologiques posés par cette extraordinaire exposition de *Mithila* qui pourraient ouvrir un débat entre femmes ; et enfin de l'urgence qui s'impose de remettre en question ce qu'on nous apprend là-dessus sur les bancs de l'école ou de la fac.

Il nous semble que les théories historiques mâles en ont pris là un bon coup. Il y en a marre qu'elles soient présentées comme vérités révélées, y compris par nos « libérateurs », comme M. Claude Alzon, auteur de *La femme potiche, la femme boniche.*

Mais nous-mêmes nous coupons un peu dans le panneau. Pourquoi chanter :

Nous qui somm' sans passé, les femmes,
Nous qui n'avons pas d'histoire...

« *Plus* d'histoire » serait plus juste. *Mithila* le prouve.

Le Quotidien des femmes, n° 4, 26-6-75.

BIBLIOGRAPHIE

Livres de base

V. Gordon Childe, *L'Europe Préhistorique* (Petite Bibliothèque Payot, 1962).
Graham Clark, *Préhistoire de l'humanité* (Petite Bibliothèque Payot, 1962).
Will Durant, *Histoire de la civilisation*, vol. I (Cercle du Bibliophile).
E. O. James, *Le Culte de la Déesse-Mère* (Payot).
Mircea Eliade, *Traité d'Histoire des Religions* (Payothèque, 1974).
Georges Balandier, *Anthropo-logiques* (Presses Universitaires de France, 1974).
Serge Moscovici, *La société contre nature* (10/18).
Pierre Samuel, *Amazones, guerrières et gaillardes* (Ed. Complexe et P.U.F. 1975).
Pierre Gordon, *Initiation sexuelle et morale religieuse* (P.U.F., 1949).
R. Briffault, *The Mothers.*
Phyllis Chesler, *Les femmes et la folie* (Payot, 1975).
B. Malinowski, *The father in primitive psychology* (1927).
Jean Markale, *La femme celte* (Payot, 1974).
Kate Millett, *La politique du mâle* (Stock, 1971).
Dr W. Lederer, *Gynophobia ou la peur des femmes* (Payot, 1970).

Introduction

Bachofen, *Le Matriarcat* (extraits choisis), Bibl. Nat. 8° R 44461.
S. de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, vol. I (Gallimard).
Rosine Dubal, *La psychanalyse du diable* (Corréa, 1951).
Erich Fromm, *La crise de la psychanalyse* (P.U.F.).

PREMIÈRE PARTIE

chapitre premier : « Éléments de base »

J. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique* (t. I et II).
F. Klemm, *L'histoire des techniques* (Payot).

A. Diop, *Unité culturelle*. Bibl. Nat. 8° Z 30706 (8).
A. Moret, *Histoire Ancienne* (t. I) (P.U.F.).
Aymondit Auboyer, *Histoire générale des civilisations* (t. I., 1963).
Guido Manselli, *L'Europe Ancienne* (Arthaud).

chapitre ii : « Le Paléolithique »

Ch. Seltman, *La femme dans l'antiquité* (Plon).
H. Schelsky, *Sociologie de la sexualité* (Idées, Gallimard).
Verneau, *Les grottes de Grimaldi*, vol. XI (Monaco, 1906).
Parkins, *The comparative archeology* (1949).
P. Gordon, *op. cit.*
V. G. Childe, *op. cit.*

chapitre iii : « Serpent, Lune et Sexe »

R. Grahmann, *La Préhistoire de l'humanité* (Payot, 1955).
Breuil et Lantier, *Les hommes de la Pierre Ancienne* (Payot, 1959).
Dr. W. Lederer, *op. cit.*
W. Durant, *op. cit.*
Mircea Eliade, *op. cit.*
E. O. James, *op. cit.*
G. Bachelard, *L'Eau et les Rêves* (Paris, 1942).
C. Hentze, *Mythes et symboles lunaires* (Anvers, 1932).
R. Briffault, *op. cit.*
E. Dhorme, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie.*
Frazer, *Folklore in the ancient Testament.*
H. Krappe, *La genèse des mythes* (Payot, 1938).

chapitre iv : « Mythe de l'Amazonat ? »

P. Gordon, *op. cit.*
Léo Abensour, *Le féminisme des origines à nos jours* (Delagrave, 1091).
Maurice Bardèche, *Histoire des femmes* (Stock, 1967).
Richard Hennig, *Les grandes énigmes de l'univers* (R. Laffont, 1970).
R. de Becker, *L'Érotisme d'en face* (J. J. Pauvert, 1960).
P. Samuel, *op. cit.*
Virgile, *L'Énéide.*
Ch. Seltmann, *op. cit.*
Ph. Chesler, *op. cit.*
J. Markale, *op. cit.*
W. Lederer, *op. cit.*

chapitre v : « Le Néolithique »

G. Clark, *op. cit.*
V. G. Childe, *op. cit.*
W. Durant, *op. cit.*
A. Moret, *op. cit.*
G. Manselli, *op. cit.*
H. Kelbaek, *Archeology and agricultural Botany.*

M. WATTELET et F. d'EAUBONNE. *L'énigme des grandes civilisations disparues* (François Beauval, 1974).
E. AKURBAL, *Images de la Turquie* (Paris, 1966).
J. PIVETEAU, *Images des mondes disparus* (Masson).
C. LÉVI-STRAUSS, *La Pensée Sauvage* (Plon).
VAUFREY, *La Préhistoire de l'Afrique* (Paris 1955).

CHAPITRE VI : « L'ÈRE MÉGALITHIQUE »

F. NIEL, *Dolmens et Menhirs* (Que sais-je ?).
G. CLARK, *op. cit.*
Micheline WATTELET et F. d'EAUBONNE, *op. cit.*
Ivar LISSNER, *Les Civilisations Mystérieuses* (R. Laffont).
H. BREUIL, *400 siècles d'art pariétal.*
A. LAMING-EMPERAIRE, *La signification de l'art rupestre* (Picard).
A. LEROI-GOURHAN, *Les hommes de la préhistoire* (Bourrelier).
F. NIEL, *La civilisation des mégalithes* (Plon).
Denis ROCHE, *Carnac* (Tchou).
André VARAGNAC, *L'homme avant l'écriture* (A. Colin).

PRESSE : *Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord.*
Bulletin de la société préhistorique française.
Revue celtique, XXVII.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER : « LE PASSAGE AU PATRIARCAT »

G. BARROSSO, *Mythes, contes et légendes des Indiens* (Boston, 1918).
Phyllis CHESLER, *op. cit.*
E. O. JAMES, *op. cit.*
Mircea ELIADE, *op. cit.*
J. MARKALE, *op. cit.*
Ch. SELTMAN, *op. cit.*
Ch. AUTRAN, *La préhistoire du christianisme* (Payot, 1941).
G. ZWANG, *Le Sexe de la femme* (Table Ronde, 1969).
M. GRANET, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine* (Paris, 1920).
J. FRAZER, *The Belief of Immortality* (Londres, 1913).
P. LAGRANGE, *Étude sur les religions sémitiques.*
G. BALANDIER, *op. cit.*
H. MARCUSE, *Éros et Civilisation* (Minuit).
Robert S. de ROPP, *L'énergie sexuelle* (R. Laffont, 1970).
Mary RENAULT, *La danse du Taureau* (N.R.F., 1962).
F.H.A.R., *Rapport contre la normalité* (Champ Libre, 1971).

PRESSE : *Libération de la femme, année Zéro,* in Revue « Partisans », 1970.

Sulamith FIRESTONE, *La dialectique du sexe* (Stock, 1973).
Valérie SOLANAS, *Scum* (Olympias, 1971).
S. de BEAUVOIR, *op. cit.*
R. de BECKER, *op. cit.*
Lewis MUMFORD, *La cité à travers l'histoire* (Seuil, 1964).
B. PATRIDGE, *Histoire des orgies* (Les Yeux ouverts, 1962).

A. Diop, *Unité culturelle*. Bibl. Nat. 8° Z 30706 (8).
A. Moret, *Histoire Ancienne* (t. I) (P.U.F.).
Aymondit Auboyer, *Histoire générale des civilisations* (t. I., 1963).
Guido Manselli, *L'Europe Ancienne* (Arthaud).

CHAPITRE II : « LE PALÉOLITHIQUE »

Ch. Seltman, *La femme dans l'antiquité* (Plon).
H. Schelsky, *Sociologie de la sexualité* (Idées, Gallimard).
Verneau, *Les grottes de Grimaldi*, vol. XI (Monaco, 1906).
Parkins, *The comparative archeology* (1949).
P. Gordon, *op. cit.*
V. G. Childe, *op. cit.*

CHAPITRE III : « SERPENT, LUNE ET SEXE »

R. Grahmann, *La Préhistoire de l'humanité* (Payot, 1955).
Breuil et Lantier, *Les hommes de la Pierre Ancienne* (Payot, 1959).
Dr. W. Lederer, *op. cit.*
W. Durant, *op. cit.*
Mircea Eliade, *op. cit.*
E. O. James, *op. cit.*
G. Bachelard, *L'Eau et les Rêves* (Paris, 1942).
C. Hentze, *Mythes et symboles lunaires* (Anvers, 1932).
R. Briffault, *op. cit.*
E. Dhorme, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie.*
Frazer, *Folklore in the ancient Testament.*
H. Krappe, *La genèse des mythes* (Payot, 1938).

CHAPITRE IV : « MYTHE DE L'AMAZONAT ? »

P. Gordon, *op. cit.*
Léo Abensour, *Le féminisme des origines à nos jours* (Delagrave, 1091).
Maurice Bardèche, *Histoire des femmes* (Stock, 1967).
Richard Hennig, *Les grandes énigmes de l'univers* (R. Laffont, 1970).
R. de Becker, *L'Érotisme d'en face* (J. J. Pauvert, 1960).
P. Samuel, *op. cit.*
Virgile, *L'Énéide.*
Ch. Seltmann, *op. cit.*
Ph. Chesler, *op. cit.*
J. Markale, *op. cit.*
W. Lederer, *op. cit.*

CHAPITRE V : « LE NÉOLITHIQUE »

G. Clark, *op. cit.*
V. G. Childe, *op. cit.*
W. Durant, *op. cit.*
A. Moret, *op. cit.*
G. Manselli, *op. cit.*
H. Kelbaek, *Archeology and agricultural Botany.*

M. WATTELET et F. d'EAUBONNE. *L'énigme des grandes civilisations disparues* (François Beauval, 1974).
E. AKURBAL, *Images de la Turquie* (Paris, 1966).
J. PIVETEAU, *Images des mondes disparus* (Masson).
C. LÉVI-STRAUSS, *La Pensée Sauvage* (Plon).
VAUFREY, *La Préhistoire de l'Afrique* (Paris 1955).

CHAPITRE VI : « L'ÈRE MÉGALITHIQUE »

F. NIEL, *Dolmens et Menhirs* (Que sais-je ?).
G. CLARK, *op. cit.*
Micheline WATTELET et F. d'EAUBONNE, *op. cit.*
Ivar LISSNER, *Les Civilisations Mystérieuses* (R. Laffont).
H. BREUIL, *400 siècles d'art pariétal.*
A. LAMING-EMPERAIRE, *La signification de l'art rupestre* (Picard).
A. LEROI-GOURHAN, *Les hommes de la préhistoire* (Bourrelier).
F. NIEL, *La civilisation des mégalithes* (Plon).
Denis ROCHE, *Carnac* (Tchou).
André VARAGNAC, *L'homme avant l'écriture* (A. Colin).

PRESSE : *Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord.*
Bulletin de la société préhistorique française.
Revue celtique, XXVII.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER : « LE PASSAGE AU PATRIARCAT »

G. BARROSSO, *Mythes, contes et légendes des Indiens* (Boston, 1918).
Phyllis CHESLER, *op. cit.*
E. O. JAMES, *op. cit.*
Mircea ELIADE, *op. cit.*
J. MARKALE, *op. cit.*
Ch. SELTMAN, *op. cit.*
Ch. AUTRAN, *La préhistoire du christianisme* (Payot, 1941).
G. ZWANG, *Le Sexe de la femme* (Table Ronde, 1969).
M. GRANET, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine* (Paris, 1920).
J. FRAZER, *The Belief of Immortality* (Londres, 1913).
P. LAGRANGE, *Étude sur les religions sémitiques.*
G. BALANDIER, *op. cit.*
H. MARCUSE, *Éros et Civilisation* (Minuit).
Robert S. de ROPP, *L'énergie sexuelle* (R. Laffont, 1970).
Mary RENAULT, *La danse du Taureau* (N.R.F., 1962).
F.H.A.R., *Rapport contre la normalité* (Champ Libre, 1971).

PRESSE : *Libération de la femme, année Zéro,* in Revue « Partisans », 1970.

Sulamith FIRESTONE, *La dialectique du sexe* (Stock, 1973).
Valérie SOLANAS, *Scum* (Olympias, 1971).
S. de BEAUVOIR, *op. cit.*
R. de BECKER, *op. cit.*
Lewis MUMFORD, *La cité à travers l'histoire* (Seuil, 1964).
B. PATRIDGE, *Histoire des orgies* (Les Yeux ouverts, 1962).

P. E. SLATTER, *Greek Mythology and the greek Family.*
R. CAMPBELL, *Oriental Mythology* (Boston, 1971).
M. T. GUINCHARD, *Le Gaucho et les Sud-Américaines* (Denoël, coll. « Femmes »).

CHAPITRE II : « LES SEMI-PATRIARCATS »

A) LES CELTES

J. MARKALE, *op. cit.*
B. MALINOWSKI, *op. cit.*
Nouvelle Histoire de France, vol. I.
Léo ABENSOUR, *op. cit.*
Louis DUGAS, *op. cit.*
Fernand NIEL, *op. cit.*
Régine PERNOUD, *Aliénor d'Aquitaine.*
A. GRENIER, *Les Gaulois* (Payot).
L. LENGYEL, *Le secret des Celtes* (R. Morel).
G. DOTTIN, *L'épopée irlandaise.*
J. de VRIES, *La religion des Celtes* (Payot).
F. LEROUX, *Les Druides* (P.U.F.).
J. LOTH, *Les Mabinogion* (Paris, 1913).

B) DE LA CRÈTE A ÉPHÈSE, I ET II

Mircea ELIADE, *op. cit.*
E. O. JAMES, *op. cit.*
Ch. SELTMAN, *op. cit.*
B. PATRIDGE, *op. cit.*
R. CAMPBELL, *op. cit.*
P. E. SLATTER, *op. cit.*
HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours.*
IVAR LISSNER, *op. cit.*
Arthur EVANS, *Palace of Minos.*
SCHAEFFER, *Ugaritica* (Paris 1939).
François MAURIAC, *Le Sang d'Atys* (poème, N.R.F. 1939).
LETOURNEAU, *Condition de la femme* (Gérard et Brière, 1903).
FRAITOT, *Le passé de la femme* (1905).

C) L'ÉGYPTE

Mircea ELIADE, *op. cit.*
E. O. JAMES, *op. cit.*
W. DURANT, *op. cit.*
BUDGE, *The Gods of the Ægyptians.*
Marguerite DIVIN, *Contes et Légendes de l'Égypte ancienne* (Fernand Nathan).
PLATON, *Timée.*
Pierre ROUSSEAUX, *Histoire de l'humanité.*
W. F. PATRIE, *Egypt and Perse.*
DUMÉZIL, *Ouranos-Varuna* (Paris, 1934).
EURIPIDE, *Les Bacchantes.*
— *Les Crétois.*
H. GRAILLOT, *Le culte de Cybèle* (Paris 1912).

J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain* (Paris, 1911).
A. Moret, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique* (Paris, 1902).
J. Vercoutter, *L'Égypte ancienne* (Que sais-je ?).

Conclusions

J. C. Carrière, *Le Pari* (Robert Laffont).
F.H.A.R., *op. cit.*
H. Reiche, *Sexualité et lutte des classes* (Maspero).
S. Moscovici, *op. cit.*
W. Durant, *op. cit.*
S. de Beauvoir, *op. cit.*
G. Balandier, *op. cit.*
J. Amsler, *Hitler* (L'air du Temps).
Pierre Samuel, *Écologie, cycle infernal ou détente* (10/18).
René Dumont, *L'Afrique Noire est mal partie* (Seuil).
— *L'Utopie ou la mort* (Stock).
— *L'Écologie ou la mort* (J. J. Pauvert).
Attali et Guillaume, *L'anti-économique* (P.U.F.).
Pierrette Sartin, *La femme libérée ?* (Stock, 1968).

Presse : « Le féminisme ou la mort », organe du Mouvement Écologie-Féminisme (1 à 8), 1974-75 ; « Science et Vie », mars 1975.

Nos contributions :

Le féminisme, histoire et actualité (Alain Moreau, 1972).
Le complexe de Diane (René Julliard, 1951).
L'énigme des grandes civilisations disparues (François Beauval, 1974).
(Correspondance F. d'Eaubonne — Michel Bouhy, professeur de philosophie et d'anthropologie à Louvain).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 9

PREMIÈRE PARTIE : LA NUIT DES TEMPS

CHAPITRE PREMIER : Éléments de base 21
— II : Le Paléolithique........................ 31
— III : Serpent, lune et sexe 43
— IV : « Mythe » de l'amazonat? 55
— V : Le Néolithique 75
— VI : L'ère mégalithique..................... 87

DEUXIÈME PARTIE :
APRÈS LE GRAND RENVERSEMENT

CHAPITRE PREMIER : Le passage au patriarcat 107
— II : Les semi-patriarcats :
A) Les Celtes 127
B) De la Crète à Éphèse......................... 150
C) De la Crète à Éphèse (suite et fin)............. 162
D) L'Égypte 178

CONCLUSIONS.................................. 203

APPENDICES................................... 229

BIBLIOGRAPHIE 235

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
3 MARS 1976 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE, SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'impression 1840. —
Dépôt légal : 1er trimestre 1976.
Imprimé en France